UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DE DROIT

VICTOR CONSIDÉRANT

(1808-1893)

SA VIE - SES IDÉES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences Politiques et Economiques)

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON

Le Vendredi 18 Mars 1910, à 1 heure 1/2 du soir

PAR

PIERRE COLLARD

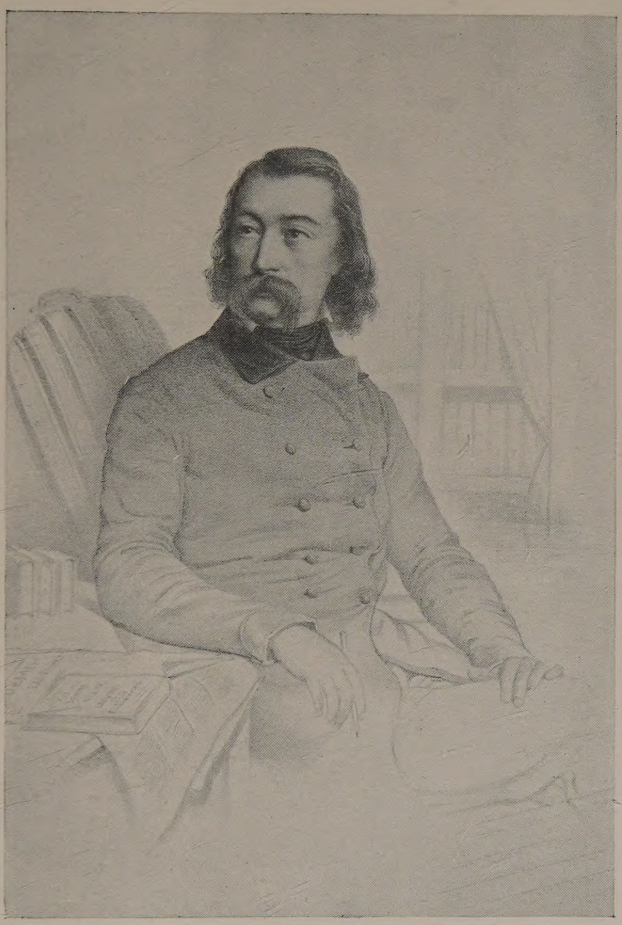
Avocat à la Cour d'Appel
Attaché au Parquet Général

Sous la présidence de M. VIGNES, *professeur*.

Suffragants { MM. DOLLÉANS, *agrégé*.
LESCURE, *chargé de cours*.

DIJON
IMPRIMERIE BARBIER. — L. MARCHAL, Sr
5, RUE DOCTEUR-CHAUSSIER, 5
(Place Darcy)

1910



VICTOR CONSIDÉRANT

RÉDACTEUR EN CHEF DE " LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE "
REPRÉSENTANT DU PEUPLE (SEINE)

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DE DROIT

VICTOR CONSIDÉRANT

(1808-1893)

SA VIE - SES IDÉES

THÈSE POUR LE DOCTORAT

(Sciences Politiques et Economiques)

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE DIJON

Le Vendredi 18 Mars 1910, à 1 heure 1/2 du soir

PAR

PIERRE COLLARD

Avocat à la Cour d'Appel
Attaché au Parquet Général

Sous la présidence de M. VIGNES, *professeur.*

Suffragants { MM. DOLLÉANS, *agrégé.*
LESCURE, *chargé de cours.*

DIJON

IMPRIMERIE BARBIER. — L. MARCHAL, Sr

5, RUE DOCTEUR-CHAUSSIER, 5

(Place Darcy)

1910

INTRODUCTION

L'Homme

Victor Considérant eut une vie longue et bien remplie. Il naquit à Salins, dans le Jura, le 12 octobre 1808. Par sa naissance il appartenait à la petite bourgeoisie, puisque son père, Jean-Baptiste Considérant, qui vécut de 1771 à 1827, était à la fois imprimeur et bibliothécaire de la ville ; plus tard il devint professeur de rhétorique, puis principal du collège. Sa mère, Suzanne Courbe, était une propriétaire du pays. Du jeune âge de Victor nous ne savons guère que ce qu'en a écrit parfois son père, relatant à son ami Thelmier, contrôleur des postes à Besançon, certaines inquiétudes suscitées par des maladies de l'enfant. Après avoir achevé ses classes d'humanités au collège de Salins, Victor, qui venait d'obtenir le diplôme de bachelier, vint à Besançon à l'automne de 1824 pour suivre le cours de mathématiques supérieu-

res du professeur Delly au collège royal. Dès l'enfance, en effet, ses parents avaient fondé sur lui les plus grandes espérances et il avait été décidé qu'il se présenterait à Polytechnique. Après de fortes études scientifiques, il fut reçu en 1826 à l'âge de dix-huit ans. Nous ne connaissons pas son classement d'admission, mais nous le trouvons le 57e sur 127 à son passage en seconde année et le 69e sur 123 à la sortie. Le 1er octobre 1828 il entra dans l'arme du génie avec le numéro 21 sur 32 sous-lieutenants-élèves envoyés à l'école d'application de Metz. Le 12 janvier 1831 il était sous-lieutenant, le 20 mais 1832 lieutenant et le 20 mai 1834 il était promu capitaine et attaché à la direction de Besançon.

Au moral il était fait de contrastes puisqu'au goût de la philosophie et des sciences se joignaient chez lui l'imagination d'un artiste et la foi d'un croyant. C'était une âme haute, dédaigneuse de la banalité et de la convention, une nature aimante, éprise de charité et de justice ; il avait l'esprit d'initiative et de décision. Son caractère ouvert, affectueux et cordial, sans prétention ni vanité, lui valut de nombreuses amitiés ; tous ceux qui l'ont connu et fréquenté vantent sa douceur et sa bonté. Toutefois, cet utopiste ardent et généreux, cet homme doux et bon, contribua par la parole sinon par l'action à déchaîner ce mouvement socialiste qui, d'émeutes en insurrections, conduisit la république au 2 décembre ; les journées de juin trouvèrent en lui un défenseur indul-

gent et, sous prétexte de conciliation, il prit parti pour les insurgés contre la troupe.

Son aimable insouciance, sa gaieté un peu folle rappellent en lui les enfants. Grâce à ses relations il trouvait moyen, à défaut d'argent, de rendre mille services. Profondément humain d'ailleurs, son seul contact allégeait déjà le fardeau de la misère ; il avait le don et le charme de la sympathie. « Quand j'ai perdu mon mari me disait la vieille concierge qui faisait son ménage, personne ne m'a si bien su consoler. Celui-là n'a jamais péché, madame, c'est un saint (1). » Sa situation fut toujours très modeste ; cependant il n'eut tenu qu'à lui de l'améliorer, car Paul Bert, alors qu'il était ministre de l'instruction publique, lui offrit une pension assez importante ; mais il la refusa.

Si l'on veut se faire quelque idée de son physique, voici le portrait flatteur qu'a tracé de lui Mme Coignet, qui était la cousine et l'amie de sa belle-mère : « Aucun homme n'a exercé sur les siens plus d'empire par le seul attrait de sa nature. Physiquement grand, mince et souple, Victor Considérant possède l'élégance naturelle des attitudes, la grâce des mouvements. Ses traits sont accentués et délicats, son regard lumineux, son sourire plein de bonté et de douceur. D'abondants cheveux châtains, portés longs selon la mode du jour, ombragent cette tête en même temps noble

---

(1) Mme Coignet, *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, p. 98.

et charmante... Aux femmes, aux enfants, aux petits, il y a toujours des choses charmantes à dire. Son pouvoir de séduction est extrême et, s'il y mettait seulement un peu de complaisance, les bonnes fortunes ne lui manqueraient pas. Mais, absorbé par son œuvre, il ne saurait s'attarder aux fantaisies du chemin » (1).

En tant qu'orateur, il s'imposait à l'attention du premier coup. Sa haute stature commandait le respect, son regard vif et bon inspirait la confiance. Sa voix claire et sonore, sa phrase toujours facile, élégante, chaude et imagée, le plaçaient au premier rang parmi les conférenciers de l'époque. Dans les réunions publiques, il montrait une ardeur de conviction qui ébranlait les plus incrédules ; il expliquait et démontrait, sans chercher à exercer une action particulière sur les consciences ou sur les cœurs. A ses yeux la théorie de Fourier est une science, elle doit être enseignée au nom de sa vérité propre, indépendante de la personnalité particulière des individus. Sa fougue parfois altière et cassante le fit souvent accuser de despotisme, mais après la discussion l'allure autoritaire disparaissait. Pour entraîner ses auditeurs, il faisait appel à leur esprit de charité, de justice et de bonté, voulant obtenir tout par la persuasion, rien par la violence. Il avait une dialectique serrée et une grande habitude d'abstrac-

---

(1) Mme Coignet, *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, p. 23.

tion, et dans tous ses travaux il apportait cette raison calme et réfléchie, cette rectitude mathématique qui vont toujours vers le côté rigoureux des choses.

Comme écrivain, il a en lui un peu de Juvénal et de Paul-Louis Courier. Son style (si l'on peut appeler style une langue fantaisiste et, pour employer une de ses expressions « abracadabrante et supercoquentieuse ») est cependant moins fatigant que celui de Fourier, et surtout plus sarcastique et plus mordant.

Alors qu'il était au lycée de Besançon, il passait tous ses jours de sortie chez une dame Clarisse Vigoureux dont le fils était placé comme élève chez M. Considérant père. Il devait plus tard épouser Mlle Julie Vigoureux. Celle-ci se montra toujours pleine d'ardeur dans la propagation des rêves de réformes humanitaires de son mari avec lequel elle était en parfaite communion d'idées, d'aspirations et d'espérances. « Rarement deux êtres se comprirent mieux et restèrent si constamment attachés l'un à l'autre, et la mort seule put les séparer » (1). « Julie Vigoureux, qui l'a épousé par amour, n'a pas la beauté fière et fine de sa mère. C'est un type bien comtois, les pommettes un peu saillantes, les traits un peu forts, pas très réguliers, mais elle est grande, svelte, de tournure élégante, ses beaux cheveux blonds donnent de la

---

(1) Jules Marcou, *Notice biographique sur Victor Considérant,* dans le *Salinois*, 1894.

douceur à sa tête énergique. La physionomie est très intéressante. On y lit l'intelligence, la droiture, la force, la bonté et elle a tout cela, elle en fera la preuve. Dans cette existence longue et tourmentée, loin d'entraver l'œuvre de son mari par une personnalité absorbante et jalouse, compagne fidèle, vaillante et pleine d'abnégation, elle ne cesse, à ses cotés, de s'y dévouer discrètement (1). »

Considérant d'ailleurs avait besoin d'un tel appui. « Il a des temps d'abandon où le fardeau quotidien dépasse ses forces, où il tombe abattu, impuissant. La température même l'impressionne d'une façon singulière. Que de fois, dans la mauvaise saison, je l'ai vu étendu sur un divan, engourdi, immobile, contempler en silence la fumée de sa cigarette tournoyant dans les airs, ou suivre les reflets variés et les mouvements alanguis d'un certain caméléon, son hôte et son ami (2). »

Grâce à son attrait personnel, il était très recherché et très entouré. Il connaissait particulièrement Alexandre Dumas père et Eugène Sue et fréquentait assidument les salons de Nodier ; mais, quoique brillant causeur, il était loin de chercher dans le monde des succès frivoles et éphémères, et il resta toujours occupé des choses de l'esprit. On peut dire qu'il fut le chef d'école le plus librement choisi et le plus sympathiquement acclamé qui fût jamais.

---

(1) Mme Coignet, *op. cit.*, p. 26.
(2) Mme Coignet, *op. cit.*, p. 27.

PREMIÈRE PARTIE

La Vie de Victor Considérant

CHAPITRE PREMIER

Le disciple de Fourier et le chef d'école

I

Exposé succinct du système de Fourier et des circonstances dans lesquelles il s'est fait jour.

Avant d'étudier l'œuvre du disciple, il convient de connaître les idées du maître ; aussi allons-nous exposer brièvement la doctrine de Fourier, ce système que Proudhon appelle « le dernier rêve de la crapule en délire » (1).

---

(1) Pour comprendre cette expression, il faut savoir que Fourier dotait d'une complète liberté amoureuse la société nouvelle qu'il voulait fonder. Cette idée blesse le sens moral de Proudhon qui s'écrie : « Passons vite sur les constitutions des « fouriéristes et autres prostitués se faisant fort d'accorder « l'amour libre avec la pudeur, la délicatesse, la spiritualité la « plus pure. Triste illusion d'un socialisme abject, dernier rêve « de la crapule en délire ! Donnez, par l'inconstance, l'essor à « la passion : aussitôt la chair tyrannise l'esprit ; les amants ne « sont plus l'un à l'autre qu'instruments de plaisir ; à la fusion « des cœurs succède le prurit des sens, et pour toute volupté « une friction. » (*Système des contradictions économiques*, t. 2, p. 267.)

A la veille de la révolution de 1848, trois grands partis politiques étaient en présence : au pouvoir le parti conservateur, dans l'opposition le parti libéral et à côté de lui un allié redoutable, le parti démocratique. On sait ce qui s'est produit : le parti conservateur et le parti libéral ont été emportés par la tempête, et leur commune déroute a porté la démocratie au pouvoir.

Trois écoles philosophiques correspondaient à ces trois grands partis : la seule qui nous intéresse est l'école sensualiste qui représente la philosophie du parti démocratique. Le sensualisme avait joui d'une autorité prodigieuse avec « l'Essai sur l'origine des connaissances humaines » de Condillac; puis il avait été un moment oublié. Mais vers la fin de la Restauration, il reparut avec un éclat extraordinaire ; c'était un sensualisme tout nouveau, approprié aux tendances et aux mœurs du siècle, armé de théories économiques, sociales, politiques et religieuses; il ne s'appelait pas encore le socialisme, mais c'était bien le socialisme au berceau; il invoquait les noms de Saint-Simon et de Fourier.

Le système de Fourier comprend deux théories fondamentales, l'association domestique agricole et l'association passionnelle, une thèse économique et une thèse philosophique. De bonne heure, Fourier avait été frappé par les malaises de la société contemporaine et par les souffrances du plus grand nombre de nos semblables. C'est pour y mettre un terme qu'il se proposa de découvrir

« le plan de Dieu », c'est-à-dire l'ordre social conforme à la volonté de Dieu, qui assurerait aux hommes le bonheur.

Le monde social et le monde planétaire sont mus par un même mécanisme, l'attraction; les lois de ce principe ont été exposées par Newton dans le monde matériel, Fourier va les exposer dans le monde moral. Chez les êtres humains, l'attraction se manifeste par l'existence des passions; mais ce mot ne doit pas être pris en mauvaise part : Fourier entend par là les penchants naturels de l'homme et non les vices nés de l'abus de ces penchants. Ces passions sont en elles-mêmes bonnes et saines, puisque c'est Dieu qui les a données à l'homme et puisque « Dieu serait absurde s'il eut donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles ». Par des règles de toute nature relatives aux jouissances matérielles, à la sobriété, à la chasteté, à la fidélité conjugale, à la répression de tous les désirs humains, les moralistes ont prétendu réfréner les passions de l'homme; or, c'est précisément parce que l'essor de ces passions a été entravé, parce qu'on a voulu modifier l'homme pour l'adapter au milieu, que l'ordre de choses actuel est déplorable. Si, au contraire, on laissait libre jeu à ces passions et si on modifiait le milieu pour l'adapter à l'homme, celui-ci jouirait sur la terre d'une félicité sans nuage. Ainsi, tous les maux de la société actuelle naissent des passions contrariées; tous les biens de la société à venir naîtront des passions émancipées. Aujour-

d'hui, les passions portent les hommes à se haïr, demain, elles les rapprocheront les uns des autres en développant leur sociabilité. A la loi du devoir que philosophes et moralistes avaient présentée jusqu'alors comme la règle suprême de l'humanité, Fourier, identifiant vertu avec jouissance, entend substituer celle de l'attraction passionnée.

C'est donc un ordre social nouveau qu'il faut créer, de façon à placer l'homme dans un milieu favorisant le développement de ses facultés et satisfaisant ses désirs. Dans l'état actuel des choses que Fourier appelle la civilisation, l'homme répugne au travail, il en est détourné par ses passions. Or, le travail doit être pour chacun de nous un plaisir et non une peine, nous devons nous y porter par amour et non par contrainte, en un mot le travail doit être rendu attrayant. Pour cela, il est nécessaire de déterminer les trois passions motrices de l'homme : ce sont la cabaliste, la papillonne et la composite. La première est le besoin de lutte, d'intrigue, d'émulation résultant de la rivalité; lorsqu'elle nous domine, nous calculons nos actes de façon à ne perdre aucune chance de succès. La seconde est le besoin qu'éprouve tout homme de varier ses occupations, le besoin de changement et de variété dans les travaux. Enfin la composite est une fougue irréfléchie, un enthousiasme aveugle qui nous porte à des actes de courage et de dévouement qui seraient impossibles si nous agissions de sang-froid. Pour

satisfaire pleinement à ces trois passions fondamentales, les travaux devront donc être variés et non monotones; ils seront exécutés simultanément par des groupes rivaux de travailleurs ayant les mêmes goûts, enfin tous seront faits dans un même lieu pour qu'on puisse passer aisément de l'un à l'autre.

Toutes ces conditions seront réalisées dans la phalange, et il en résultera pour tous la justice, la liberté et le bonheur. La phalange doit remplacer la commune actuelle; elle est formée par la réunion de plusieurs familles, seize cents vingt personnes environ, habitant un édifice commun, le phalanstère. Il y aura là des riches et des pauvres, des ignorants et des savants, des vieillards et des jeunes gens, formant tous une immense association pour l'exploitation agricole et industrielle du sol. Toutes les passions y seront représentées et tous les genres de travaux exécutés. Chacun recevra en actions exactement le montant des capitaux qu'il aura apportés dans l'association, et la propriété individuelle se transformera peu à peu en co-propriété actionnaire. La répartition du produit total de l'exploitation s'effectuera en raison composée du travail, du capital et du talent, mais elle sera telle qu'un minimum de bien-être soit assuré à chaque individu. Le salariat sera supprimé, chaque travailleur étant un associé rétribué par un dividende. Il y aura dans la phalange autant de séries de travailleurs que de travaux différents et dans chaque série autant de

groupes que d'occupations analogues, la division du travail sera ainsi poussée jusqu'à ses dernières limites. Toutes les vocations pourront se faire jour et la nature humaine recevra dans tous ses instincts une satisfaction perpétuelle. Le travail divisé en courtes séances deviendra, par la variété des occupations, par les rivalités et les intrigues des travailleurs luttant d'adresse et de rapidité, le plus grand plaisir de la vie. Grâce aux économies que la vie en commun permettrait de réaliser, les jouissances matérielles et morales des associés seraient augmentées. La famille telle qu'elle existe serait remplacée par l'amour et le dévouement de tous pour tous; le mariage serait tempéré par la polygamie et la polyandrie; les enfants nourris et élevés par le phalanstère, trouvant dans son sein un avenir assuré, cesseraient d'être pour leurs parents une charge et un sujet d'inquiétude. Dans ce monde transformé, l'harmonie sociale naîtra du jeu naturel de toutes les libertés de l'individu. Partout règneront la concorde et l'amour. Parmi les animaux, les espèces laides et nuisibles disparaîtront et les bêtes féroces se transformeront en serviteurs domestiques.

Tel est, dans ses grandes lignes, le système de Fourier; on voit qu'il ne s'agit pas ici de bien-être, mais de bonheur; on ne promet pas une révolution, mais une transfiguration, et si Jésus-Christ annonçait la grâce, Fourier assure à tous le paradis.

Pour faire comprendre toute la portée de cette

étrange doctrine, nous devons rappeler en quelques mots les circonstances dans lesquelles elle s'est fait jour.

L'avènement de la branche cadette des Bourbons trouvait la France dans un état social difficile à définir : la masse du peuple formait alors dans la nation une classe bien distincte, la classe prolétaire, classe née avec la liberté du commerce et de l'industrie, quand les décrets de l'Assemblée Constituante ayant aboli les corporations, les jurandes et les maîtrises, l'équilibre entre la production et la consommation se trouva rompu.

Après les guerres du Consulat et de l'Empire, en effet, la vie industrielle, un moment suspendue, prit un essor rapide; on vit s'ouvrir de vastes usines dans lesquelles affluèrent les populations des campagnes ; le perfectionnement des procédés industriels, le développement toujours grandissant du machinisme, déterminèrent un formidable accroissement de la production; on vit des fabricants réaliser des fortunes colossales, et le salaire des ouvriers fut porté à un taux énorme. Mais bientôt on constata une disproportion notable entre l'offre et la demande des produits ; par suite de la surproduction et d'une diminution sensible dans la consommation, par suite aussi de la concurrence aussi bien entre ouvriers qu'entre chefs d'ateliers, les salaires baissèrent, des chômages se produisirent de plus en plus fréquents ; la misère et la détresse devinrent générales chez les ouvriers. Sismondi caractérise ainsi l'état des

couches inférieures de la population d'alors : « Aucune jouissance n'est plus attachée à l'existence de ces classes malheureuses ; la faim, les souffrances étouffent en elles toutes les affections morales. Lorsqu'il faut lutter chaque heure pour vivre, toutes les passions se concentrent dans l'égoïsme, chacun oublie la douleur des autres dans la sienne propre ; les sentiments de la nature s'émoussent, un travail constant, opiniâtre, uniforme, abrutit toutes les facultés. On a honte pour l'espèce humaine de voir à quel degré de dégradation elle peut descendre, à quelle vie inférieure à celle des animaux elle peut se soumettre » (1).

Ainsi, quand Louis-Philippe monta sur le trône, un sourd conflit naissant divisait les classes sociales. C'est de ces besoins impérieux et légitimes des masses populaires, dont s'inquiétaient déjà quelques esprits attentifs, que Fourier avait fait le sujet de ses méditations ; il entrevit le péril ignoré des hommes d'Etat que la révolution de 1830 portait au pouvoir. D'ailleurs, cette époque vit apparaître une multitude de doctrines et de systèmes religieux ou sociaux qui longtemps agitèrent les esprits ; mais c'est de Fourier que partit la première impulsion de ce mouvement. Désormais, les puérilités plus ou moins sentimentales des socialistes du dix-huitième siècle allaient faire place à d'autres systèmes, mais qui ne fai-

(1) *Histoire des Français*, p. 124.

saient que continuer les utopies antérieures. Au delà des partis politiques qui se disputaient dans le présent le gouvernement de la France, d'autres réformateurs réclamaient l'empire de l'avenir.

II

Formation de l'école.

Tout d'abord, le nouvel évangile social de Fourier ne fut pas pris au sérieux ; persuadé qu'il apportait aux hommes la bonne nouvelle, il croyait, en la leur annonçant, provoquer chez eux un extraordinaire enthousiasme. Son attente fut vite déçue : son œuvre rencontre partout indifférence et dédain, on ne le lit pas, on le traite de fou. Tous les jours, de midi à une heure, il attend en personne chez lui le « réalisateur », c'est-à-dire le bailleur de fonds qui devait exécuter ses plans grandioses, mais dispendieux, pour la régénération et le bonheur de l'humanité ; il mourut sans avoir entendu ce coup de sonnette. Heureusement qu'à défaut de monarques qui lui tendissent la main et de capitalistes qui lui ouvrissent leur bourse, il trouva des disciples qui allèrent vers lui sans qu'il fût allé vers eux. Seize ans seulement après la publication de son premier ouvrage, le baron de Férussac en rendit compte au public dans son *Bulletin universel des sciences et de*

l'industrie (février 1824). Le 25 août 1825, Genisset, secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon, avait fait à cette occasion un long rapport.

Le premier disciple de Fourier fut un ancien préfet de l'Empire, Just Muiron, qui occupait alors une situation importante à la préfecture de Besançon, et qui fut légataire de tous les livres et manuscrits du maître. Il publia, en 1824, les *Aperçus sur les procédés industriels pour répandre la théorie sociétaire*, puis, en 1829, dans le même but, il accepta la direction d'une feuille d'opposition libérale modérée, *L'Impartial*, mais il fut peu soutenu dans cette œuvre de propagande (1).

Au moment où Victor Considérant entrait au lycée de Besançon, Just Muiron avait réussi, en dépit de sa surdité, à constituer un petit groupe adonné à l'étude du fouriérisme ; Mme Vigoureux, « la femme qui, la première, a compris la parole de Fourier », était au nombre des néophytes, et c'est grâce à elle que le jeune Victor fut admis dans ce cénacle, au sein duquel il allait recevoir les premières impressions de la doctrine qui devait laisser dans son esprit une empreinte ineffaçable. Sa curiosité fut aussitôt éveillée, son imagination juvénile fut vite séduite par les conversations auxquelles il assista, et, avant même d'avoir compris l'œuvre, il éprouvait pour l'auteur un sentiment

(1) Muiron à Considérant, 14 août 1836 : « J'ai été seul quinze « années durant, car c'est en 1831 qu'enfin j'ai trouvé quelques « personnes qui ne reculaient point, qui ont revêtu le caractère « de partisans déclarés. »

de respectueuse admiration (1). Aussi, lorsqu'il partit à Paris, en 1826, il emporta, pour les étudier dans ses loisirs, les deux grands ouvrages de Fourier, parus respectivement en 1808 et 1822 : la *Théorie des quatre mouvements* et le *Traité de l'Association*. Durant tout son séjour à l'Ecole polytechnique, il voyait souvent Fourier, car, dans une lettre du 9 juin 1828 à Mme Vigoureux, il se plaint de ne l'avoir pas vu depuis longtemps comme d'un manquement à une habitude bien chère. Ni les études scientifiques ardues auxquelles il se livrait, ni les examens difficiles qu'il dut subir ne l'empêchaient de suivre de près les travaux du grand homme, et fréquemment il entretenait ses camarades d'école de la nouvelle doctrine (2).

Bientôt, le nombre de ceux qui portaient inté-

---

(1) Considérant à Mme Vigoureux, 15 juillet 1828 : « Vous « avez dû recevoir un billet de moi par M. Fourier. J'étais con- « tent de vous le faire tenir par un tel messager. Je jouis de « votre bonheur et j'espère que vous me le ferez partager en « m'en parlant souvent... Présentez à M. Fourier mes hom- « mages les plus dignes de son génie et dites-moi ce qu'il vous « apprendra d'intéressant. Ah ! si je le trouvais encore en « Franche-Comté, que je serais content ! Je crois qu'il serait « obligé de traiter son disciple à coups de bâton comme faisait « cet ancien Grec ; heureusement, il ne pousse pas la philoso- « phie si loin. »

(2) Lechevalier, *Etudes sur la science sociale*, p. 15 : « Vic- « tor Considérant, l'un d'entre nous, dès son entrée à l'Ecole « polytechnique, parlait à ses camarades d'une théorie qu'il « avait pour ainsi dire respirée en air natal. Par une circons- « tance bien rare aujourd'hui, Victor Considérant a eu le bon- « heur de mettre du premier coup la main sur le trésor, ou « plutôt il l'a reçu en dépôt dans un esprit bien préparé par les « études spéciales de sa profession. »

rêt aux travaux de Fourier augmenta : ce fut d'abord Isidore de Rubat, neveu de Fourier (1) ; puis Bernard, de Nantes ; Gréa ; Godin, juge de paix à Champagnole ; Gabet, propriétaire bourguignon, qui publia dans le *Journal de la Côte-d'Or* du 8 juillet 1829 une notice sur le « Nouveau monde industriel ».

Ces disciples de la première heure étaient d'ailleurs peu susceptibles de propager une doctrine que la plupart d'entre eux ne comprenaient qu'imparfaitement ; c'étaient de bons bourgeois, d'une valeur intellectuelle assez commune, et que les conditions mêmes de leur vie rattachaient aux assises de la société. Quant à Fourier, convaincu qu'il tenait entre ses mains le bonheur de l'espèce humaine, il ne songeait, ni en parlant, ni en écrivant, à être compris de ceux auxquels il s'adressait ; aussi lui reprochait-on souvent sa pensée obscure, son style confus et ses critiques parfois injustes ; ce fut en vain. « Mon style, répondait-il, est celui d'un homme qui n'a pas de prétention au fauteuil et va droit au but sans patelinage académique. On me reproche que la civilisation et la morale sont des mots toujours pris en mauvaise

---

(1) Lettre à M. le gérant du journal *Le Phalanstère*, 5 août 1832 : « Veuillez avoir la bonté de m'abonner pour six mois à « votre journal. Je tiens beaucoup à l'envoi de tous les numé- « ros qui ont déjà paru, parce que je me propose de le prendre « pour guide dans les études que j'avais ébauchées en 1826 par « la lecture du *Traité de l'Association industrielle et agricole*, « poussé que j'étais par la curiosité et le désir de connaître le « mérite de la théorie de M. Fourier, mon oncle maternel. »

part dans mes ouvrages. Sans doute, puisque l'une est le règne du mensonge, l'autre en est l'organe. »

Le besoin se faisait donc sentir d'un chef véritable, capable de mener activement la propagande fouriériste et de lui donner en même temps une direction pratique. Instinctivement, les yeux se tournèrent vers Considérant, qui suivait alors les cours de l'Ecole d'application de Metz, où, préludant aux efforts qu'il devait si brillamment soutenir pour la propagation de la théorie sociétaire, il faisait déjà des conférences publiques. Malgré l'opposition de sa famille, il avait envoyé une première fois, le 15 mai 1832, sa démission au maréchal Soult, alors ministre de la guerre. « Je vois, lui écrivait-il, dans la doctrine de Fourier le salut du monde, et je veux me vouer tout entier à la répandre. » Le maréchal avait répondu : « Monsieur, le corps d'état-major a besoin de bons officiers comme vous. Je n'accepte pas votre démission, mais je vous accorde un congé illimité. Si vous ne réussissez pas dans vos plans de réforme, vous viendrez reprendre dans l'armée le rang qui vous appartient. » Après sa réintégration succédant à l'indisponibilité pour adhésion à la ligue nationale (1), Considérant n'avait cessé de

---

(1) « Le ministère Casimir Périer, du 13 mars 1831, s'attaquait aux associations qui avaient la prétention de remplir des lacunes dans l'action du gouvernement et spécialement à l'Association nationale créée à Metz, puis à Paris, sous prétexte de combattre les Bourbons. Il interdit à tous les fonctionnaires

chercher à s'affranchir des obligations militaires et de demander des congés. Dès sa vingtième année, il s'était d'ailleurs montré indépendant et libéral, militaire peu discipliné, mais avide de lutte. Voici comment il s'exprimait dans ses lettres à un ami de son père : « Notre vie est si monotone, un jour est si semblable à l'autre, que la vie est ici de l'immobilité, et vous savez que l'immobilité n'inspire guère. Qui me délivrera de ces sots règlements, m'écriai-je souvent dans ma fureur contre la discipline et le bruit despotique de nos tambours ! Aussi c'est bien dur pour un enfant de la liberté d'être en prison à vingt ans, quand, jusqu'à dix-huit, il a couru à sa guise à la campagne, à la ville, dans les rues, voire même sur les toits (1). Tout cela ne m'empêche pas de trouver détestable la vie que je mène et d'appeler sa fin de tous mes vœux. On m'a prédit, il y a déjà longtemps que je ne serais jamais heureux et content ; jusqu'à présent, la prédiction s'est bien réalisée ; mais je veux espérer lui donner un démenti un jour. Au fait, je suis un malheureux : quand je vois mes camarades de l'année précédente partir pour Alger, quand je pense à combien peu il a tenu que je ne sois de cette promotion-là, il me

---

d'en faire partie, et, pour l'exemple, destitua quelques personnages importants comme Alexandre Delaborde, aide de camp du roi, et le général Lamarque, commandant supérieur des départements de l'Ouest ». (Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. 10, p. 380.)

(1) Considérant à Thelmier, 31 mai 1828.

semble qu'un sort jaloux a été jeté sur moi. Voilà qu'on est revenu de Morée et toutes mes espérances ont été détruites. L'affaire d'Alger durera peu ; ce n'est pas pour nous ; et vous verrez que si l'on se bat plus tard, ce sera dans une cause qui me sera répugnante (1). Au milieu de ce système de couardise politique, il ne me convient pas d'être militaire et traîner de garnison en garnison pour faire des appels et des revues de linge et de chaussures. Il me faut une vie indépendante et libre, errante ou stationnaire à ma volonté. Je ne conçois pas qu'on se croie attaché à son état comme un serf à la glèbe, et probablement je retournerai un jour à cette vie comme une abeille renfermée dans sa ruche retourne à ses fleurs au printemps (2). » Enfin, il rompit définitivement tous ses liens avec l'armée en démissionnant le 16 août 1836 : désormais il allait pouvoir se donner tout entier à son œuvre de paix sociale. Il se rendit alors à Paris, où Mme Vigoureux avait loué pour elle et sa plus jeune fille un petit appartement rue Taranne ; il se logea dans le voisinage.

C'est vers cette époque que l'école fouriériste vit grossir le nombre de ses membres grâce à « l'éclatant naufrage » du saint-simonisme. Depuis longtemps, une sourde lutte entre Bazard et Enfantin avait ébranlé l'école de Saint-Simon ; un événement plus considérable devait achever sa dissolu-

(1) Considérant à Thelmier, 21 février 1830.
(2) Lettre non datée, timbrée de Metz, 14 décembre 1832.

tion. En janvier 1832, les saint-simoniens, accusés d'outrage à la morale publique, furent traduits en cour d'assises. « Ils se présentèrent en tunique bleue, pantalon blanc, ceinture de cuir verni. Enfantin portait sur la poitrine, en grosses lettres, ces mots : « Le Père ». Il attesta qu'il était la loi vivante, irrita les magistrats par un pathos inintelligible et sa prétention d'essayer sur eux « la puissance de son regard ». Trois des accusés furent condamnés à un mois de prison. Les autres se sécularisèrent, c'est-à-dire se dispersèrent, et allèrent porter dans les arts, l'économie politique, la finance, un levain d'idées fécondes et originales (1). » Deux adeptes ardents de Saint-Simon passèrent alors au fouriérisme : Jules Lechevalier et Abel Transon, le plus grand prédicateur de l'école (2).

---

(1) Rambaud, *Civilisation de la France contemporaine*, p. 415.

(2) Considérant à Fourier, 5 janvier 1832 : « Lechevalier les « a abandonnés. Quand il est passé ici (à Metz), j'ai eu avec lui « de longues conférences. Il sentait bien la vanité du bagout « saint-simonien et commençait à vous comprendre. J'ai dit « alors qu'il allait tergiverser pendant quelques mois et qu'il « finirait par être des nôtres, car c'est un homme d'intelligence « et de cœur. »

Lechevalier à Fourier, 16 janvier 1832 : « De longs entretiens « avec M. Muiron et avec Mme Vigoureux me firent sentir la « haute portée de vos vues. Je me liai d'affection avec vos dis- « ciples ; nous nous reconnûmes pour des hommes dévoués, « destinés à marcher dans la même voie et à nous rencontrer « un jour... Je fus saisi de tout ce que ce livre (le *Traité d'as- « sociation*) contient de neuf, de profond, d'immense.... En ce « moment, je m'occupe presque exclusivement de vos travaux, « et je pousse tous les saint-simoniens que je crois capables de

Mais toujours Considérant voulut préserver les idées du maître de tout mélange ; il tenait essentiellement à l'indépendance et à la pureté doctrinale : « Je crois, disait-il à Fourier dans une lettre du 5 janvier 1832, qu'il ne faut faire avec les transfuges simoniens aucune concession et conserver une ligne de démarcation entre le simonisme et la science du mouvement aussi distincte dans les apparences qu'elle l'est dans la réalité. »

La cause fouriériste gagnait de nouveaux partisans : Amédée Paget, docteur en médecine ; Le Moyne, ingénieur des ponts et chaussées à Roche-

---

« les comprendre à les étudier.... Je fais chaque jour de nou-
« veaux pas vers vous. Saisi de vos grandes idées, convaincu
« de leur puissance, je veux employer tous les faibles moyens
« que je puis avoir à vous faire rendre justice par ce monde
« qui vous a si longtemps méconnu. En conséquence, je mets à
« votre disposition ma parole et ma plume. J'essaierai de répa-
« rer envers vous les torts de mes anciens maîtres ; mon
« dévouement s'accroît de toute l'injustice dont vous avez été
« l'objet. »

Transon, simple écrit, 29 janvier 1832 : « Le problème social
« de l'avenir consiste uniquement à savoir diriger, ordonner,
« combiner les appétits des sens et les appétits intellectuels.
« Fourier a, dès l'année 1808, proclamé l'unité, l'harmonie,
« l'association universelle ; dès cette époque, il a eu la vigueur
« peu commune de poser ce large principe auquel la société
« saint-simonienne n'arrive en 1832 qu'à grand prix et à travers
« une crise douloureuse. »

Gabet à Fourier, 11 février 1832 : « Le cercle saint-simonien
« de Dijon attaque vos écrits dans nos journaux ; je lui réponds
« que ces écrits changeront la face du monde, que les saint-
« simoniens seront les premiers à se ranger sous vos ban-
« nières ; et à présent ce cercle se rend chez moi les soirées
« pour entendre la lecture de l'analyse de vos ouvrages et
« reconnaître combien le grand Saint-Simon est petit devant
« vous. »

fort ; H. Renaud, ancien polytechnicien ; Pellarin, qui écrivit une nouvelle biographie de Fourier, et Adrien Berbrugger, bibliothécaire de la ville d'Alger et membre de la commission scientifique d'Afrique. Mais, à la fin de l'année 1832, l'école fouriériste n'avait encore d'une école que le nom, et ses membres avaient assurément plus de bonne volonté que de talent.

III

Fourier et ses disciples.

D'après les seuls rapports extérieurs, il y eut au début, entre Fourier et ses disciples, une entente parfaite, un accord intime et profond, une collaboration étroite. Le maître était écouté religieusement et vénéré à l'égal d'un dieu par tous ceux qui se croyaient, selon l'expression de Mme Vigoureux « chargés impérieusement de le rendre heureux jusqu'à ce que le genre humain l'ait reconnu pour son Messie », et qui eussent été heureux, s'ils avaient vécu en 1900, de voir sa statue sur un des boulevards populaires de Paris, au coin de la rue Caulaincourt et du boulevard de Clichy. Dans une ode à Fourier du 21 mai 1826, Godin le compare à Colomb, à Galilée, au soleil ; d'autres l'appelaient le révélateur, l'architecte du bonheur sur la terre. Voici, d'autre part, quelques extraits de lettres reçues par Fourier, qui sont tout à fait

caractéristiques : « Je n'ai pas cru devoir, par la continuation d'une correspondance sans utilité pour vous, vous dérober des instants si bien employés à la confection de cet ouvrage, le plus grand qu'un mortel puisse entreprendre (le traité de l'Association), qui bientôt doit annoncer au monde les destins fortunés qui l'attendent » (1). « Après vous, il n'y a peut-être personne en France qui prenne autant d'intérêt que moi à votre sublime entreprise. Elle est l'unique objet de mes méditations, de mes conversations. J'en parle à tout le monde, j'en deviens fatigant pour ceux qui n'ont pas mon enthousiasme, et personne ne peut l'avoir » (2). « Pendant mon séjour à Trouville, j'ai beaucoup lu et étudié vos livres ; plus je les étudie, plus je comprends, et aussi il me devient impossible de lire autre chose » (3). « C'est à mon beau-frère que je dois le bonheur d'être à moitié initié dans la science divine que vous avez créée. J'ajouterai que je suis déjà tellement convaincu de l'excellence de vos principes sociaux et des moyens que vous avez ingénieusement imaginés de mettre en pratique et de faire immédiatement fructifier, que si je n'étais pas marié et père d'une nombreuse famille, et si j'avais un peu d'argent mignon pour attendre une réussite qui me paraît certaine et devoir être pro-

---

(1) Bernard à Fourier, 3 septembre 1819.
(2) Gabet à Fourier, 17 août 1825.
(3) De Bazaine à Fourier, 18 septembre 1826.

chaine, je quitterais tout à l'instant pour me consacrer tout entier, ainsi que vous le faites, et sous vos auspices et direction, à la propagation d'une doctrine si sublime et à la fois si simple, puisqu'elle ne fait que suivre pas à pas les indications de la nature qu'on avait jusqu'alors méconnues » (1). « Grâces et gloire vous seront enfin rendues pour vos grands et immortels travaux, vous révélateur de la loi divine et éternelle de l'attraction, soleil des intelligences, novateur hardi, habile pilote qui avez su, au milieu des orages, des tempêtes et des écueils, conduire au port la barque des destinées » (2). Enfin, au mois de juin 1832, Brisbane écrivait à Lechevalier : « Je vous avoue que je suis resté dans le plus grand étonnement et la plus grande admiration devant ce livre (le traité de l'Association). Quel cerveau ce doit être que celui de cet homme ».

Cette attitude extérieure de thurifèraires n'était qu'une apparence. Fourier, déjà vieux et malade, était d'un caractère assez difficile; sa susceptibilité et son irritabilité étaient extrêmes, et sa sauvagerie de vieux garçon n'avait fait que s'accroître avec l'âge. C'était un original et il n'y eut jamais de véritable communication entre lui et le reste des hommes, entre « ce génie boudeur retiré dans sa tente » et un monde qui l'avait froissé faute de le connaître. Il habitait une petite cham-

---

(1) Loysel à Fourier. 28 novembre 1833.
(2) Boutroux à Fourier, 19 mars 1837.

bre dénuée et triste, d'abord à l'hôtel de Hollande, rue Richelieu, puis rue St-Pierre de Monmartre (aujourd'hui rue Paul-Lelong). C'est là qu'il vivait solitaire, chagrin, incompris et ignoré du plus grand nombre, se demandant s'il assisterait jamais à la réalisation de son rêve.

L'intransigeance de ses principes le portait à blâmer surtout ceux qu'il appelait « les disciples aventureux » auxquels sa critique sévère et pointilleuse reprochait des erreurs dans l'interprétation de sa doctrine. Voici comment s'exprimaient, en parlant de leur maître, deux de ces disciples aventureux : « Je vous déclare que toutes les fois que je parle de Fourier, je distingue Fourier le génie sage et Fourier le génie extravagant » (1). Ou encore : « Comme les saint-simoniens, Fourier est exclusif. Il croit qu'il a découvert seul toute la vérité et que dans l'application l'expérience même n'apportera à son plan aucune modification. Ses calculs ne sont pas infaillibles, car ils le conduisent à des erreurs certaines » (2). Jamais il n'y eut un mot de sympathie, d'éloge, d'encouragement du maître aux disciples, si bien que Mme Vigoureux dut même prendre un jour la défense de Considérant. « Pourquoi donc, écrivait-elle à Fourier, semblez-vous triste et malheureux dans le moment où il y a de si belles espérances, où depuis un an les choses ont marché mieux que

---

(1) Le Moyne à Lechevalier, 1832.
(2) Renaud à Lechevalier, 25 mai 1832.

l'on ne pouvait attendre ? Vous paraissez mécontent de tous vos disciples, vous vous plaignez de Victor, et pourtant je puis vous assurer qu'ils sont bien dévoués à vous-même et à l'humanité entière. Et ce pauvre Victor, je vous ai vu une fois si injuste envers lui que j'aime à me dire qu'il en est encore de même aujourd'hui ; et pour eux qui sont jeunes, ils peuvent, forts de leur conscience, attendre le moment où, plus heureux vous-même, vous arriverez à les mieux juger... Ne vous exercez pas à vous aigrir, mais bien à nous croire... Votre science n'est-elle pas tout ? (1).

L'accord était donc loin de régner entre Fourier et ses adeptes, et bientôt le défaut d'harmonie fut tel que quelques-uns d'entre eux en arrivèrent à vouloir restreindre la part d'action et l'influence qu'il pouvait légitimement prétendre exercer dans son école (2).

S'il y avait défaut d'entente entre le maître et ses disciples, le désaccord régnait bien plus profond encore entre les membres de l'école. Ce fut surtout à propos de l'organisation même de l'école qu'on vit naître les divergences de vues et les rivalités qui divisaient les phalanstériens. En 1835, Victor Considérant s'était occupé de cette

---

(1) Mme Vigoureux à Fourier, 3 novembre 1832.

(2) Chambellant à Considérant, 13 octobre 1837 : « Sa mort « ne fut ni un accident imprévu, ni une douleur de cœur, ni un « malheur pour l'avenir de sa doctrine qu'il entravait plutôt « qu'il ne servait. »

question d'organisation (1), mais plus soucieux de la propagande par la presse que de l'organisation des fouriéristes en parti, il ne donna pas de suite à ce projet, ce qui mécontenta plusieurs membres qui, ayant à leur tête Muiron, lancèrent de Besançon un projet de statuts pour une union phalanstérienne, projet qui reçut l'approbation des plus grands fouriéristes franc-comtois, Pellarin, Renaud, Gagneur. Ceux-ci entendaient substituer aux divers groupes phalanstériens disséminés sans liens entre eux une affiliation sérieuse qui ne se traduirait pas seulement en paroles, mais en actes. On reprochait surtout à Considérant de concentrer tous ses efforts et toute son activité sur le journal qu'il venait de créer, *La Phalange*, et dans lequel il donnait à son action un caractère personnel et exclusif. « Donnez-nous donc signe de vie, lui écrivait Gagneur le 13 août 1836; dites-nous au moins ou faites dire combien d'abonnés vous avez, quelles ressources pécuniaires, quels projets. Muiron a bien raison de nous associer; car avouez que le monopole parisien fait souffrir en toute chose cette pauvre province. Ne rien savoir de vos projets et de vos espérances,

---

(1) Quest à Considérant, 14 novembre 1835 : « J'ai reçu la « lettre confidentielle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire « dans le but d'arriver aux moyens de rendre un corps à l'école « sociétaire et pour mettre de nouveau en communication les « hommes qui, ayant accepté les idées fondamentales de cette « école, ont à cœur de les présenter au monde comme le salut « de l'humanité. »

croyez-vous qu'il n'y ait pas là souvent motif de profond découragement, si on n'était pas soutenu par la grandeur même de notre but ? » Le lendemain, nouvelle lettre de Muiron : « Tous vos goûts, disait-il, toutes vos vues, se concentrent sur *La Phalange*. Rejetez les suppositions sur lesquelles vous vous dressez pour parler avec une autorité qu'aucuns pourraient trouver passablement despotique et par cela seul déjà peu légitime... Soyez moins défiant envers nous et plus juste d'idée au sujet de l'union que tous désirent ».

L'union projetée par Muiron aurait certainement créé une duplicité d'action et d'influence fort nuisible aux intérêts de l'école sociétaire ; c'est ce que comprirent parfaitement plusieurs fouriéristes influents de Strasbourg et surtout de Colmar, qui était alors une des villes où Considérant était le mieux connu et où son journal comptait le plus d'abonnés : MM. Gloxin et Pétaut, conseillers à la Cour royale, et le docteur Jœnger, un des médecins les plus réputés de Colmar, refusèrent d'adhérer à une union fâcheuse à tous égards. Enfin, après bien des discussions, l'accord se fit entre Muiron et Considérant qui, le 10 octobre 1836, élaborèrent de concert un projet de circulaire dans lequel il était dit que, vu le besoin d'une organisation positive de l'école, on allait élaborer les statuts d'une union phalanstérienne. Victor Considérant s'engageait à ouvrir, dans les bureaux de *La Phalange*, un registre destiné à

inscrire toutes les personnes « qui ont la volonté de concourir activement et hautement à la propagation et à la réalisation phalanstérienne ». C'est à ces mêmes bureaux que devaient être adressées toutes les communications et tous les renseignements. « Le but que tous se sont proposé sera atteint si chacun s'empresse, ainsi que nous l'invitons, d'informer le bureau central de la marche de la propagande, des chances de réalisation, et de fournir les matériaux pour l'œuvre de publicité et pour l'œuvre de fondation ».

On put croire un instant toute difficulté aplanie, mais il n'en était rien. L'organisation unitaire de l'école fut empêchée à nouveau par un groupe dissident, l'Institut sociétaire, qui comprenait Doherty, Fugère, Ordinaire, Tandonnet, et qui s'opposa nettement à toute espèce de tentative de ce genre. A la faveur de cette scission, les divergences d'idées entre Muiron et Considérant réapparurent sous forme de récriminations parfois acerbes, et de nouveau éclatèrent divisions et dissentiments entre disciples d'un même maître.

C'est encore dans des lettres adressées à Considérant que se traduisirent ces dissensions. « Le gouvernement du mouvement social que vous avez entrepris, tel que vous le menez depuis trois ans, se réduit à ma connaissance au simple gouvernement de la fondation, de la rédaction et de la publication de *La Phalange* » (1). « Ne sois pas

(1) Muiron à Considérant, 4 septembre 1837.

si cassant, sois un peu pékin et cela ira mieux. Concède, concède tant que tu pourras et tâche de ne pas mépriser ceux qui n'ont pas comme toi une pure générosité. Ne sois pas si puritain; sois pur, mais n'exige pas de tout le monde cette qualité remarquable de ton organisation » (1). « Je présume que vous méritez quelques reproches... Vous ne ralliez pas les phalanstériens entre eux, comme vous êtes à même de le faire, notamment par une correspondance qui active la passion, amitié qui nous lie, en nous donnant des nouvelles les uns des autres. Vous avez raison de vouloir un pouvoir dictatorial, mais il faut une dictature amicale et paternelle; le despotisme est mauvais » (2). « On devrait bien, lorsqu'il s'agit d'intérêts si élevés, mettre de côté tout sentiment de vanité, tout calcul d'amour-propre, d'autant plus que ces dissensions nuisent étrangement à la propagation de la doctrine. Le public ne s'explique pas si vous êtes organisés ou non; une chose le frappe, ce sont vos désunions et on s'écrie : comment, ces gens ne peuvent pas s'entendre entre eux, et ils veulent établir une harmonie générale de la Société. Certainement, pour arriver à une organisation prompte, il faut concentrer toutes les forces, et au lieu d'agir partiellement, on doit s'en tenir à une seule direction, à une direction intelligente » (3).

---

(1) Muiron à Considérant, 5 novembre 1837.
(2) Le Moyne à Considérant, 16 septembre 1837.
(3) Benoit à Considérant, 10 septembre 1837.

Parfois, la polémique prenait un ton mordant et même comique : Daurio, un fouriériste des environs de Toulouse, prétendit lui aussi se soustraire à l'autorité du comité directeur de Paris ; cet hérétique ne garda aucun ménagement pour Considérant qu'il représenta comme le tyran, le Borgia, l'omnivore du fouriérisme. « Je ferai acte de contre-pivot et de contre-chef, lui disait-il, je vous livrerai aux flammes de l'opinion, au démon de la critique ; je vous attacherai au poteau de l'absurde, je vous broyerai dans votre aire, ne vous laissant d'autre issue que la vraie organisation des initiés. Résistez, mes attaques modifieront votre groupe. Je vous créerai quatre contrepoids dans la doctrine de Fourier, dans l'opinion, en m'alliant avec les socialistes et en soulevant tous les initiés qui murmurent : frère, il faut mourir ou se convertir, se convertir ou mourir il faut » (1). « En vrai disciple de l'harmonie et de l'association du principe matériel et spirituel, il avait, grâce à une providence qui ne s'était pas manifestée par de simples paroles, pourvu au minimum matériel et, le nez braqué sur le pot-au-feu familial, il devait arriver plus tard au maximum proportionnel en plaçant le casque-mêche de l'hyménée sur le front que couvrait le casque de Mars » (2). « La constitution de ce groupe est

(1) Daurio, *Observations critiques sur les principes organiques de la doctrine de Fourier et sur la marche des principaux disciples de son école*, p. 88.

(2) Daurio, *id.*, p. 172, à propos du mariage de Considérant.

très curieuse en ce que ce ne sont pas des membres d'un même corps, mais des meubles et vêtements à l'usage du luxe spirituel du chef; c'est le servilisme systématisé, organisé dans l'ordre intellectuel; c'est ainsi qu'Amédée Paget sert de bonnet de coton, Cantagrel de fou à sa majesté ; Madame..... de marmite, B..... de vide-poche, Daly le dessinateur d'ombres chinoises, Dulary de porte-bannière, Pellarin de clysoir, vous, Muiron, d'eunuque gardien du sérail de l'orthodoxie, celui-ci de pantoufles, celui-là de porte-coton » (1).

Mais la mort de Fourier allait faire cesser ces querelles intestines et donner à Victor Considérant le rôle de chef d'école.

IV

La mort de Fourier fait de Considérant le chef de l'école phalanstérienne.

Cependant, le public des journaux et des revues commençait à s'intéresser à la nouvelle doctrine ; l'opinion publique, d'abord très réservée et presque indifférente, ensuite nettement défavorable et même hostile à Fourier (2), se fit plus bienveillante ; des

---

(1) Daurio, *id.*, p. 194, sur le groupe des amis et partisans de Considérant.

(2) Considérant à Fourier, 1836 : « Voici la *Gazette* qui con-« tinue son commerce de calomnie ; il est très heureux qu'elle « agisse ainsi, car elle fait faire cause commune au gouverne-

articles admiratifs et enthousiastes parurent dans le *Siècle* et dans le *Temps*. Hélas ! la renommée venait trop tard à Fourier pour qu'il pût en jouir ; sa santé déclinait depuis 1835 ; dans l'hiver de 1836 à 1837, son état s'aggrava, il dut garder la chambre et même le lit. Sa concierge, Mme Delahaye, allait d'heure en heure, depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit, s'inquiéter de ses besoins. « Je n'ai pas besoin d'être veillé, disait-il, j'aime à être seul ; je ne veux pas donner de la peine pour moi. » Le 10 octobre 1837, au matin, on le trouva mort, vêtu de sa redingote, agenouillé et appuyé au bord de son lit ; ce fut Considérant qui lui ferma les yeux. Ses obsèques eurent lieu le 11 octobre, à l'église des Petits-Pères, et son corps inhumé provisoirement au cimetière Montmartre, dans un cimetière de cette civilisation qu'il voulait détruire, en attendant le moment où il devait être transporté dans la capitale du globe et déposé dans un monument qui aurait surpassé en splendeur tous les monuments de la terre. Sur la tombe du maître, Considérant prononça, devant une foule émue et recueillie, composée en majeure partie d'artistes et d'hommes de lettres, un discours remarquable qui embrassait l'œuvre et la vie

---

« ment et à nous et partage entre lui et nous ses violences...
« Remercions Dieu de ce que les ennemis nous fournissent des
« armes pour se faire battre. Voici la *Gazette* qui va fonder la
« grande publicité de vos livres et de vos idées. Il faudra bien
« maintenant que le gouvernement y prenne garde. »

du grand homme et qui produisit sur l'assemblée une impression profonde.

Fourier avait vécu pauvre ; il mourut dans la misère. Cette fin si triste a été celle de beaucoup de grands hommes qui, à un titre quelconque, ont contribué au progrès de la civilisation : Homère et Milton moururent aveugles ; le Tasse, après une vie errante, fut atteint de folie et enfermé ; les dernières années de Christophe Colomb et de Képler s'écoulèrent dans la gêne et la tristesse ; Corneille, à son lit de mort, manquait du nécessaire.

La mort de Fourier produisit un certain émoi dans l'école, bien qu'il ne se mêlât guère à ses travaux et à ses débats. Les fouriéristes épars en province se réunirent naturellement autour de Considérant, qui fut, à partir de cette époque, leur chef incontesté et universellement reconnu ; c'est à lui que la direction de la nouvelle église fut définitivement confiée. Tout le monde fondait alors sur lui les plus grandes espérances. « Désormais, lui écrivait Pouliquen le 22 octobre 1837, c'est sur vous que reposent toutes nos espérances ; nous ne connaissons personne qui donne autant de garanties à notre cause, qui réunisse à des talents aussi distingués un zèle et un dévouement aussi absolus et à qui la premïère place fut plus justement acquise. De notre côté, nous vous assurons notre concours dévoué pour tout ce que vous entreprendrez pour le succès de la cause de la théorie sociétaire. » De même Benoît lui écrivait,

le 10 décembre 1837 : « Vous voilà donc appelé à prendre l'héritage de Fourier. C'est à vous à continuer la grande œuvre du maître ; il vous faut charger la lourde croix sur vos épaules et la porter à travers notre civilisation égoïste jusqu'au Phalanstère, où vous déposerez les cendres du grand homme ! Ainsi le but de votre destinée est fixé, fixé bien irrévocablement ; toute autre carrière vous est à présent impossible ; vous devez vous dévouer au succès de la doctrine ; vous en avez, aux yeux de vos partisans, aux yeux du monde, toute la responsabilité (1). »

Tout un cénacle de jeunes gens, admirateurs enthousiastes du généreux utopiste, se groupa autour de Considérant : Victor Meunier, Barral, Cantagrel, Laverdant, César Daly, qui tous s'obstinèrent dans la même rêverie phalanstérienne (2). Cependant, quelques ultra-fouriéristes eussent

---

(1) « Mais vous n'aviez pas attendu la mort de Fourier pour « faire le sacrifice de votre avenir ; depuis longtemps vous par- « tagiez son dévouement, vous le souteniez de votre amour et « de votre talent. Etat, fortune, ambition, vous avez tout laissé « pour venir prendre la plus grande part du fardeau ; aussi « vous êtes à la hauteur de votre mission, et quelle mission, « grand Dieu ! En est-il de plus belle et de plus sainte ! On « pourrait dire aussi : En est-il de plus difficile et de plus « pénible. » (Benoît à Considérant, 10 décembre 1837.)

(2) « A l'appel entraînant et sympathique de Victor Considé- « rant, le centre arbora le drapeau exclusif de la réalisation « sociétaire. L'idéal était magnifique, éblouissant ; il exalta les « dévouements jusqu'aux sacrifices les plus touchants, mais il « resta parfaitement insaisissable dans le ciel des imagina- « tions sans jamais se rapprocher de la terre des réalités. » (Duval, *Au Docteur Pellarin*, p. 213.)

voulu lui opposer Edouard de Pompéry, peut-être parce que Considérant avait soin d'élaguer du système certaines excentricités ridicules de Fourier, par exemple celle de la queue couronnée d'un œil dont l'espèce humaine devait être pourvue après un laps de quinze mille ans.

Pourquoi est-ce à Considérant qu'on abandonna alors les destinées de l'école ? C'est que d'abord son éducation fouriériste était fort complète ; nous devons reconnaître, en effet, que nul ne savait mieux que lui faire la différence d'un anti-requin et d'une anti-baleine. Cette raison mise à part, le choix se porta sur lui parce que sa valeur intellectuelle était de beaucoup supérieure à celle des autres ; de plus, au sein même de la secte, se révélaient des divergences d'opinions relatives à la doctrine elle-même. Pour beaucoup de disciples, en effet, l'adhésion aux idées fouriéristes avait été trop rapide et presque irréfléchie ; ils avaient accepté avec fanatisme les assertions les plus étranges du maître ; ils ne les avaient pas admises à la suite d'une longue méditation ; si bien que, le premier moment d'enthousiasme passé, ils retrouvaient les habitudes anciennes de leur esprit. Ceux-là étaient des interprètes peu sûrs, quelquefois ignorants, et au lieu d'affermir la doctrine qui avait besoin de résister aux impulsions et aux attaques du dehors, ils enlevaient plutôt des forces à l'école. Chez d'autres, l'adhésion avait été moins absolue, moins formelle, car plusieurs se souvenaient qu'ils avaient prêché autrefois le

saint-simonisme ; cette doctrine était, de la part de Fourier, l'objet de vives attaques et de critiques amères ; ses représentants, qu'il appelait des « histrions sacerdotaux », lui étaient franchement antipathiques (1). D'autres enfin, tout en devenant fouriéristes, avaient fait des distinctions et des réserves (2).

Il importait donc au plus haut point à l'école fouriériste de posséder enfin un chef énergique et ardent, capable de lui imprimer une direction unique et bien déterminée ; c'était là pour elle une condition vitale. Désormais constitués en école, les disciples de Fourier rejetèrent le nom de fouriéristes et prirent celui de phalanstériens ; ils donnèrent à leur doctrine le titre de sociétaire

---

(1) Gérardin à Lechevalier, 28 juillet 1832 : « Ce qu'il a écrit « contre les saint-simoniens est infâme et m'a profondément « indigné. »

Peiffer à Lechevalier, 18 juin 1832 : « Il est un peu pénible « pour d'anciens saint-simoniens d'entendre anathématiser si « fort des doctrines qu'ils ont professées et pour lesquelles il « ne leur est guère possible de ne pas conserver une véritable « affection. Il leur est pénible surtout de voir des imputations « de fourberie tomber sur la tête d'hommes qu'ils ont aimés et « suivis. »

(2) Gréa à Fourier, 27 septembre 1832 : « Vous avez beau « dire, je ne conviendrai pas avec vous que vous ayez donné « des notions suffisantes sur les bases fondamentales de vos « découvertes. »

Gagneur à Considérant, 18 août 1837 : « M. Guyoz souscrit « avec la clause hautement formulée et *sine qua non* qu'on « n'entreprendra jamais rien sur ce qui touche à la religion, ne « voulant pas attacher son nom à toute association, quelle que « soit son importance, hostile à une religion pour laquelle il « importe à l'homme de commencer, continuer et finir. »

pour bien montrer qu'ils ne relevaient pas d'un homme, mais d'une science, la science de la société. D'ailleurs, Fourier lui-même avait protesté contre l'expression de fouriérisme : « La dénomination de fouriériste est impropre, elle induit en erreur. Le nom de fouriériste est un piège des Zoïles pour m'isoler de la bannière que je m'honore de suivre et me confondre avec les fabricateurs de systèmes et de religions. Lorsqu'un essai aura démontré la justesse de ma théorie, personne ne prendra le nom de fouriériste, car tout le genre humain sera rallié à ma doctrine. Je ne veux pas du rôle banal de chef de secte (1). »

---

(1) *Réforme industrielle,* t. 2, p. 387.

CHAPITRE II

La propagande

LIVRE I

Les journaux fouriéristes

SECTION PREMIÈRE

LE PHALANSTÈRE

Malgré ses convictions phalanstériennes, Victor Considérant possédait encore un certain sens de la vie pratique, et il comprit qu'il y avait dans le monde le possible et l'impossible. Il se comparait volontiers à un chef d'armée qui ne peut livrer ses plans de bataille ; l'action individuelle ne suffisait plus ; pour combattre, il fallait un journal, un organe d'action collective. C'est alors que la petite congrégation des phalanstériens fit son apparition dans la presse.

Le 5 janvier 1832, Considérant écrivait déjà à Fourier : « Un journal nous est nécessaire ; je

crois pouvoir en organiser un sous peu. Ce journal serait purement scientifique. Il n'aurait pas à s'inquiéter des événements qui surviennent jour par jour. Il paraîtrait chaque semaine en une feuille d'impression... Nous nous étendrions dans la place qui resterait sur la nécessité d'organiser l'association et d'appeler la discussion et l'attention du public sur ce sujet. Nous n'arriverions que plus tard à l'étude de l'homme, et encore par des préludes et avec quelques ménagements. Quoi qu'il en soit, je vais continuer à chercher des abonnés et nous serons bientôt en mesure de paraître (1). »

§ 1er. — **Politique de Victor Considérant dans « Le Phalanstère »**

Le premier journal phalanstérien, fondé par les soins de Mme Vigoureux et de Baudet-Dulary, alors député de Seine-et-Oise, parut le 1er juin 1831. Il était hebdomadaire et avait pour titre : « *Le Phalanstère*, journal pour la fondation d'une phalange agricole et manufacturière associée en travaux et ménage. » A partir du 7 septembre, le titre fut modifié ; ce fut : « *La Réforme industrielle* ou *Le Phalanstère*, journal proposant la fondation d'une phalange, réunion de 1.100 personnes associées

(1) Gabet à Fourier, 1er février 1831 : « Un moyen qui me « paraîtrait devoir puissamment seconder vos conférences « serait la publication d'un journal spécialement consacré au « perfectionnement social. »

en travaux de culture, fabrique et ménage. » Enfin, le 4 janvier 1833, il devint : « *Journal des intérêts généraux de l'industrie et de la propriété*, enseignant l'art d'organiser sociétairement les travaux de culture, fabrique, ménage, commerce, éducation, sciences et beaux-arts. » Ce devait être un journal de propagande doctrinale, destiné à faire connaître une théorie qui se proposait de « changer les conditions de vêtement, d'alimentation, de logement, de travail et de salaire de la classe pauvre ». Son objet primordial était de « provoquer la substitution d'un mode de travail combiné à l'incohérence d'exploitation qui règne dans les meilleurs fabriques et ménages ». Le moyen propre à atteindre ce but était l'établissement d'une phalange, c'est-à-dire « une première association de deux à trois cents familles procurant des résultats assez avantageux pour entraîner une imitation générale. » *Le Phalanstère* ne devait pas avoir à s'inquiéter des événements qui surviennent au jour le jour ; il devait être purement scientifique ; la moitié serait réservée à la pensée du maître, ou même davantage quand il le désirerait. Ceux qui concoururent à sa rédaction furent, outre Considérant, Daly, Julien Blanc, Chambellant, Pecqueur, Paget, Pellarin, Morize ; mais ce fut surtout grâce à la plume de Considérant qu'il prit quelque essor.

Il y publia une série d'articles dont voici les idées générales : il situait tout d'abord la théorie sociétaire parmi les doctrines économiques et

politiqnes ; elle est avant tout une doctrine de transformation économique ; le principe philosophique sur lequel elle repose est que la destinée sociale de l'homme doit s'accomplir par le développement intégral de toutes ses facultés : « L'homme est nécessairement en rapport, en corrélation intime, par prédisposition substantielle et organique, avec la société universelle des êtres et des choses. »

Il montrait que les réformes sociales avaient une importance autrement considérable que les réformes et les discussions politiques, le plus souvent vaines et oiseuses : « Du pain au peuple d'abord, de l'instruction ensuite, des droits politiques après (1). » Les réformes sociales sont celles relatives à l'état de la société et à ses intérêts, aux rapports des classes, au développement du bien-être et de la liberté, de la moralité, de l'intelligence publiques, en un mot celles qui visent les relations des hommes et des peuples entre eux, abstraction faite des formes diverses et passagères de leurs gouvernements respectifs. Au lieu de consacrer leur activité à l'étude de ces questions sociales, les hommes qui sont au pouvoir ont négligé les intérêts immédiats du peuple, plus précieux cependant que ceux des partis politiques. Pourtant la question sociale est au premier plan, puisqu'elle est posée par les faits eux-mêmes. L'ac-

(1) « La presse parisienne et la presse départementale. » *Le Phalanstère*, t. 1, p. 123.

croissement de la population rend nécessaire une augmentation sensible de la production ; or celle-ci ne peut se réaliser que par la suppression des formes de la petite propriété, petite industrie et petite culture ; la masse sera donc spoliée par une minorité toute-puissante. « La concurrence dépréciative du salaire livrera le prolétaire pieds et poings liés à ces suzerains d'un nouveau genre ; les masses populaires composeront un immense vasselage, salarié quand il pourra trouver du salaire, vivant au jour le jour quand il pourra trouver à vivre (1). » Mais si les classes dirigeantes se désintéressent de tous les problèmes sociaux, le public se trouve actuellement dans des dispositions favorables à l'examen de ces questions, car il vient de se former un jeune parti social qui admet toutes les opinions et toutes les nuances politiques et qui se propose d'étudier les réformes à apporter dans la société actuelle. C'est à l'initiative et au dévouement de ce jeune parti que Considérant faisait appel.

Ainsi, Victor Considérant développait dans le journal sa politique économique et sociale. En outre, il en surveillait le service et le tirage et recrutait des abonnés ; dans une lettre à Lechevalier du 30 juin 1833, il trouve la vignette ridicule, fausse, froide et de mauvais effet. *Le Phalanstère* s'adressait surtout aux libéraux de la

(1) « La civilisation ruinant ses pauvres. » *Le Phalanstère*, t. 2, p. 25.

classe dirigeante, mais il était beaucoup trop théorique et doctrinal, et sa lecture était presque un travail. Le 16 mars 1833, Le Moyne écrivait, en effet, à Transon : « Dans toutes les publications, sans excepter, mon cher, votre exposition ni celle de Considérant, les principes théoriques grandioses prédominent sur les idées pratiques ; dans le journal même, vous êtes toujours inflexibles théoriciens, vous ne voulez faire aucune concession aux idées vulgaires. » Aussi ce journal n'eut-il jamais d'autres abonnés que les disciples fervents vraiment passionnés pour les idées phalanstériennes, si bien que Le Moyne pouvait écrire à Pellarin : « Je suis très fort d'avis qu'il faut soutenir le journal. Mais il n'aura jamais d'autres abonnés. même d'autres lecteurs que les disciples, les fervents disciples, tant qu'il sera indigestible. Il ne satisfait ni la papillonne, ni la cabaliste, ni la composite (1). Voici un fait : j'ai donné souvent cinq ou six numéros du journal à lire à des personnes assez choisies ; cela n'a jamais fait d'impression sur elles ; je leur ai donné ensuite un cahier où j'ai réuni les articles de Considérant sur la théorie sociétaire : cela les a toujours illuminées, je ne dis pas convaincues (2). »

---

(1) Le Moyne à Pellarin, 22 juin 1833.
(2) Le Moyne à Pellarin, 2 juillet 1833.

§ 2. — L'entreprise de Condé.

Tout en continuant à exposer la nouvelle doctrine, les rédacteurs du *Phalanstère* songeaient à faire passer leurs idées du domaine de la théorie dans celui de l'application ; dès l'année 1831, Victor Considérant se préoccupait de la réalisation de la doctrine et rêvait de gagner à cette cause des gens riches, avec les capitaux desquels on pourrait monter l'entreprise (1).

Bientôt la réalisation si vainement attendue par Fourier devint l'objet d'une tentative ; l'établissement du premier phalanstère allait faire voir, par le fait, comment le plus grand bonheur de tous pouvait succéder presque instantanément à toutes les privations et à toutes les misères.

Le 17 août 1833, Considérant écrivait à Fourier : « Dans l'intention où nous sommes unanimement, mes amis et moi, de pousser M. Dulary à faire un essai d'enfants, nous vous prions de nous donner quelques détails nécessaires à la préparation des plans et devis de l'opération. Pour décider M. Dulary à faire l'essai minimum que vous demandez et qui nous paraît bien la seule chose que l'on puisse faire promptement à Condé, il faut que nous

---

(1) Considérant à Fourier, 6 octobre 1831 : « Je vais entre-
« prendre la conquête d'un homme riche qui est déjà bien pré-
« paré et pourra donner le branle à une compagnie d'action-
« naires. »

lui présentions des plans précis et que nous soyons mis à même de lui dire le coût exact de l'exécution. Nous savons qu'il faut une cinquantaine d'hectares de terrain en culture ; déjà nous avons un potager assez considérable.... Mais, pour connaître le coût des petits instruments des enfants et préparer leurs ateliers, il faut que nous connaissions les enfants de chaque classe d'âges et de chaque tribu. Ayez donc la complaisance de m'envoyer un tableau sur lequel on verrait chaque nombre détaillé.... Si vous vouliez encore indiquer la nature des petits ateliers qui vous paraîtront les plus convenables, ce serait une annexe utile... Il est de toute nécessité qu'on travaille ici dans le but d'un essai d'enfants. » Considérant prévoyait combien son action serait lente et difficile sur des hommes déjà rompus à d'autres habitudes ; aussi entendait-il opérer d'abord sur des enfants et fonder une institution sociétaire où ils seraient élevés dans le sens de l'éclosion des vocations.

Baudet-Dulary et Devay mirent à la disposition de Considérant de vastes propriétés qu'ils possédaient à Condé-sur-Vesgre, près de Houdan (Seine-et-Oise), et sur lesquelles devait se poursuivre l'établissement d'un phalanstère enfantin. Une société au capital de douze cents mille francs fut fondée pour exploiter ce domaine selon les données de Fourier ; on commença les travaux ; des bâtiments d'exploitation rurale furent construits ; cinq cents hectares de terres en friches furent mis en culture sur la lisière de la forêt de Rambouillet.

Victor Considérant suivit de près ces opérations ; il appela actionnaires et travailleurs et élabora les statuts de la société. Mais les ressources, insuffisantes dès le début, firent par la suite totalement défaut ; la souscription n'atteignit pas cinq cents mille francs ; on ne parvint pas à s'entendre pour l'établissement de cette « phalange miniature ». Baudet-Dulary dut non seulement payer les dettes, mais rembourser intégralement les actions ; il y avait eu avortement, il n'y avait pas eu essai.

La déconvenue de Condé fut fatale à divers titres ; non seulement le public y vit une entreprise malheureuse, mais plusieurs membres de l'école se déclarèrent satisfaits par cette expérience et désertèrent le fouriérisme. Cet insuccès atteignit aussi *Le Phalanstère,* qui cessa de paraître en 1835, faute de fonds ; il se fit comme un silence autour de Fourier.

SECTION II

LA PHALANGE

§ I^er^. — Politique de Victor Considérant dans « la Phalange ».

Dès lors, l'école fouriériste sembla réduite à l'impuissance ; ses éléments étaient disséminés un peu partout et Considérant était isolé au milieu de partisans assez peu enthousiastes. Loin de se laisser abattre, il redoubla d'activité et ce fut lui qui donna à la doctrine phalanstérienne un regain de vie.

Depuis quelques mois, il annonçait que l'école allait avoir à sa disposition un journal paraissant deux ou trois fois par semaine et une revue mensuelle (1). Seul le journal vit le jour; ce fut « *La Phalange*, journal de la science sociale », qui parut du 10 juillet 1836 au 30 juillet 1843, et dont Considérant fut le directeur. Il portait pour épigraphe :

Réforme sociale sans révolution	Organisation de l'industrie
Réalisation de l'ordre,	Association du capital,
de la justice et de la liberté	du travail et du talent

Toute œuvre a ses détracteurs, c'est là un fait d'expérience, et leurs critiques, parfois justifiées, sont le plus souvent oiseuses; c'est ainsi que Considérant eut à soutenir de nombreuses discussions à propos du titre même de son nouveau journal. Le 14 novembre 1835, Quest lui écrivait : « Je vous dirai que le nom de *Phalange* donné à votre journal ne me semble nullement en rapport avec la théorie sociétaire. Vous ne pensez pas plus que moi que le monde puisse être régénéré par les armes? car vous savez que qui se sert de l'épée périra par l'épée; alors, pourquoi prendre un titre qui ne peut que donner l'idée d'un corps militaire ? » De plus, il rencontra des difficultés dans l'administration même de *La Phalange* (2).

---

(1) Boulangé à Considérant, 29 octobre 1835 : « J'ai été si « agréablement surpris par votre lettre confidentielle qui nous « fait espérer la publication de votre journal, *La Phalange...* »

(2) Gagneur à Considérant, 23 novembre 1838 : « Je vous « l'avouerai, je suis revenu de Paris profondément découragé

Comme *Le Phalanstère*, *La Phalange* avait pour but de répandre dans le public les idées sociétaires. Tout d'abord, Considérant y fit paraître, dans une déclaration inaugurale, un long article qui était en quelque sorte le *Credo* de l'école : « Nous croyons à Dieu, nous croyons à une destinée pleine de magnificence pour l'humanité, et nous savons que c'est à l'homme à travailler de ses mains à l'œuvre de sa destinée. » Puis il annonçait que la science dont il allait révéler les principes était la science sociale découverte par le grand Fourier : « A d'autres donc les voies exceptionnelles et ambiguës, les déguisements, les amalgames; à nous la science franche, entière, inflexible, car nous sommes entièrement, franchement et en toute inflexibilité les hommes, les soldats et les apôtres de la science révélée par le plus grand des génies qui se soient manifestés au monde, et contenue explicitement dans le traité de l'Association qui est notre évangile scientifique, social et religieux. Si l'on trouvait une seule ligne de *La Phalange* qui froissât l'orthodoxie scientifique rigoureuse, en quelque sujet que ce fût, ce ne pourrait être qu'erreur ou inadvertance (1). »

« et refroidi, et je n'ai rien fait, si ce n'est depuis quelques « jours, pour la propagation. Ce n'est pas que je ne vous tienne « compte de tous vos efforts et des difficultés que vous avez à « vaincre ; mais j'ai vu de telles lacunes dans l'administration « du journal, je vous ai trouvé si peu administrateur vous- « même que, malgré moi, tout mon zèle s'est glacé. »

(1) « *La Phalange* aux partisans de l'école sociétaire. » *La Phalange*, t. 1, p. 735.

L'exposé des doctrines spécifiques du fouriérisme débutait par une critique de la Révolution de 89 : ceux qui l'ont faite ne sont pas arrivés à fonder un ordre nouveau établi sur des principes fermement établis; ils ont laissé la société dans un état précaire et instable, néfaste à tous les intérêts ; si la transformation tentée à cette époque avait été pacifique, si l'on n'avait pas eu recours alors à des moyens violents, nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui toutes les iniquités auxquelles nous assistons passifs et indifférents.

La réforme sociale s'impose donc plus que jamais à l'attention des pouvoirs publics, tandis que la réforme politique a passé au second plan. Cette question sociale, tous les jours plus pressante, implique elle-même une série de problèmes dont le plus angoissant est celui de la propriété, et c'est ici *(La Phalange*, tome II, page 715) qu'apparaît la théorie du droit au travail.

Victor Considérant distingue le capital primitif et le capital créé : le capital primitif, c'est la terre ; le capital créé, ce sont les produits. Relativement au capital primitif, le régime actuel de la propriété repose sur une spoliation fondamentale et se trouve en contradiction flagrante avec le droit naturel ; il est incontestable, en effet, que tout homme a, par le fait même de son existence, un droit d'usufruit sur le domaine terrestre ; or, la grande majorité de l'espèce humaine se trouve actuellement privée de ce droit, puisque le capital primitif a été usurpé

par le capital créé. Quant au capital créé, la génération qui l'a produit peut en disposer librement, puisque tout homme possède légitimement la chose que son travail ou son activité a créée; la légitimité de cette propriété repose ainsi sur le fait de la création de la chose ou de la valeur possédée. Par conséquent, si l'on suppose une seconde génération qui trouve devant elle un capital primitif ou naturel rendu indisponible par les usurpations de la propriété individuelle, et un capital créé auquel elle n'a pas droit puisqu'il est propriété individuelle légitime de ses producteurs, on comprendra que la société a le devoir de garantir à ces masses, spoliées par un régime injuste et vicieux, un juste équivalent qui consistera dans le droit au travail. Le seul droit qui leur reste, à ces prolétaires dépossédés, c'est le droit de coalition; aussi en usent-ils, et ce n'est que justice : une haine sourde divise patrons et ouvriers, qui parfois se traduit par des actes de violence; la résignation alors fait place à l'émeute, l'esprit révolutionnaire s'étend, la société est menacée. La principale tâche de l'école sociétaire sera donc de réorganiser le travail, d'après le double point de vue de l'accroissement des produits et de leur répartition équitable entre capitalistes et non possédants.

Une autre cause qui tend à concentrer les capitaux en quelques mains et à constituer une féodalité industrielle puissante, c'est la création des chemins de fer et leur abandon à de grandes compagnies privilégiées. Cette nouvelle branche de

l'activité humaine a acquis une importance énorme, et ce pour le plus grand dommage d'autres industries qui sont encore à organiser : « Le chemin de fer n'est pas final, scientifique, téléologique ou harmonique; il tend, s'il se généralise, à un bouleversement universel des conditions générales et naturelles de la surface terrestre; il nécessiterait un travail de titan de l'homme contre la nature et choquerait le sentiment de la haute convenance des choses » (1). Cette appréciation inexacte et sévère de Considérant sur les chemins de fer est un exemple de cette aberration vraiment singulière qui parfois aveugle certains esprits doués pourtant d'une culture intellectuelle solide, au point de leur faire méconnaître les avantages immenses et les services inappréciables rendus par les plus grandes inventions (2).

Une transformation radicale de la société est donc nécessaire, puisque la révolution, impuissante à construire après avoir détruit, n'a jeté que d'infécondes semailles. Ce n'est ni du pouvoir, ni du gouvernement qu'on doit attendre les améliorations qui s'imposent, puisqu'ils restent inertes; la politique sociale du christianisme est impuissante (3), et Considérant, soutenant les droits de

---

(1) « Sur la déraison sociale, absurdité de l'engouement du public pour les chemins de fer ». *La Phalange*, t. 2, p. 239.

(2) On sait que Thiers, lui aussi, se montra absolument hostile à l'établissement des chemins de fer.

(3) « Discussion sur les dogmes. » *La Phalange*, t. 1, p. 407. « Corruption du christianisme par les feuilles bigotes », *La Phalange*, t. 5, p. 1158.

la pensée laïque, donne libre cours à son anticléricalisme; les doctrines socialistes sont inefficaces (1), le communisme surtout est dangereux, car il amènerait un bouleversement total de la société. Or, si l'on suit attentivement l'évolution qui se manifeste dans les idées sociales, on remarquera qu'un progrès constant fait avancer ces idées dans le sens des théories d'association, c'est-à-dire précisément des théories fouriéristes (2). Le principe du fouriérisme est en effet le principe de l'association universelle appliqué à toutes les institutions et à tous les rapports entre les hommes; sa philosophie morale est fondée sur la conception des passions bonnes et utiles, contrairement au dogme de la perversité originelle de l'homme; c'est donc le régime qui unit qu'il faut substituer au régime qui divise; la doctrine que l'on doit suivre est celle qui reconnaît comme directeur le principe sociétaire. D'ailleurs, les théoriciens socialistes sont déjà tout proches des conceptions de Fourier, plusieurs même les partagent : « Cet établissement de la commune sur de fortes bases et la réorganisation du travail au double point de vue de l'accroissement des produits et de leur répartition équitable entre les capitalistes et les hommes de main-d'œuvre, voilà l'unité sociale que désire Louis

---

(1) « *Le Journal des Débats* et le saint-simonisme », *La Phalange*, t. 5, p. 1190.

(2) « Progrès des idées sociales, cours de M. Blanqui au Conservatoire, révolution complète dans l'économie politique. » *La Phalange*, t. 3, p. 112.

Blanc; c'est aussi celle dont, depuis longtemps, Fourier est le seul qui ait donné l'idée et les plans, et qu'après lui nous proposons sous le nom de phalange » (1).

Ainsi, Considérant concluait que c'est du fouriérisme seul que viendra la rédemption de la société. Mais ces idées n'atteignaient guère le gros public, et le journal fut trouvé trop dogmatique (2). Aussi Victor Considérant, soucieux avant tout du bon renom de son journal, qui était alors l'organe vital de l'école, s'attacha à le rendre moins théorique; à partir du 2 septembre 1840, *La Phalange* parut trois fois par semaine et accorda plus de place et d'importance aux questions d'actualité.

Considérant y publia d'abord une série d'articles relatifs au salaire (3) : le salaire peut être considéré comme le prix auquel l'ouvrier vend son travail au patron; or, ce prix dépend bien évi-

---

(1) *La Phalange*, t. 2, p. 483, à propos de la *Revue du progrès* de Louis Blanc.

(2) Pouliquen à Considérant, 15 septembre 1836 : « Le jour-« nal plaît généralement à tous ceux qui le lisent; le seul « reproche que j'aie entendu lui faire, c'est de n'avoir pas « assez de variété; les articles au ton dogmatique y sont trop « multipliés; on désirait des articles au ton léger plus rappro-« chés. »

Brisbane à Considérant, 20 novembre 1836 : « Vous devriez « faire de votre journal une feuille d'intérêt général. Il faudrait « s'étendre sur les beaux-arts, les nouvelles politiques du « jour, etc. »

(3) « Du salaire et du problème de la réforme sociale. » *La Phalange*, t. 2, p. 153.

demment de l'offre et de la demande, ce qui assimile l'ouvrier à une marchandise dont la valeur vénale augmente ou diminue en proportion des circonstances du marché, et non en raison de la qualité et de la puissance productive du travail fourni, c'est-à-dire de la valeur intrinsèque du travailleur. Or, ce principe de rétribution est essentiellement arbitraire puisque, par suite de la concurrence et des difficultés croissantes de la lutte pour la vie, le taux du salaire tend à baisser sans cesse; d'où extension rapide du paupérisme et formation d'un prolétariat qui, un jour, las de subir revers et sévices, revendiquera lui aussi sa part de jouissances et de plaisirs et se révoltera contre tous les fauteurs de ses misères.

Puis Considérant fit paraître plusieurs articles ayant trait à l'éducation (1), aux questions financières (2); il entreprit la critique de l'administration (3) et de la législation (4).

Il s'occupait, en outre, de développer la politique extérieure de l'école sociétaire; il ne se contentait pas de réclamer théoriquement un régime de

---

(1) « Education, l'école mutuelle, la salle d'asile. » *La Phalange*, t. 2, p. 799.

(2) « Des caisses d'épargne. » *La Phalange*, t. 2, p. 345.

(3) « Impossibilité d'une bonne loi sur les attributions municipales. » *La Phalange*, t. 2, p. 722.

« Coalition industrielle dans la chapellerie de Paris. » *La Phalange*, t. 2, p. 109.

« Système pénitentiaire. » *La Phalange*, t. 2, p. 361.

(4) « Marie Colombe, nécessité d'une réforme dans notre législation criminelle. » *La Phalange*, t. 2, p. 379.

paix et d'unification humaine : il tenait compte des faits et cherchait à expliquer les événements. A cette époque, la principale question qui se posait en Europe était la question d'Orient ; si on veut lui donner une solution efficace et durable, on doit, d'après Considérant, la résoudre conformément à la méthode sociétaire : « Elle ne sera résolue, définitivement résolue, que quand elle l'aura été par l'Europe tout entière, en congrès d'unité et d'une manière satisfaisante aux intérêts légitimes de toute l'Europe et, par conséquent, aux intérêts généraux du monde entier. » Le rôle de la France devait être d'établir la paix et l'unité parmi les peuples qui formeraient bientôt une grande fédération dont elle serait le pivot. Des congrès internationaux faciliteraient cette tâche qui exigerait, pour être menée à bien, la suppression de toutes les causes de dissentiment et de conflit entre nations, notamment le protectionnisme : « Ce qui domine la question du protectionnisme, d'apparence purement commerciale et industrielle, c'est l'immense intérêt de la France, en sa qualité de nation intelligente, industrieuse et à laquelle la paix importe souverainement, de donner à l'Europe l'exemple du renversement des barrières qui séparent les peuples, de développer entre ceux-ci la mutualité et la solidarité, de créer enfin à chacun d'eux un tel besoin de tous les autres que l'état de guerre devienne intolérable sur le continent civilisé. » Considérant proposait aussi, pour veiller à l'intérêt universel, une flotille neutre, omnicolore sur

toutes les mers; il voyait déjà, dans son imagination, les Etats généraux de l'humanité convoqués à Constantinople, capitale du globe, et tranchant dans la plus grande quiétude tous les différends de la diplomatie. Toutes ces considérations sur la politique extérieure de la France étaient développées dans une brochure intitulée « Politique générale et rôle de la France en Europe, suivie d'une appréciation de la marche du gouvernement, depuis juillet 1830 », dont les quarante-deux premières pages avaient paru dans *La Phalange*, tome III, pages 697, 713, 733, 755.

La politique intérieure de Considérant était surtout négative : il s'élevait contre le suffrage universel et contre la représentation nationale qui n'était, à ses yeux, qu'un pâle reflet des opinions du pays; il tournait en ridicule les adversaires du pouvoir, les hommes du National, dont il montrait « l'incapacité sociale ». Il s'opposait nettement à toute violence gouvernementale et prenait ouvertement parti pour le peuple contre la bourgeoisie. « La Révolution de Juillet, qui s'est faite au nom des idées libérales, n'a été en fait que la dernière victoire de la bourgeoisie contre l'aristocratie féodale ou territoriale qui s'était efforcée, sous la Restauration, de faire reprendre dans le sol les débris de ses vieilles racines coupées par la Révolution de 89. En 89, tout en combattant pour ses propres intérêts, la bourgeoisie, imbue alors d'idées larges, de principes élevés et de nobles désirs, combattait aussi pour le peuple et pour l'hu-

manité. Mais sous le Consulat et l'Empire, les luttes l'ont affaiblie et, dans son étroitesse d'esprit, elle n'a plus songé dès lors qu'à ses intérêts personnels. Le peuple avait combattu avec elle et pour elle : depuis la victoire, il n'est plus question du peuple que pour le museler ou l'exploiter » (1).

De toutes les critiques formulées par Considérant sur le régime politique de son époque, se dégageait, très nette, l'idée de démocratie. Elle était alors censée représentée par la gauche radicale, mais en réalité elle s'en séparait par un abîme, et, en même temps que Considérant félicitait Lamartine de ses attaques contre le gouvernement, il le blâmait d'être passé dans les rangs de ces radicaux : « A l'extérieur, il les trouvera empreints de ce nationalisme exclusif, sauvage ou niais qu'il déteste à bon droit. A l'intérieur, il les trouvera infatués de mots creux qu'ils prennent pour des idées, d'abstractions constitutionnelles, d'entités d'une métaphysique aussi fausse que vulgaire, qu'ils prennent pour des faits et des libertés ; il les trouvera enfin armés de préjugés roides comme des barres de fer contre toutes les pensées vraiment et sagement novatrices, qui seules peuvent fonder cette démocratie moderne dont l'existence sera due au règlement des droits de l'intelligence et à l'organisation du travail » (2).

---

(1) « La situation politique. » *La Phalange*, t. 5, p. 1557.
(2) « Du discours de M. de Lamartine. » *La Phalange*, t. 7.

A propos de cet article, Lamartine écrivait de Saint-Point, le 24 juin 1843, à Considérant, la belle lettre que voici : « Cher et éloquent ami, je viens de lire vos six belles et éloquentes colonnes. C'est bien plus admirable que le discours; un tel commentaire écrase le texte. Mais, pour l'amour de la vérité, je suis heureux d'être écrasé ainsi. Nous l'avons relu trois fois, nous le relirons dix; nous le lirons demain au dessert d'un petit banquet frugal et pastoral de remerciement que je donne à Saint-Point, sous un arbre, aux trente commissaires organisateurs du banquet néo-démocratique de Mâcon. Ils y verront ce que je ne cesse de leur répéter, que ce temps-ci est le contre-sens du temps de 93, comme bâtir est le contre-sens de renverser, comme vivre est le contre-sens de mourir. C'est la vie qu'il faut souffler aujourd'hui et non la mort, la paix et non la guerre. Qui est-ce qui ne serait pas en paix avec tous, si on faisait à chacun sa place au soleil de l'esprit et à la tâche au travail? Vous dites que j'ai tort d'être dans l'opposition? Mais vous-même, où donc êtes-vous? Dans l'opposition aussi. Ce n'est pas dans l'opposition tapageuse, négative, humoriste, néantiste de messieurs tels ou tels! et moi, quelle faiblesse de ces opposants de parade m'avez-vous vu flatter ou servir? Aucune. Ils le savent bien et ils me détestent. Mais je ne cesserai de vous répéter qu'en 1843, la place pour rallier des forces neuves est sur le terrain dénommé opposition. On y fera ensuite ce qu'on voudra, mais les esprits ne se rallieront pas aujour-

d'hui sur le sol piétiné du juste milieu, si éloquemment décrit par vous dans votre dernière phrase. Je suis dans la politique agissante et vous dans la politique encore philosophique. Voilà pourquoi, aujourd'hui, je crois ne pas me tromper en disant bien haut : je suis de l'opposition. Mais de laquelle? Le temps le montrera. Adieu, cher et brillant défenseur. Jamais je n'ai été défendu ainsi par-dessus ma tête, mais j'accepte avec joie la supériorité du talent de ceux qui combattent pour la cause divine. Je ne me réserve sur vous que l'égalité, sinon la supériorité d'affection. »

Dans son journal, Considérant s'attachait à donner de la démocratie une définition en rapport avec les événements de son temps : « Le rôle des hommes qui veulent exercer une action heureuse et puissante sur le mouvement social contemporain consiste à s'emparer hardiment du drapeau de l'esprit nouveau, de ce mot de démocratie, à en donner chaque jour une interprétation plus compréhensive, plus élevée, plus organisatrice, et à montrer avec autorité que ceux-là n'en ont pas le sens vrai qui veulent en faire, les uns une arme de guerre pour saper l'ordre établi, les autres une lourde borne placée sur la route du progrès et qui change en privilèges odieux les conquêtes légitimes de la bourgeoisie... L'élément démocratique longtemps allié par la fatalité des événements à l'idée de la destruction et du renversement, au principe révolutionnaire, s'en dégage aujourd'hui. Le mot de démocratie devient l'expression générale des prin-

cipes de liberté et d'égalité, des nobles sentiments de justice sociale, de fraternité des peuples et d'unité de la famille humaine, qui échauffaient les cœurs de nos pères en 89 et dont l'essor trop comprimé a malheureusement fait irruption sur le monde par une explosion révolutionnaire » (1).

§ 2. — L'Expérience de Citeaux.

Cependant, au milieu de toutes ces polémiques de presse, la réalisation de la théorie sociétaire semblait oubliée, lorsqu'un philanthrope anglais, Arthur Young, fidèle lecteur et principal commanditaire de *La Phalange*, résolut de tenter une nouvelle expérience et dans ce but offrit spontanément à l'école la propriété qu'il possédait à Citeaux, près de Dijon. Depuis quelque temps, il rêvait d'assister enfin à l'inauguration du premier phalanstère (2). Il avait même intéressé à cette cause Mme Gatti de Gamond, une femme de lettres qui

(1) « La démocratie moderne. » *La Phalange*, t. 7, p. 2508.

(2) Young à Considérant, 16 mars 1841 : « Les devis m'ont « été promis pour ainsi dire mois par mois pendant un an. Dès « le mois de septembre, je vous ai dit que si l'on ne se hâtait « pas de me soumettre les plans nécessaires, je ne pourrais « plus être dans le cas de donner l'assistance que j'aurais « voulu. Cependant, jusqu'ici, il y a peu ou point de change- « ment à cet égard, et pourvu que les plans soient donnés sans « délai et approuvés, je ferai ce que je pourrai de mon côté « pour les mettre à exécution. Mais, je vous prie, qu'on ne me « demande plus de millions sur un simple devis de maçonne- « rie. »

avait publié dans la revue encyclopédique de Pierre Leroux divers articles sur l'éducation des femmes et aussi un commentaire des œuvres de Fourier (1). Dès le début, Considérant, peu soucieux de subir un nouvel échec, fut hostile à ce projet et fit tous ses efforts pour en dissuader le généreux promoteur (2). Dans *La Phalange*, il désavoua même officiellement Cîteaux (3).

---

(1) Young à Paget, 16 mars 1841 : « Mme Gatti m'ayant adressé « il y a deux mois une lettre, je suis entré en correspondance « avec elle. Je lui ai demandé s'il n'y avait pas dissidence entre « mes amis de la rue de Tournon et les siens et elle m'a répondu « qu'il n'y en avait pour ainsi dire que sous le rapport de la « réalisation, dont on croyait l'essai trop longtemps ajourné. « J'ai été par conséquent voir Cîteaux, et je déciderai probable- « ment d'ici quinze jours jusqu'à quel point ce projet d'exécu- « tion pourra être secondé. »

(2) De Bonnard à Considérant, janvier 1842 : « J'ai vu Citeaux « et M. Young ; je ne crois pas au succès de leur tentative et je « gémis de voir sacrifier ainsi des pères de famille et l'honneur « de la doctrine. »

Considérant à un destinataire inconnu : « Vous n'ignorez pas « que Cîteaux a toujours été à nos yeux une affaire extrême- « ment fâcheuse. Tout ce que peuvent des conseils d'amis, « nous l'avons tenté pour dissuader Young de la faire. Elle a « été faite malgré nous, et tout ce que nous avions prédit est « malheureusement arrivé. S'il s'agissait de reprendre aujour- « d'hui l'affaire de Cîteaux dans un but analogue à celui qu'avait « eu M. Young, s'il s'agissait de songer à y faire quoi que ce « soit qui ressemblât, même de loin, à une expérience, nous ne « disons pas phalanstérienne, mais seulement à une expé- « rience sociétaire de quelque degré que ce soit, aucune consi- « dération au monde ne pourrait nous déterminer à l'appuyer « aujourd'hui auprès de nos amis. »

(3) « L'opération de Cîteaux ne se fait pas sous la direction « de *La Phalange*, ce qui n'empêche pas *La Phalange* d'en « désirer très vivement le succès. » (*La Phalange*, t. 4, p. 783.)

Hélas! l'affaire de Cîteaux s'effondra tout comme celle de Condé ; ce fut un échec absolu. Mais il n'en résulta ni dommage ni profit pour la cause phalanstérienne qui n'y était pas intéressée. Aussi, tout en déplorant l'insuccès qu'il avait prévu, Considérant eut à cœur de dégager la responsabilité de l'école ; au journal *Le Spectateur de Dijon*, qui avait mis les phalanstériens en cause à propos de cette malheureuse entreprise, il répondit : « On n'a jamais fait, ni à Cîteaux ni ailleurs, l'essai de la théorie harmonienne ni rien qui en approche. Cette affaire paraissait si peu propre à résoudre expérimentalement la question phalanstérienne, que, malgré les sentiments d'estime et d'affection dus et acquis dans l'école à son promoteur, l'école s'est abstenue tout entière d'y donner son appui » (1). « Aucune des conditions exigées par la théorie : au lieu de 15 à 1.800 personnes, 200 ; au lieu d'une population agricole et industrielle, des hommes de loisir ; au lieu de producteurs, des consommateurs. L'expérience de Cîteaux n'a prouvé et ne pouvait prouver qu'une chose, c'est qu'un capital est plutôt mangé par plusieurs personnes réunies que par une seule » (2).

Condé avait amené la disparition du *Phalanstère*, Cîteaux provoqua une baisse considérable dans les actions de *La Phalange*. En effet, ce journal ne se soutenait que grâce aux sacrifices pécu-

---

(1) *La Démocratie pacifique*, t. 6, n° 24.
(2) Hennequin. *Théorie de Fourier*, p. 121.

niaires de Young, auquel on faisait de continuels appels de fonds. En 1841, la situation financière n'était rien mois que brillante (1), et Considérant dut écrire à Young pour l'avertir que le journal cesserait de paraître s'il ne l'aidait pas. Young répondit qu'il tiendrait ses promesses et qu'on avait tort de douter du concours d'un homme qui avait déjà déboursé 230.000 francs pour la cause (2). L'année suivante, *La Phalange* n'était pas sortie d'embarras, et Cantagrel dut rappeler à Young ses engagements antérieurs (3). Mais celui-ci, engagé à fond dans l'affaire de Cîteaux, se désintéressait peu à peu de *La Phalange*, quoiqu'il se dé-

---

(1) Blanc à Considérant, 6 septembre 1841 : « Il faudrait qu'il « nous donnât de l'argent, car nous arrivons au bout de notre « rouleau. »

(2) Young à Considérant, 27 décembre 1841 : « Voici ma « réponse définitive aux points principaux de vos dernières « lettres : 1° Je ne puis en ce moment m'engager envers vous « à de nouveaux sacrifices ; 2° Je paierai jusqu'au bout, et « comme j'ai toujours eu l'intention de le faire, ma souscription « de 350.000 francs, soit par versements périodiques, soit par « promesses. »

(3) Cantagrel à Young, 17 septembre 1842 : « M. Considérant « est absent de Paris, et je ne veux pas attendre son retour « pour vous rappeler notre situation financière. J'espérais tous « ces jours-ci recevoir les valeurs dont M. Considérant a eu « l'honneur de vous faire la demande dans sa dernière lettre. « La fin du mois approche et l'état actuel de notre caisse ne « nous permet pas d'y faire face. Nous avons d'ailleurs à pré- « voir pour l'instant quelques paiements pour frais de réim- « pression d'ouvrages. Permettez-moi donc, dans le cas où vos « préoccupations d'affaires vous auraient fait mettre en oubli « l'urgence de nos besoins, permettez-moi de vous les remettre « en mémoire, et veuillez agréer l'assurance de mes senti- « ments affectueux. »

fendit contre toute idée de rupture avec ses rédacteurs (1). De plus, sentiment bien humain, il profitait de son crédit et de l'ascendant qu'il exerçait alors pour contrôler les affaires du journal et même la conduite personnelle de Considérant, à la négligence duquel il imputait le peu de prospérité de *La Phalange* (2). Enfin, quand l'affaire de Cîteaux eut englouti les derniers capitaux de Young, *La Phalange*, désormais privée de l'appui de son principal bailleur de fonds, se trouva dans une situation financière des plus précaires, et on put croire alors à la faillite définitive du journalisme dans l'école sociétaire.

Il est intéressant de remarquer ici que Fourier se tint constamment à l'écart du journal ; il ne donna, en effet, à *La Phalange* que quatre articles, « les derniers traits lancés contre le monde civilisé par le magicien qui se meurt ». A sa mort, *La Phalange* déclara qu'elle garderait le deuil jus-

---

(1) Young à Considérant, 31 mars 1842 : « Comprenez donc « bien, s'il vous plaît, que si j'ai cru nécessaire de protester de « mon entière liberté de me joindre à toute autre tentative « d'association transitoire dans l'absence de plans plus com- « plets, mon vœu le plus ardent est que vous puissiez me pas- « ser votre parole d'honneur que, dans un temps fixé et assez « prochain, vous serez à même de présenter pour la publication « ces plans complets, détaillés, des plans enfin sur lesquels on « pourra faire appel aux capitaux et qui pourront passer sains « et saufs par la filière de la critipue. »

(2) Young à Considérant, 10 septembre 1842 : « Je ne puis « m'empêcher d'ajouter à ces lignes que les affaires de la rue « de Tournon ne me paraissent nullement être dans un état « assez satisfaisant pour que je puisse vous encourager à faire « le voyage d'Italie. »

qu'aux jours de l'Harmonie ; il n'en fut rien : le journal, un moment suspendu, reparut sans prendre le deuil. Mais dans sa seconde livraison d'octobre 1837, *La Phalange* contenait l'oraison funèbre de Fourier par Considérant : « ... Chose inouïe ! c'est à l'âge de cinq ans qu'il faut remonter pour trouver dans sa tête l'origine de la grande révélation qu'il a faite au monde et dont les développements ont été le labeur de toute sa vie. Nous l'avons souvent entendu raconter comment, frappé pour la première fois de la fausseté des relations commerciales dans une occasion où il fut puni par ses parents pour avoir dit la vérité, il avait fait à cinq ans contre le commerce le serment d'Annibal. Qui a bien connu le génie et le caractère de Fourier le trouve déjà tout entier, caractère et génie, à cet âge. Ce serment qu'il a si bien tenu est l'origine de sa découverte, car c'est en cherchant les moyens d'introduire la vérité et la loyauté dans le mécanisme commercial, qu'il arriva plus tard à l'association agricole. »

SECTION III

« LA DÉMOCRATIE PACIFIQUE »

Jusqu'alors l'école n'avait eu pour organe officiel qu'un journal paraissant deux ou trois fois par semaine, d'une façon assez irrégulière, suivant les caprices des circonstances et les vicissitudes

de la vie politique; le nombre de ses lecteurs avait toujours été assez restreint. Pour en étendre le cercle, la nécessité d'un journal quotidien se faisait sentir, impérieuse et pressante. Dès 1839 Considérant y songeait : dans une longue lettre du 27 décembre à son ami Paget, il se montrait fermement convaincu du succès : « J'ai encore disait-il, une autre ancre, et bien autrement accrochée que la première, car elle est fixée dans un terrain trois fois plus solide. Tu devines, n'est-il pas vrai, que je veux te parler de l'avenir des idées phalanstériennes. Hé bien oui, mon cher ami, car tout aujourd'hui nous annonce qu'elles ne tarderont pas à faire la fortune de leurs partisans et de ceux pour qui elles ont fait leurs premières conquêtes. Les dispositions actuelles de la société sont telles que chaque jour elles deviennent plus favorables à nos idées sur l'organisation de l'industrie. Intérêts, sentiments, besoins, opinions, tout à présent cherche ce grand but et y tend avec plus ou moins de force ; il ne faut que le montrer nettement, clairement, pour que tout ce qu'il y a d'intelligent, d'actif et de puissant dans la société se mette en marche et suive la route la plus directe, la plus courte. Or, seuls, nous sommes en mesure de faire connaître cette route. Aussi suis-je convaincu que du jour où nous aurons un journal quotidien, les abonnés nous viendront en masse; en moins d'une année nous en aurons acquis un nombre égal peut-être à celui des journaux les plus en crédit dans le pu-

blic. De ce moment, cela est tout clair, la position de ceux qui y prendront part sera faite, et il n'y aura pas à craindre qu'elle change ou se détériore, car une fois notre journal en crédit, il ne saurait perdre de sa fortune, ainsi que cela a pu arriver à quelques-uns. Nous avons, nous, une barre solide, une idée toute positive, toute scientifique, qui comprend les sentiments et les désirs intimes de tous les partis, les intérêts de toutes les classes, ceux de la royauté comme ceux du carrefour; nous pouvons la suivre jusque dans ses conséquences les plus extrêmes sans danger pour personne, sans même, si nous voulons bien, heurter, froisser des opinions, et surtout, chose inouïe jusqu'à ce jour dans le monde de la politique, et chose qui assurera la stabilité et la durée de notre succès, sans risquer jamais d'aboutir soit au désordre, soit au despotisme. Ceci, qui est notre grande supériorité, n'a été le fait d'aucun journal encore. Tous les journaux qui ont défendu l'ordre jusqu'à présent ont été obligés de s'appuyer sur des principes qui ont pour conséquences souvent prochaines l'abus du pouvoir, le despotisme; tous ceux qui ont arboré l'étendard de la liberté et s'en sont constitués les défenseurs, ont dû partir d'idées vraies, justes au fond, comme les principes d'ordre de leurs adversaires, mais qui n'impliquent point une organisation conciliatrice des intérêts et des classes, et conduisent inévitablement, dans l'application demandée, au désordre, à l'anarchie. Et cependant, des journaux conçus dans cet es-

prit ont su faire fortune. Que ne sera-ce pas du nôtre, dis ? Aujourd'hui que, lassé de tant de disputes et de controverses vaines et irritantes, on demande une idée qui ne divise plus, une idée qui réconcilie non plus par un simple « embrassons-nous et que tout cela finisse », mais par une œuvre positive, une œuvre d'organisation. Sois-en sûr, cela n'est pas douteux le moins du monde, il y a, à l'heure qu'il est, sans plus attendre, dans la société telle qu'elle est, en la prenant seulement par ses besoins d'idées nouvelles, d'idées d'ordre, d'organisation et de travail, et rien qu'en s'adressant aux gens qui pensent, il y a, dis-je, tous les éléments d'un brillant succès pour un journal quotidien de notre façon, et conséquemment toutes les chances d'une belle position pour nous autres qui avons pris la place, qui occupons le centre du fort et savons manier l'arme nouvelle. Ah! si nous avions un journal quotidien ! mais patience, cela ne saurait manquer, alors... »

Au mois de juin 1843, dans un « appel aux lecteurs de *La Phalange* », Victor Considérant annonça au public que les nécessités de la propagande exigeaient désormais un journal quotidien, qui seul pourrait gagner de nouveaux partisans à la cause sociétaire. « Jusqu'ici, qu'on le remarque, nous n'avons jamais demandé de fonds qu'au dévouement pur. Aujourd'hui nous avons conquis assez de terrain pour que, si le dévouement fait ce qu'il doit, nous puissions réellement et consciencieusement présenter une affaire financièrement très bonne. »

A un nouveau journal il fallait une organisation nouvelle : le 10 juin 1843 fut fondée à Paris la société « Victor Considérant et compagnie » pour la transformation de *La Phalange* en journal quotidien. Cette société, dont Considérant était à la fois le directeur et le gérant, avait pour objet exclusif l'exploitation du journal; elle devait rester indépendante de celle fondée le 15 juin 1840 pour soutenir *La Phalange* et les publications sociétaires, et qui resta « chargée de la librairie, des rééditions, publications nouvelles, etc. » Dans les statuts de la société nouvelle, il était stipulé que Considérant aurait seul la direction de la rédaction et de l'esprit du journal, « direction qui sera absolument indépendante du capital, c'est-à-dire soustraite à toute influence et surveillance individuelle ou collective des bailleurs de fonds actionnaires ou de leurs cessionnaires ». En outre, un conseil supérieur de la rédaction devait être constitué et choisi parmi les personnes connues comme ayant pris une part active au développement des idées que le journal devait représenter ; les membres de ce comité de rédaction furent Julien Blanc, Bourdon, Bureau, Cantagrel, Daly, Franchot, Laverdant, Pellarin.

Le premier numéro du nouveau journal parut le 1er août 1843 ; il avait pour titre : « *La Démocratie pacifique*, journal des intérêts des gouvernements et des peuples » ; sa devise était faite pour montrer que l'organisation sociétaire étendue au monde entier devait faire l'unité de ce monde : *Vos*

omnes fratres estis, *ut omnes unum sint*, et à partir du tome II, n° 23 : « unité sociale, religieuse et politique ». En même temps paraissait un important manifeste politique et social qui sera analysé ultérieurement, dans lequel Considérant définissait la politique qui allait être suivie. Dans l'appel aux lecteurs de *La Phalange* précité, il exposait que les conditions réelles de la vie politique et intellectuelle contemporaine devaient servir de base au programme du journal, qui serait ainsi considérablement élargi : « Il faut prouver à nos amis que nous pouvons tirer de la conception sociétaire une politique intérieure et extérieure, une économie sociale et une critique littéraire, artistique, scientifique et philosophique, applicable aux faits présents, aux questions actuelles, au mouvement contemporain ; ces conditions sont absolument nécessaires pour faire mordre à nos idées les intelligences ambiantes, en les attirant peu à peu du terrain de l'actualité où elles se tiennent, sur le terrain spécial de notre théorie organique où la plupart refusent de sauter d'un seul bond... Le journal ne sera pas écrit d'un style intelligible seulement aux initiés d'une école, il sera accessible à toutes les intelligences ; on se tromperait en le prenant pour l'expression étroite d'une petite secte ; il ne peut être, au contraire, que l'expression la plus large des grands principes d'humanité, de liberté, de paix, d'organisation et d'association qui conviennent aux intérêts les plus réels du présent et de l'avenir » (page 14).

La doctrine pure n'eut, dans le nouveau journal, qu'une place assez restreinte, ce qui s'explique par ce fait qu'il comptait parmi ses lecteurs et ses abonnés beaucoup de personnes non fouriéristes. Le journal *Le Globe* ayant reproché aux rédacteurs de *La Démocratie pacifique* leur bizarrerie et même leur immoralité, ceux-ci se justifièrent de ces accusations en répondant que, loin d'aliéner leur indépendance de vue, ils n'entendaient prendre dans les œuvres de Fourier que ce qu'ils jugeaient utile.

La Démocratie pacifique fut surtout un instrument d'action, une arme de polémiques politiques, dont son directeur se servit pour solutionner, conformément aux principes sociétaires, les plus grandes questions de l'époque. Le programme politique qui allait être suivi était fort simple ; il consistait à répandre dans tous les milieux et dans tous les pays l'idée de démocratie si féconde en résultats heureux et à provoquer ainsi les réformes dictées par le salut commun.

Tout d'abord, Considérant soutint une politique ardente en faveur de la Pologne retombée, après la chute de Napoléon, sous le joug des trois grands états absolutistes de l'Orient, la Prusse, l'Autriche et la Russie, et abandonnée par la France. Ses articles enthousiastes contribuèrent beaucoup à faire revivre dans le cœur des Polonais le souvenir de l'indépendance nationale, déjà ravivé par les chants des poètes et par l'ensei-

gnement des universités (1). La question irlandaise lui fournit aussi l'occasion de soutenir généreusement la cause des faibles et des opprimés. Les Irlandais, de race celtique et de religion catholique, avaient été subjugués par les anglo-saxons, protestants ; leur condition était celle de vaincus. Ils n'étaient que les fermiers de leurs terres dont les propriétaires, les Landlords, descendants des anciens conquérants protestants, tiraient d'énormes redevances. Ils avaient perdu leur autonomie politique depuis la suppression du parlement irlandais et son incorporation au parlement britannique. Les catholiques irlandais ne pouvaient pas entrer dans le parlement britannique, ni exercer les emplois publics. De plus, la condition du peuple irlandais était affreuse, par suite de la lourdeur des impôts et du prix des fermages, de l'absence d'industrie, de l'accroissement trop rapide de la population. Considérant, dans des articles émus, traçait un tableau saisissant de toutes les misères de cette Irlande qui a le droit de s'appartenir, d'être catholique, et qui « fait partie de l'empire britannique au même titre que la Grèce faisait partie de l'empire ottoman » (2).

Avec les autres sectes socialistes et commu-

---

(1) *Sursum corda*, « La Démocratique pacifique », t. 6, n° 70. « Seul moyen de salut de la cause polonaise », id., t. 6, n° 75.

(2) « Pourquoi nous défendons l'Irlande et O'Connel », id., t. 1, n°s 84 et 87.

nistes, Considérant soutient des polémiques : il prend à parti Cabet en particulier. Il démontre que toutes les doctrines socialistes ont une base commune, l'insuffisance actuelle des richesses produites par l'activité humaine et l'injustice de leur répartition. Mais, tandis que la théorie sociétaire prétend universaliser la propriété en la socialisant, le communisme veut l'abolir. Or, le droit de propriété est une condition essentielle de toute association, surtout lorsqu'elle est basée sur le principe de la liberté; et ce droit a pour condition nécessaire celle d'en retirer un avantage individuel, sinon il serait illusoire. « Il faut, disait Considérant, composer la propriété collective non par la promiscuité et la communauté égalitaire, confuse et barbare, mais par l'association hiérarchique, volontaire et savamment combinée de toutes les propriétés individuelles » (1).

Proudhon lui non plus ne fut pas épargné par l'humeur caustique et railleuse de Considérant qui l'accusa de « zoïlisme audacieux, cette triste maladie de l'esprit qui a donné à presque tous les écrits sortis de la plume du citoyen Proudhon cette odeur de haine et cette couleur fauve qui les caractérisent..... Vous n'avez rien de sérieux à vous, pas une miette d'idée » (2). Proudhon était

---

(1) « Pour en finir avec M. Cabet », *La Démocratie pacifique*, t. 5, n° 135.

(2) « Pour en finir avec M. Proudhon », id., t. 13, n° 41.

Proudhon s'était trouvé au lycée de Besançon en même temps que Considérant. Mais il disait, le 3 mars 1842 *(Correspondance,* t. 2, p. 23) n'avoir jamais eu aucune relation avec lui.

alors la personnification vivante du socialisme ; son journal *Le Peuple* obtenait un succès croissant dans la classe ouvrière ; la bourgeoisie, quoiqu'un peu effrayée par les prédictions de cet esprit fantasque et étrange, le lisait cependant, attirée à la fois par le talent de l'auteur et par le scandale soulevé par cet homme qui prêchait l'émancipation de l'individu vis-à-vis du gouvernement.

De toutes ces polémiques ne résultait le plus souvent qu'un bien faible contingent d'idées et d'aperçus originaux. Cependant, il semble que Considérant ait retiré de ses discussions avec Proudhon une attention pleine de bienveillance pour toutes les questions de crédit, puisqu'il souscrivit pour la banque d'échange, mais sans accepter pour autant les principes sur lesquels elle reposait. D'ailleurs, bien qu'il niât avoir adhéré au projet de banque du peuple, il se déclarait prêt à l'examiner : « A priori, disait-il, je n'attribue à aucune combinaison de crédit la puissance de résoudre le problème social, mais je n'en regarde pas moins la question du crédit comme la plus urgente aujourd'hui » (1).

La Démocratie pacifique étudiait certaines réformes plus immédiatement réalisables. Elle contenait une série de projets sur les chemins de fer, les caisses d'épargne, les octrois, la réforme de l'édilité parisienne ; elle conseillait la conquête de Madagascar et préconisait le système colonial de

(1) « Réclamation communiste », *La Démocratie pacifique*, t. 11, n° 153.

Louis XIV. Certaines réformes étaient jugées dès aujourd'hui applicables : reconnaître le droit au travail, faciliter la création d'institutions de crédit et d'association entre les travailleurs; assurer à l'enfance l'instruction, à la vieillesse protection et assistance ; reconnaître l'égalité civile de l'homme et de la femme, car le socialiste est volontiers féministe.

Grâce à un concours de circonstances que nous rappellerons en temps utile (chapitre 3, section 2), Victor Considérant, malgré ses convictions antirévolutionnaires, fut amené peu à peu à combattre le gouvernement et songea même à le renverser : cette tendance est nettement accusée dans *La Démocratie pacifique* au moment de la tourmente de 48 ; la critique du régime gouvernemental, d'abord bienveillante, se fit plus pressante et bientôt ce fut par des menaces que se traduisit son hostilité. Dans un article resté célèbre, relevant tous les scandales publics et privés des années précédentes, et notamment la corruption de Teste, ce ministre de la justice, puis des travaux publics, sous Louis-Philippe, condamné pour concussion par la Chambre des pairs, elle en rend le gouvernement responsable et le montre, cramponné au pouvoir et entraînant dans sa chute prochaine la société française tout entière. Les magistrats du parquet, justement émus par le retentissement de cet article, intentèrent des poursuites contre le journal ; l'accusation reprochait à *La Démocratie pacifique* d'avoir cherché à trou-

bler la paix publique en excitant les citoyens à la haine et au mépris du gouvernement. Traduite de ce chef devant la cour d'assises de la Seine présidée par M. d'Esparbès, *La Démocratie pacifique* fut acquittée après une vibrante plaidoirie de Me Dain, son défenseur. « Saisissez-nous encore s'il vous convient, nous persistons dans les conclusions de notre article saisi et nous vous répétons : retirez-vous aujourd'hui si vous ne voulez pas exposer avec vous la société, la couronne et la France » (1).

Dès le 25 février 1848, *La Démocratie pacifique* fit adhésion à la république; son second numéro du 25, qui parut à sept heures du soir, publia son premier programme républicain : « La république de 89 a détruit l'ordre ancien, la république de 48 doit constituer un ordre nouveau. La réforme sociale est le but, la république est le moyen. Tous les socialistes sont républicains, tous les républicains sont socialistes. » Dans une édition spéciale publiée à une heure du matin, Considérant faisait appel aux socialistes de toutes les écoles pour mettre à exécution son programme de réformes sociales : « *La Démocratie pacifique* a été jusqu'à ce jour l'organe du mouvement phalanstérien. Dans ce moment de conciliation générale, d'élan universel, elle élève son drapeau et l'offre comme centre de ralliement à tous les socialistes ».

La Démocratie pacifique fit toutes les campagnes

(1) « Oui, vous êtes responsable », *La Démocratie pacifique*, t 9, n° 47.

démocratiques et socialistes de 49 ; l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la république, puis les événements de juin, fournirent à Considérant l'occasion de développer longuement ses idées sur la politique intérieure et extérieure d'alors. Il fit paraître successivement plusieurs articles dans lesquels il commentait les faits de l'époque et desquels se dégageait cette conclusion que les événements de la vie des peuples sont liés par un enchaînement et dépendent de causes dont la recherche appartient à la philosophie de l'histoire (1).

Au lendemain du 13 juin, *La Démocratie pacifique* cessa de paraître, après avoir vu ses bureaux et son matériel saccagés par les émeutiers ; il est vrai qu'elle devait renaître un peu plus tard, mais pour peu de temps. Le 28 octobre 1849, Considérant abandonna définitivement la gérance de *La Démocratie pacifique* qui conservait le même programme : « Notre but est toujours le même, c'est la transformation de la société de haines, de mensonges, d'iniquités et de misères où

---

(1) « Folie et vertige » (contre le rapport de Bauchard sur l'insurrection de juin), *La Démocratie pacifique*, t. 11, n° 109.

« Responsabilité des socialistes dans les événements de juin », id., t. 11, n° 182.

« L'Assemblée nationale et la République sociale », id., t. 12, n° 167.

« Position faite au parti démocratique par l'élection de Louis Bonaparte », id., t. 12, n° 337.

« Ce que l'on prépare » (le coup d'Etat), id., t. 13, n° 140.

« Alerte ! Danger d'une guerre des puissances absolutistes coalisées contre la France », id., t. 15, n° 50.

nous vivons en une société de concorde, de vérité, de justice et de richesse, c'est la réalisation du bonheur sur la terre, la découverte du royaume de Dieu promis à ceux qui le chercheront » (1). Il y publia un dernier article doctrinal : « La délégation est une impudente moquerie, c'est-à-dire un attentat à la souveraineté du peuple, c'est-à-dire sa négation, plus une hypocrisie... Si le peuple délègue sa souveraineté, il l'abdique » (2). Enfin livrée aux rancunes du pouvoir, discréditée dans l'opinion par de nombreux procès, accablée sous le poids de lourdes amendes, *La Démocratie pacifique* cessa de paraître; son dernier numéro est du 30 novembre 1851.

LIVRE II

Autres modes de propagande

SECTION PREMIÈRE

PREMIÈRE CAMPAGNE

Les livres diffus et compendieux de Fourier eurent peu de lecteurs en dehors de ses disciples ; en vain allait-il frapper à toutes les portes : à celle des libraires pour qu'ils proposent ses œu-

---

(1) *La Démocratie pacifique*, t. 16, n° 1 (4 août 1850).

(2) « La solution, c'est le gouvernement direct du peuple par lui-même », id., t. 16, n° 16.

vres au public, à celle des personnes de marque pour qu'elles les patronnent. Toutes restaient closes ; les premiers, assurés de la mévente, refusaient de s'encombrer inutilement ; les autres regardaient l'auteur avec étonnement, comme un homme dont la raison est légèrement altérée. Si donc cet esprit chagrin qu'était Fourier n'avait pas rencontré pour propager ses idées un homme d'ardente exécution, qui apportait à la défense de sa cause le charme de la jeunesse joint à un inaltérable dévouement, le fouriérisme aurait été frappé d'une stérilité complète et les destinées de l'école sociétaire eussent été peu brillantes. La vogue et le succès vinrent aussi à la doctrine phalanstérienne de la disposition des esprits créée par le saint-simonisme, car le système de Fourier, formulé sous le premier empire, était comparable à ces systèmes utopiques si fréquents dans les siècles précédents et ne paraissait pas devoir avoir plus de succès.

C'est à Metz que commence l'œuvre de propagande individuelle de Victor Considérant : le bruit se répandit parmi les habitants de la ville de la présence à l'école d'application du génie militaire d'un jeune homme intelligent et travailleur qui professait les idées de Fourier. Intrigués par ce singulier mouvement d'esprit, ils s'y intéressent à leur tour et expriment le désir d'entendre le néophyte : avec l'autorisation de ses chefs, Considérant fait à la mairie une conférence publique sur la doctrine ; les auditeurs furent charmés par

sa sincérité et sa bonne grâce, et plusieurs voulurent connaître les ouvrages du maître avec lequel Considérant était alors en communication étroite (1). Il lui demandait dans ses lettres des éclaircissements et des compléments d'explication sur certains détails d'administration sociétaire ; il faisait dépendre de renseignements supplémen-

---

(1) Considérant à Fourier, 27 septembre 1831 : « Nos affaires « sont en très bon train ; on vous comprend ici et votre nom se « prononce avec admiration. J'ai eu déjà cinq réunions et nous « ne pouvons plus que marcher en nous étendant et faisant des « conquêtes journalières. »

Considérant à Fourier, 7 décembre 1831 : « Le moment est « favorable, car on est mécontent des saint-simoniens et fort « mécontent de ce qui existe... Environné que je suis d'une « foule de camarades de mon âge, vous concevez bien qu'ils ne « sont pas là sans connaître au moins de nom votre affaire ; ce « serait bien merveille autrement, puisque mon nom de guerre « (car nous avons chacun le nôtre) est Phalanstère. Bon « nombre d'entre eux sont décidés à étudier sérieusement « votre découverte ; il est résolu que nous allons avoir chez « moi des conférences suivies, deux fois par semaine, pour « l'étude et le développement du système... Je considère l'af- « faire que je commence ici comme très importante, car si je « réussis auprès de quinze de ces camarades, le reste sera vite « entraîné, et, l'année prochaine, ces officiers dispersés sur « tous les points de la France serviront notre cause en répan- « dant votre science. »

Considérant à Fourier, 5 janvier 1832 : « Je suis plein d'espé- « rance et de dévouement, et ma vie sera bien remplie si, pour « le bonheur de l'humanité, je contribue à placer votre nom « plus haut que toutes les gloires de la terre... L'apathie est « notre plus cruelle ennemie, l'apathie et aussi l'amour-propre « et la routine des faux savants. Mais, somme toute, chacun « souhaite que nous ayons raison, chacun désire l'essai, tandis « qu'on réprouve et bafoue le saint-simonisme. »

taires la conquête de 50 ou 60 jeunes hommes peut-être (1).

Devant le succès obtenu par sa première exposition à Metz, il décida de pousser les choses plus loin et il organisa en ville une série de leçons publiques doctrinales toutes très suivies (2). Puis, conférencier infatigable, il partit en tournée et, au cours de l'année 1833, il prit successivement la parole à Houdan, Besançon, Orléans, Montargis (3). La conférence qui obtint peut-être le plus grand succès fut celle qui eut lieu à Lyon en septembre 1833, au palais Saint-Pierre, salle de la Bourse ; là une foule énorme se pressait pour entendre le propagandiste passionné de la théorie sociétaire, dont la renommée allait grandissant ; la verve intarissable, la chaleur et l'élan de l'orateur lui valurent des acclamations enthousiastes. L'année

---

(1) Considérant à Fourier, 7 septembre 1831 : « Je voudrais « que vous m'indiquassiez combien de spécialités, combien de « hiérarchies particulières présenterait un groupe en général. « Puis, dites-moi, je vous prie, ensuite, s'il y aura un chef pour « le centre et un chef pour chaque aile de série, et comment ils « seront nommés. Comment nommera-t-on un chef de deux « séries, de dix séries ? »

(2) Considérant à Lechevalier, 30 juin 1832 : « Les choses « vont parfaitement bien ici ; je ferai une séance publique sur « l'opération industrielle et les bénéfices. »

(3) Madaule à Fourier, 1er octobre 1833 : « Le camarade Con- « sidérant se trouve ici depuis deux jours ; il est installé chez « la baronne à Montargis, où il va faire ce soir une séance. « S'il veut rester assez longtemps, il trouvera assez d'individus « qui formeront chez la baronne un centre phalanstérien, lequel « pourra prendre du développement avec l'étude et se relier « plus tard avec la masse des autres. »

suivante il revint à Lyon, et, cette fois, ce fut dans le monde ouvrier qu'il développa ses idées; sa doctrine fut accueillie avec faveur par les deux grands organes du mutualisme et du syndicalisme lyonnais : *L'Echo de la Fabrique*, journal industriel de Lyon et du département du Rhône, et *L'Echo des Travailleurs,* journal de la fabrique de Lyon et du progrès social.

C'est dans tous les milieux que Considérant alla ainsi prêchant le fouriérisme avec une ardeur inlassable, dans le monde des propriétaires, des bourgeois, des industriels, dans les sociétés savantes, dans les loges maçonniques et surtout dans l'armée. Il fournit ainsi un effort de travail considérable (1). La presse départementale lui procura un sérieux appui, si bien qu'à la fin de l'année 1836 l'école avait doublé ses forces; elle comptait alors plus de deux cents adeptes actifs et fidèles, en France et à l'étranger.

Malgré le succès qu'il avait rencontré dans sa campagne de propagande, Victor Considérant ne s'estimait pas satisfait; il voulait une arme plus puissante que la parole. En effet, entre les grands ouvrages du maître, si propres à nourrir les médi-

---

(1) Tamisier à Considérant, 25 octobre 1835 : « Moi, t'en vouloir, mon cher Victor, pour ne m'avoir pas écrit : ne t'ai-je pas déjà dit que tu avais mieux à faire et qu'on devait tout pardonner à un homme qui, à lui seul, vient de lancer, construire et équiper en trois ans le vaisseau de l'avenir? Comme tu marches, comme tu travailles ! c'est merveille de te suivre; va, courage, tu as déjà bien mérité de la grande patrie. »

tations des disciples déjà éclairés, et les expositions assez rapides faites pour répandre çà et là les germes des idées phalanstériennes, il fallait à l'école un livre qu'elle pût présenter aux gens du monde comme renfermant la description complète de la nouvelle forme sociale qu'elle proposait. C'est alors que Considérant fit paraître un important ouvrage de doctrine réservé à l'expression de la pensée du maître, *Destinée sociale,* que nous analyserons en détails ultérieurement. Ce livre, qui constitue l'œuvre capitale de Considérant, avait une haute valeur de propagande : « Tel qu'il est, ce livre est utile à la propagation. Il mord sur les intelligences indépendantes, auxquelles surtout il s'adresse ; il plaît aux âmes ardentes, aux cœurs chauds, aux jeunes gens, aux femmes (1). » Aussi était-il fort goûté du public (2).

Mais les opinions et les tendances propres de Considérant ne se manifestaient guère dans *Destinée sociale*, œuvre surtout théorique, qui ne devait pas suffire à l'activité personnelle de son auteur. Aussi, le 11 décembre 1835, au congrès historique qui se tint à l'hôtel de ville de Paris, il

---

(1) Avertissement de la seconde édition.

(2) Pouliquen à Considérant, 14 octobre 1836 : « Il est peu « de personnes à qui on puisse faire lire sans autre préparation les ouvrages de Fourier. Celui des ouvrages qui réussit « le mieux, c'est *Destinée sociale.* »

Gagneur à Considérant, 23 novembre 1838 : « Des livres qu'il « a en dépôt, c'est *Destinée sociale* qui s'est le mieux vendu. « 800 exemplaires du premier volume sont vendus avant l'achèvement du second. »

prononça un important discours qui fit grand bruit (1) surtout dans les milieux bien pensants de l'époque ; la presse cléricale d'alors cria au scandale, appelant sur la tête de l'orateur impie les foudres vengeresses de la divinité. *La Gazette de France* du 18 décembre 1835 lui reprocha d'avoir « entrepris, au nom de la logique de l'orgueil, de flétrir et de condamner la religion de Jésus-Christ et d'imposer le blasphème à une partie de la société ». Dans son numéro du 19 décembre, on lisait ceci : « Les blasphèmes prononcés contre le Dieu du monde moral par le disciple de l'homme qui veut se faire le Dieu du monde matériel sont un fait caractéristique du régime sous lequel la révolution nous a placés.... Nous demandons si un fait plus grave, plus anticlérical, plus révolutionnaire enfin, aurait pu se passer sous un ministère de l'extrême-gauche. » L'*Univers religieux* du 12 décembre, lui aussi, stigmatisa « la faute de Considérant » et félicita Buchez, qui présidait le congrès, d'avoir « réparé cette faute autant qu'il l'a pu en interdisant toute discussion sur cette sortie immorale et en déclarant que l'Institut la repoussait et qu'elle n'aurait point place dans ses archives ».

L'année suivante, Considérant fit paraître *Nécessité d'une dernière débâcle politique en France*,

---

(1) Pouliquen à Considérant, 24 octobre 1836 : « Votre dis-« cours à l'Hôtel de Ville a eu du retentissement et on s'en est « ému. »

une importante brochure dans laquelle se révélaient ses tendances politiques. Elle contenait en appendice le « mémoire justificatif présenté à la Cour des pairs par l'accusé Rivière cadet, de Lons-le-Saunier, imprimeur sur étoffes, 27 juillet 1835 (1). »

Ce serait une erreur de croire que dans son œuvre de propagande Victor Considérant ne rencontra que des circonstances favorables ; bien au contraire, il fut en butte à de nombreuses difficultés. C'est que, de tout temps, les réformateurs ont eu à compter avec l'hostilité d'un public qui montre à leur égard une défiance parfois exagérée, mais, il faut bien le reconnaître, le plus souvent pleinement justifiée ; l'esprit humain est ainsi fait que nous préférons déplorer les misères d'ici-bas, plutôt que d'essayer de les soulager. Aussi Considérant eut à surmonter des obstacles sans nombre dans la diffusion des idées au succès desquelles il s'était voué (2).

---

(1) Rivière à Considérant, 16 octobre 1836 : « Après m'avoir « tiré des mains de la Haute-Cour, tu m'as rendu à ma famille, « à mes affaires. »

(2) Tamisier à Considérant, 25 octobre 1835 : « La ville que « j'habite (Lons-le-Saulnier) est furieusement bête et rétro- « grade ; pas un jeune homme que l'on soit certain d'amener à « nos idées et des vieillards effrayés par les révolutions, les « émeutes, se défiant de tout ce qui leur est apporté par la « jeunesse. Un mauvais journal servile et vendu au pouvoir, « recevant le mot d'ordre de la préfecture... il n'y a rien à « attendre de ce côté. »

Letoublon à Considérant, novembre 1835 : « On est bien peu « avancé dans ce pays-ci (Wissembourg)... On ne peut donc

Bien qu'absorbé par un labeur opiniâtre et quotidien, Considérant ne se désintéressait pas de la réalisation de la doctrine, et, malgré l'insuccès de Condé, l'idée du phalanstère hantait toujours son esprit. En 1836, Brisbane l'invita à se rendre en Amérique, pays neuf et terre propice s'il en fut à toute expérience sociale (1). Mais, s'il était partisan d'un essai d'application, Considérant estimait

---

« guère se promettre de succès pour les idées nouvelles que « d'ici à longtemps, et ce serait vous abuser que de vous parler « autrement. »

Talabot à Considérant, 16 août 1837 : « Vos moyens de pro- « pagation n'ont été nullement organisés. Votre journal, jeté « comme au hasard au milieu d'un public inattentif, n'a produit « que bien peu d'effet. Vous avez le tort de ne pas entrer dans « le mouvement des idées et de traiter tous les partis avec un « égal dédain. »

Talabot à Considérant, 7 septembre 1837 : « Je crains que « vous ne vous fassiez illusion sur les progrès de la doctrine « sociétaire. Je ne m'aperçois pas ici (à Limoges) de ces pro- « grès ; je suis à peu près seul à m'occuper de cette étude et je « n'ai pu faire lire à personne ni les ouvrages de Fourier ni vos « publications. »

Bulletin phalanstérien, 15 février 1837, p. 34 : « Quant au « petit nombre d'ouvrages de propagation alors publiés, nous « étions réduits à en distribuer les exemplaires à grand nombre « parce que personne ne les achetait, et encore les gens se « faisaient-ils bien prier pour lire les livres qu'ils recevaient « gratis. »

(1) Brisbane à Considérant, 1er août 1836 : « Je fais tout ce « que je peux ici ; je vais faire traduire et publier les ouvrages « de Fourier ; cela me coûtera 7.000 francs. J'ai l'intention de « viser à un essai pratique ; dans ce but, je me suis engagé « dans les spéculations de terres. »

Brisbane à Considérant, 20 novembre 1832 : « C'est l'Amé- « rique qui est destinée à réaliser Fourier. Il y a dans ce pays- « ci cet élan, cette facilité pratique nécessaire pour faire de « grands changements. »

que, pour le tenter, toutes les conditions favorables devaient se trouver réunies pour augmenter les chances de réussite ; or ce n'était pas le cas à ce moment, l'échec de Condé étant encore présent à toutes les mémoires ; aussi montra-t-il très peu d'empressement, ce qui lui valut d'amères reproches de Muiron (1). Enfin, cédant aux sollicitations dont il était l'objet, il rappela que le principe sociétaire exigeait pour son application une expérimentation d'abord communale (2) ; pour l'exécution de ce plan, il fit appel au public, élabora des statuts, établit des devis, mais l'affaire n'alla pas plus loin. Il reprit l'exposition orale et fit des conférences à Lille et à Chartres ; en 1837, il fit à l'Athénée royal un cours de science sociale régulièrement suivi par tout un public avide de s'instruire. On lit, en effet, dans *La Phalange*, tome 1, page 593 : « Le cours de science sociale professé à l'Athénée royal par M. Considérant s'ouvrira demain 11 janvier, à 7 heures et demie du soir, et se continuera tous les mercredis. »

---

(1) Muiron à Considérant, 30 juillet 1837 : « Le champ libre « vous a été laissé ; une année entière s'est écoulée sans la réa- « lisation attendue... Un jour peut-être regrettera-t-on de « n'avoir pas marché nonobstant votre opposition, vos plaintes, « vos erreurs. »

(2) *La Phalange* aux partisans de l'école sociétaire : « Une « nation étant une réunion de communes comme un nombre « est une réunion d'unités, la substitution du principe d'asso- « ciation au principe de morcellement dans la société exige « avant tout la substitution de l'association au morcellement « dans les communes qui sont les éléments, les alvéoles de la « société. »

Ce n'est pas seulement en France, mais aussi à à l'étranger, que le fouriérisme se répandit grâce à l'influence personnelle de son représentant le plus autorisé : à Londres fut créé un journal phalanstérien, *The London phalanx ;* à New-York parurent aussi quelques bulletins de l'école. En 1839, Joachim Abreu publia dans le *Correo nacional* de Madrid un article reproduit dans *La Phalange ;* le 15 avril de la même année, B. Mure écrit à Considérant qu'il se propose de publier à Palerme un journal phalanstérien, *L'Attrazione.*

Mais, parmi les pays étrangers, ce fut surtout en Belgique que la parole et les écrits de Victor Considérant passionnèrent les esprits ; aussi bien les grands journaux radicaux et collectivistes belges sont d'accord pour reconnaître que son séjour là-bas contribua beaucoup au succès de la cause de la démocratie et du socialisme (1).

Son premier voyage en Belgique date du 22 décembre 1838 ; il l'entreprit dans le but de prendre le brevet d'une machine inventée par un de ses amis et qu'il croyait pouvoir substituer avec avantages aux machines à vapeur. Son hôte fut à cette époque Charles Rogier, gouverneur de la province d'Anvers et ancien rédacteur au journal liégeois *Le Mathieu Laensberg et la Politique.* Ils avaient lié connaissance en 1826, pendant un voyage que Rogier avait fait à Paris, invité en sa qualité de journaliste par la presse libérale française, qui

(1) *La Réforme* et *Le Peuple* du 29 décembre 1893.

comptait des saint-simoniens et de futurs fouriéristes ; ce furent les rédacteurs du *Globe* et de la *Revue encyclopédique* qui, dans des réunions de penseurs et d'écrivains, le mirent en relation avec Considérant. Dans une lettre du 6 juin 1850 à son ami Rogier, devenu ministre de l'intérieur, il lui dit que, « douze ans auparavant, il a passé quinze jours avec lui dans son manoir de gouverneur (1). » A cette époque, la cause des réformes sociales comptait en Belgique beaucoup d'esprits éminents : la philosophie et l'économie sociale formaient le sujet de nombreuses discussions parmi les classes supérieures de la société. C'est que, de 1830 à 1832, des missions saint-simoniennes, conduites par Carnot, Leroux, Margerin, avaient parcouru le pays, prêchant partout la nécessité de remédier à un état de choses fautif et imparfait. Aussi, lorsqu'après la chute de l'école de Saint-Simon, Victor Considérant présenta le fouriérisme avec une conception du monde moral bien moins antipathique que celle du père Enfantin et une conception du monde économique qui rappelait les théories saint-simoniennes à beaucoup d'égards, il recruta de nombreux adhérents, surtout chez les

(1) Considérant à Rogier, 6 juin 1850 : « Vous rappelez-vous « nos tête-à-tête de dix-huit heures par jour au coin de votre « feu ?... Vous compreniez admirablement les vanités, les stu- « pidités, les folies de la grande politique de tous les cabinets ; « vous compreniez l'état critique du monde, les besoins impé- « rieux de la société moderne, les vices odieux, l'urgente néces- « sité d'une transformation dans le sens démocratique et so- « cial. »

anciens disciples de Saint-Simon. Ainsi, en 1838 et 1839, ce fut Considérant qui fut le missionnaire du fouriérisme en Belgique ; sa propagande s'exerça alors principalement dans des associations fermées, dans des cercles privés, où les abonnés de ses journaux et les lecteurs de ses livres avaient formulé le désir de l'entendre, mais en petit comité seulement.

Grâce au zèle intelligent et à l'activité déployée par Victor Considérant, la pénétration des idées fouriéristes dans le public se faisait tous les jours plus profonde et plus complète. Mais, malgré la création d'un almanach phalanstérien pour le peuple, la propagande n'atteignait guère la masse et l'école restait bourgeoise.

SECTION II

SECONDE CAMPAGNE

En 1840 commence une nouvelle campagne de propagande fouriériste ; le but poursuivi par Considérant était alors d'étendre l'influence de l'école en constituant un parti nouveau soucieux surtout des réformes sociales ; mais les fonctions devaient demeurer nettement délimitées entre ce parti et l'école : « A l'école la science, la direction du mouvement, la réalisation pratique de la théorie sociétaire. Au parti l'exaltation des principes généraux de paix, de liberté, de justice, d'organisa-

tion du travail et d'unité sociale, l'application de ces principes aux choses de la politique intérieure et extérieure et aux questions de transition. Le parti puise dans le monde et l'école dans le parti(1). » A ce parti il fallait un programme: Considérant le lui donna en 1841 dans le « Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier » ou « Bases de la politique positive ». Cet écrit donne une idée très juste des prétentions politiques et sociales de l'école qui, par cette profession de foi fondamentale, prenait une position nette en face du public et des partis. C'est aussi à cette époque que Considérant, après avoir fondé une société au capital de 700.000 francs pour la propagation de la théorie de Fourier, fut associé par Muiron à la propriété des ouvrages et manuscrits de ce dernier et entreprit la publication d'une seconde édition des œuvres du maître. Cette tâche exigeait, pour être menée à bien, beaucoup de soin et d'exactitude. Considérant s'en acquitta avec une scrupuleuse fidélité (2).

Cependant la propagande orale n'était pas

---

(1) *Système des développements de l'école sociétaire*, p. 28.

(2) Fourier. *Théorie des quatre mouvements*, 2e édition, 1841, note, p. 34 : « Fourier a laissé trois exemplaires de la première « édition dont certaines parties étaient couvertes de notes « marginales et qui contenaient en outre des intercalations « considérables. Ces trois exemplaires ont été collationnés « scrupuleusement ; on a reconnu toutes les corrections, toutes « les indications qu'ils contenaient et l'on a déterminé ensuite « les changements qu'il était convenable de faire subir à l'an- « cien texte. »

non plus délaissée ; Considérant exposa à nouveau sa doctrine dans une tournée de conférences au cours de l'année 1841 ; il parla successivement à Cluny, Dijon, Mâcon, Lyon, Versailles (1). Ce fut à Dijon, en février 1841, qu'il fit, au palais des Etats, dans la grande salle de la Société philharmonique, mise à sa disposition par l'autorité municipale, une exposition de la théorie sociétaire de Fourier, qui est, à notre avis, l'œuvre où ses idées en matière économique sont le plus facilement discernables. A cette « Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier », dont nous reparlerons longuement, il consacra quatre séances, au cours desquelles un auditoire de six cents personnes d'élite, séduit par le ton de franchise et de bonne foi, par l'élocution facile, par la justesse et la lucidité des raisonnements de l'orateur, lui donna fréquemment des preuves très vives d'assentiment. Cette exposition eut, elle aussi, une influence très utile au progrès de la cause (2).

---

(1) *La Phalange*, t. 2, p. 352 : « M. Considérant vient de ter-
« miner l'exposition qu'il faisait de la théorie sociétaire dans
« les salons de la Société des sciences morales de Versailles.
« Cette exposition a été suivie avec assiduité et écoutée avec
« intérêt. M. Considérant se rend en ce moment à Dijon, où il
« se propose d'ouvrir des conférences sur la doctrine phalans-
« térienne. »

(2) « Il est certain que les partisans de l'idée de Fourier sont
« aujourd'hui plus nombreux dans notre ville (Dijon) qu'ils ne
« l'étaient avant le passage de M. Considérant. La théorie pha-
« lanstérienne a des amis dans toutes les classes de la société
« et dans tous les partis politiques. Beaucoup de personnes

Au cours de l'année 1845, Considérant fit de nouveau des cours de science sociale à Beaugency près Orléans, Saint-Quentin, Reims, Mézières, et, en 1846, à Lille, Lausanne, Genève. A Paris, l'école avait son siège rue de Tournon, puis 2, rue de Beaune ; c'est de ce centre directeur que Considérant se tenait en correspondance avec tous les phalanstériens non seulement de France, mais de l'étranger. En Suisse, Genève, Zurich, Lausanne, en Italie, Gênes et Florence, en Espagne, Madrid et Barcelone, virent se constituer des groupes phalanstériens qui fonctionnèrent longtemps (1). Grâce au zèle et au dévouement dont il fit preuve, des centres d'action furent également créés en Angleterre, en Autriche, en Allemagne, en Portugal et surtout en Amérique, où on vit se fonder plusieurs sociétés fouriéristes ; sous l'influence de Channing, le mouvement prit au Nouveau-Monde un caractère religieux, car certaines sectes protestantes y voyaient une réalisation supérieure de la charité.

« lisent maintenant les ouvrages de l'école sociétaire, et l'on « pourrait citer des femmes d'un esprit très distingué qui s'oc- « cupent avec intérêt de l'étude du système et qui forment des « vœux pour sa prompte réussite » (*Exposition abrégée du système phalanstérien*, p. 53, note de l'édition de 1841.)

(1) Considérant à Young, 9 septembre 1842 : « J'ai trouvé ici « le prince de Canino, qui m'a très vivement engagé, dans « l'intérêt de nos idées, à me rendre au congrès de Florence, « qui va s'ouvrir dans le courant de ce mois. J'ai des raisons « de penser qu'en paraissant à ce congrès je pourrais jeter en « Italie des germes féconds de développement, et, d'après ce « que m'a dit le prince, je suis assuré d'avance de la protection « bienveillante du grand duc de Toscane. »

Mais c'est encore en Belgique que Considérant répandit en personne avec le plus de succès les idées nouvelles : lorsqu'il s'y rendit, en 1845, sa réputation avait grandi ; les articles de *La Démocratie pacifique* étaient souvent reproduits avec de pompeux éloges dans *Le Débat social*, le principal journal radical et démocrate belge, qui lui savait grand gré de ne manifester aucune hostilité contre la monarchie de juillet ; il semblait naturel aux démocrates belges que Considérant cherchât à obtenir pour ses réformes l'appui des hautes classes et du monde officiel. C'est dans ces conditions qu'il ouvrit, le 29 octobre 1845, à la salle de la Philharmonie de Bruxelles, une série de dix conférences sur l'œuvre de Fourier, et spécialement sur l'association industrielle et l'organisation du phalanstère ; il apportait à l'appui de sa thèse des déductions mathématiques et des arguments scientifiques qui révélaient l'ancien polytechnicien. Il eut pour auditeurs tous ceux qui s'intéressaient aux questions sociales, les plus hautes notabilités de la politique, de la magistrature, de l'administration, de l'armée. Avant son départ, ceux qui l'avaient entendu, charmés par sa parole persuasive, son élocution aussi aisée qu'abondante et sa science profonde, lui offrirent un grand banquet, à l'issue duquel Alexandre Delhasse, rédacteur en chef du *Débat social*, après avoir rendu hommage à la mémoire de Fourier, « cet homme immortel dont l'immense et puissant génie a découvert les lois de notre destinée »,

porta un toast au héros de la fête : « Puisse ce savant et courageux propagateur de la foi sociale recueillir partout autant de marques de sympathie qu'il en a recueilli parmi nous ! Puisse-t-il, partout comme ici, rallier sous la pacifique bannière des phalanstériens autant de bons esprits, de cœurs nobles et généreux, autant d'hommes de science, d'intelligence et de bonne volonté... A l'aspect des terres d'harmonie que je vois se développer à l'horizon, je sens que le monde est sur le point de se transformer... Que le premier phalanstère s'établisse et le monde est sauvé (1). La terre redeviendra ce qu'elle était avant la chute de l'homme, avant la déviation de notre destinée ; elle redeviendra ce que Dieu veut qu'elle soit pour nous tous, c'est-à-dire un Eden, un séjour de joies perpétuelles et d'ineffable bonheur (2). » Après lui,

(1) Owen, lui aussi, considérait une expérience heureuse comme suffisante pour déterminer les hommes à accepter une organisation sociale susceptible de leur procurer un bonheur impérissable. « Il ne se formera pas, disait-il, une seule de ces « associations, sans qu'elle n'inspire à la société le désir d'en « former d'autres ; elles se multiplieront rapidement... Le « caractère, la conduite des individus formés d'après le nou- « veau système seront bientôt la preuve vivante de la supério- « rité de cet état de choses nouveau sur l'état de choses an- « cien, et l'ancienne société ne tardera pas à disparaître. » (*Report to Country of Lanark,* p. 303, 289.)

(2) « Les temps sont proches, déclare Robert Owen dans le « dernier numéro de *La Crisis*, les temps sont proches où le « système maudit du vieux monde d'ignorance, de pauvreté, « d'oppression, de cruauté, de crimes et de misères disparaî- « tra... Hommes de toutes les nations et de toutes les couleurs, « réjouissez-vous avec nous de ce grand événement qui est « tout près de se produire ; les temps sont proches où l'huma-

Louis Defré s'exprima en ces termes : « Victor Considérant, vous êtes venu parmi nous et vous y avez trouvé des cœurs dévoués ; vous qui nous avez appréciés, dites là-bas dans votre pays ce que nous sommes ; dites à cette France d'où part aujourd'hui la lumière que, de même que nous nous sommes levés pour marcher avec elle à la conquête des réformes politiques, nous nous levons encore aujourd'hui pour marcher avec elle à la réalisation de l'harmonie sociale. » Enfin, Lucien Jottrand, au nom des démocrates chrétiens, s'applaudit vivement de ce que « le représentant d'une école aussi puissante que l'école sociétaire repoussait avec autant d'énergie les idées de conquête dont étaient imbus la plupart des radicaux de France ». L'année suivante, Considérant envoya en Belgique son ami Avril, puis

---

« nité sera délivrée de toutes ses faiblesses et de toutes ses « folies. Ne regrettez pas que *La Crisis* expire, car elle ne « meurt que pour être remplacée par *Le Nouveau Monde* « *moral*, dans lequel vérité, travail et science régneront à « jamais... »

Le premier numéro du *New moral World* (1er novembre 1834), journal hebdomadaire destiné à exposer en détail les principes de système rationnel de société, annonce la venue d'un nouveau monde moral, « où le mensonge n'aura plus de place, où la pauvreté et l'inhumanité seront inconnues, où l'esclavage et la servitude n'existeront plus, un monde où de l'amour naîtra un bonheur exquis que n'assombrira aucune misère. un monde où tous les biens seront produits en abondance et où tous jouiront de cette abondance ; un monde d'où seront bannies les mauvaises passions et où l'Amour et la Raison présideront avec sagesse aux destinées de la race humaine. » (Dolléans. *Robert Owen*, p. 303.)

Hennequin, rédacteur à *La Démocratie pacifique*, qui prêchèrent le fouriérisme dans les principaux centres du pays.

Rentré en France, il présida, en 1847, à Paris, un grand banquet anniversaire de la naissance de Fourier, auquel il avait convié tous les phalanstériens présents dans la capitale ; on y célébra en grande pompe la gloire de l'inventeur de l'harmonie. De pareils banquets eurent lieu dans 34 villes de France, et même à l'étranger, à New-York, à Rio-de-Janeiro et jusqu'à l'île Maurice.

C'est alors que les théories fouriéristes eurent dans le monde entier leur plus grande notoriété ; Grün, dans son livre *Die sociale Bevegung in Frankreich*, publié à Darmstadt en 1845, prétend qu'à cette époque le Français le plus populaire à l'étranger, après Napoléon, était Fourier.

Les soins que réclamait la direction de son journal et son grand travail, *Principes du Socialisme*, ne permirent pas à Considérant de tenir, avant l'hiver de 1847-48, la promesse faite au banquet de Bruxelles de revenir bientôt en Belgique. *L'Indépendance* du 22 janvier 1848 annonce que « M. Considérant a projeté d'aller à Tournai exposer le système de Fourier sur l'organisation du travail ». Un autre journal parle de ses prochaines conférences à Gand et à Louvain. Au commencement de février 1848, il est à Liège, où il entreprend à la Société d'émulation une exposition du système fouriériste ; tous les soirs, devant un auditoire de 1.200 personnes, il développe ses vues organisa-

trices : « Le moment est propice pour les questions sociales, disait-il ; les grands ministres seront ceux qui sauront les mettre à l'ordre du jour et les résoudre ». Des applaudissements nourris accueillent la description d'une commune sociétaire et du travail attrayant, la critique du régime électoral, la distinction entre la communauté et l'association. De même qu'à Paris, à Liège, sa parole plaît beaucoup aux officiers ; la lettre qu'il écrit, le 12 février, au ministre de l'Intérieur, contient des détails curieux sur leur état d'esprit, leurs mœurs et leurs habitudes aux approches de la révolution.

Dans *L'Indépendance* du 25 au soir, on lut : « Le cours donné à la Salle d'émulation par M. Considérant est suspendu ; les événements le forcent de rentrer à Paris. » Ces événements, c'était la chute de la monarchie de Louis-Philippe, l'avènement de la seconde république française.

CHAPITRE III

La vie politique

SECTION PREMIÈRE

LA RÉVOLUTION DE 1848

Dès l'origine, le gouvernement de Louis-Philippe eut pour adversaires trois partis qui, au nom de principes divers, contestaient sa légitimité : les légitimistes, les bonapartistes et les républicains. Aux yeux des légitimistes ou carlistes, le trône de France avait été usurpé au détriment du duc de Bordeaux en faveur duquel Charles X avait abdiqué. Les bonapartistes rêvaient la restauration de l'Empire sanctionné par le suffrage populaire ; leur chef était le duc de Reichstadt, fils de Napoléon et de Marie-Louise, qui vivait à Vienne, à la cour de son grand-père l'empereur François. Enfin les républicains prétendaient que la monarchie de Louis-Philippe était dépourvue de tout fondement légal parce que les députés réunis au Palais-Bourbon n'avaient aucun mandat pour statuer sur la forme du gouvernement ; d'après eux

une consultation de la volonté nationale aurait abouti à la proclamation de la République. De fait, une équivoque fondamentale planait sur la monarchie de juillet ; elle n'était, en somme, qu'un compromis mal déguisé entre le principe de l'hérédité monarchique et le principe de la souveraineté du peuple ; elle n'avait pour elle ni le droit héréditaire ni le droit populaire.

Les républicains trouvaient des auxiliaires puissants parmi les socialistes dont les idées devaient exercer une grande influence sur les doctrines politiques et sociales de ce parti. Le socialisme agitait de plus en plus les esprits des ouvriers des villes et d'une partie de la jeunesse bourgeoise, avec des idées et des formules diverses, mais visant toutes à renouveler non pas seulement la forme politique, mais le fond même de la société. Cependant, avant l'apparition de Louis Blanc, le socialisme n'avait aucun caractère politique, il n'était pas un parti. Aucun de ses représentants ne songeait à la république qu'ils regardaient comme le pire de tous les maux ; ils acceptaient jusqu'à un certain point la société actuelle, voyant dans la bourgeoisie et l'industrie les moyens qui devaient conduire à l'application de leurs théories ; leurs maîtres, Saint-Simon et Fourier, avaient toujours manifesté pour la révolution française une vive aversion ; chez Fourier, le socialisme n'avait été d'abord qu'une conception antirévolutionnaire et antianarchique ; il avait à cela une raison personnelle, c'est qu'il avait été

incarcéré pendant la Terreur. Louis Blanc comprit bien vite le parti qu'on pouvait tirer des doctrines socialistes ; il transforma en guerriers ces philosophes et les plaça sous la protection du drapeau rouge ; dès lors, le socialisme théorique et contemplatif de *La Démocratie pacifique* allait devenir pratique et révolutionnaire, et chez Victor Considérant, le réformateur social, à qui toutes les formes de gouvernement étaient jadis indifférentes, allait s'effacer pendant un temps devant l'homme politique qui ne rêve rien moins que l'établissement de la république universelle et la disparition de toutes les monarchies. Voyons comment.

La dynastie qu'un élan du pays avait portée au pouvoir en 1830, avait employé, aussi bien au dedans qu'au dehors, des procédés de gouvernement parfois peu compatibles avec la dignité et la fierté nationales ; les mesures rectrictives et les erreurs du roi Louis-Philippe et de ses ministres étaient telles que la déception avait bientôt suivi l'enthousiame et ensuite un découragement profond ; le refus d'accorder une équitable satisfaction aux réclamations modérées de la petite bourgeoisie et de la classe ouvrière avait provoqué partout une sorte de malaise qui se traduisait par une vague inquiétude. Aussi la nation allait se séparant de plus en plus de la dynastie, les idées de rénovation sociale pénétraient peu à peu dans tous les milieux, chacun sentait que la France allait traverser une crise.

Buchez, dans son « introduction à la science de l'histoire », abandonnait l'école de Saint-Simon et ses papes pour revenir au catholicisme orthodoxe et prétendait restaurer les premières communautés chrétiennes. Pierre Leroux, représentant le socialisme mystique, annonçait la religion de l'humanité et la propageait dans la *Revue indépendante*. Louis Blanc réclamait l'absolutisme de l'état populaire ayant le monopole du commerce et de l'industrie et assurant aux travailleurs un sort convenable. Les esprit religieux eux-mêmes, pourtant si attachés à la tradition, se laissaient à leur tour entraîner : Lamennais, après avoir été l'apologiste excessif du principe théocratique, devenait l'apôtre fougueux des doctrines révolutionnaires, et le journal l'*Avenir* demandait la substitution du peuple à l'Etat dans la présentation des évêques à la nomination pontificale.

Ainsi une formidable puissance se constituait pour soutenir les revendications populaires. Mais au milieu de ce mouvement incohérent d'idées et de cette anarchie des esprits, il était possible de distinguer pourtant deux courants, l'un se rattachant à la liberté individuelle, l'autre à l'organisation sociale elle-même. Considérant, qui suit de près ce mouvement, y voit le triomphe prochain de la doctrine sociétaire ; seule, en effet, elle peut améliorer la situation, car seule elle résout le grand problème, la coexistence de la liberté individuelle la plus étendue avec l'organisation sociale la plus parfaite. Ainsi, bien qu'ayant des

instincts essentiellement pacifiques, Victor Considérant, qui avait commencé à dédier ses œuvres à Louis-Philippe, allait devenir un homme d'opposition et allait même s'insurger contre un gouvernement qu'il n'avait pas réussi à convaincre.

La révolution de 1848 allait, en effet, donner aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. Celui de Considérant avait commencé en 1843 : bien qu'il ait toujours subordonné la question politique à la question sociale, il s'était présenté au conseil général de la Seine dans le 10e arrondissement de Paris et avait été élu par 643 voix sur 2051 inscrits et 1264 votants. Ce premier succès avait provoqué chez les phalanstériens un enthousiasme indescriptible (1); ils crurent que l'école était désormais une véritable puissance avec laquelle les pouvoirs et le monde allaient

---

(1) Leclaire à Considérant, 29 novembre 1843 : « En appre-
« nant ce matin, votre nomination au conseil général, j'éprouve,
« monsieur, une joie si grande qu'il m'est impossible de ne
« pas vous l'exprimer. Ce n'est point votre dernière victoire ;
« d'autres vous attendent, vous les remporterez toutes. Pour y
« parvenir, vous n'avez besoin que d'une bonne santé ; Dieu
« vous la donnera, car il vous a choisi pour faire triompher la
« vérité sur terre. »

Peaulejeune à Considérant, 7 décembre 1843 : « Pour vous,
« pour moi et pour tous, je l'espère, cette nomination est le
« gage, la véritable manifestation d'un progrès dans l'esprit
« public, progrès qui doit porter ses fruits destinés aux géné-
« rations qui nous suivent. »

J. Benoit à Considérant, 9 décembre 1843 : « Grande victoire
« a été remportée par notre belle et noble cause ; c'est un pas
« immense dans l'opinion publique que cette adhésion tacite de
« 5 à 600 électeurs aux idées dont tu es le plus zélé et le plus
« habile propagateur. »

avoir à compter. C'était là, pour Considérant, une occasion unique de développer publiquement ses idées, mais en les adaptant cette fois aux nécessités actuelles de la vie active du pays. Il déposa un projet d'assistance aux vieillards, proposa la fondation d'un asile rural pour les enfants trouvés ou abandonnés ; il présenta un long rapport relatif aux chemins de fer dont il avait compris le but politique et social (1). Le 31 mai 1844, le conseil général décida, conformément à son rapport, l'établissement d'une gare entre la Seine et le faubourg Saint-Antoine ; mais malgré son opposition, il adopta le tracé de la vallée de la Marne pour la ligne Paris-Strasbourg.

Mais son titre de conseiller général ne lui suffisait pas, et ses amis le poussaient à aller de l'avant (2). Cédant à leurs instances il se présenta en 1845 aux élections législatives dans le 9e arrondissement de Paris, sollicitant surtout les suffrages de la bourgeoisie libérale. Dans sa profession

---

(1) « La première fonction, soit en importance, soit dans « l'ordre des applications qu'il est permis de lui concevoir, est « incontestablement celle qui consiste à relier étroitement « entre eux les peuples civilisés, à jeter sur le sol de l'Europe « en tous sens des ramifications commerciales, des entrecroi- « sements d'intérêts, des échanges d'idées et de sympathies. « telles que les guerres et conflagrations deviennent de plus en « plus difficiles et que les nations naguère encore hostiles, « liées bientôt par le réseau continental, ne soient plus désor- « mais que comme les provinces unies d'une grande confédéra- « tion européenne. » (Rapport fait au conseil municipal de Paris sur le tracé de Paris à Strasbourg, 1844.)

(2) Ordinaire à Considérant, 21 janvier 1844 : « Il est impos- « sible que tu n'arrives pas prochainement à la députation. »

de foi, il se déclarait partisan « des grands principes d'ordre, de justice, de liberté, de dignité que la France a promulgués en 89 ». La question industrielle entrait pour une large part dans son programme : « Je voudrais qu'il me fût permis de vous dire que mes études ont particulièrement porté sur les questions économiques et industrielles dont les Chambres seront de plus en plus fréquemment saisies désormais, les chemins de fer, les besoins du roulage, la navigation des fleuves, les vins, etc. » Sur 581 suffrages, Locquet, maire du 9e arrondissement, obtint 301 voix, M. de Sivry 235, Considérant 34, divers 11. *La Démocratie pacifique* attribua cet échec de Considérant à son refus de donner sa démission de conseiller général au cas où il aurait été élu député.

Il se présenta l'année suivante dans l'arrondissement de Montargis et n'obtint pas plus de succès ; il n'eut pour lui que 91 voix sur 419 votants ; il expliqua ce nouvel échec par une cabale qui aurait été dirigée contre lui dans le but de défigurer ses idées aux yeux des électeurs. De nouveau candidat dans le même arrondissement en 1847, il développa son programme d'opposition au banquet réformiste de Montargis, présidé par Odilon Barrot, à l'issue duquel il porte un toast « à l'organisation progressive de la fraternité dans l'humanité ». Il réclamait des réformes électorales et sociales, la reconnaissance du droit au travail et à la retraite. Voici comment se répartirent les

voix : sur 417 suffrages exprimés, le général de Salles, ministériel, obtint 276 voix, Considérant 102, de Cormenin 35, divers 4.

Au moment des journées de février, Considérant se rangea ouvertement parmi les adversaires du gouvernement ; le 12 il proclame dans *La Démocratie pacifique* que « la voie pacifique est fermée au développement de la France » ; le 14 et le 15, il encourage la minorité législative à la résistance ; le 16, il demande la destitution du ministère ; le 24, il applaudit au triomphe de la foule et à l'établissement du suffrage universel ; il appelle à lui tous les socialistes qui n'ont « jamais blasphémé la Providence » et qui ont « foi dans l'œuvre sociale ».

Le 25 au soir il arrive à Bruxelles, persuadé qu'il assistera le lendemain à la proclamation de la République belge. Mais lui qui n'a jamais été l'homme des barricades serait le premier à déconseiller toute violence ; il espère une révolution pacifique, et la persuasion est la seule arme qu'il voudrait voir le parlement employer pour décider le roi à aller rejoindre en Angleterre son beau-père Louis-Philippe. Toutefois, n'ayant aucun grief personnel contre Léopold, il ne s'opposerait pas à ce que la nation fît du roi démissionnaire le président de la jeune république. Il exposait sa conception politique nouvelle dans une lettre au ministre de l'Intérieur écrite le 26 à une heure du matin : « un ébranlement général emporte l'Europe, la cause des rois est perdue. La République

française, inaugurée comme un coup du ciel, va être acceptée par toute la France, parce que, comme l'a été la révolution de juillet, faite en un jour, elle va devenir immédiatement le moyen d'ordre en même temps que le signal de l'émancipation universelle des peuples. L'empire d'Autriche tombe, et les peuples qu'il enchaînait hier encore, demain seront libres. La Pologne, la Hongrie, la Bohême, tous les peuples slaves, la Hollande et probablement l'Allemagne et l'Angleterre elles-mêmes vont devenir des républiques. La partie des couronnes est perdue dans le monde. Allez trouver Léopold, exposez-lui la situation et engagez-le à envoyer aux chambres un message où il dira que si la Belgique veut prendre la forme nouvelle, il n'entend pas y mettre obstacle, qu'il attend l'opinion du peuple et demande que la nation soit consultée ». Il avait prédit qu'un « enthousiasme électrique » devait faire pousser le lendemain à cent mille homme, le cri de : Vive la république. Il n'en fut rien ; ni le lendemain, ni les jours suivants le trône ne fut menacé, et lorsque quinze mois plus tard Considérant revint à Bruxelles, c'était un fugitif.

Aux élections du 23 avril à l'Assemblée Constituante, il se présenta dans le département du Loiret comme démocrate et candidat du comité central républicain. Son programme, qui constituait le manifeste électoral de *La Démocratie pacifique*, était signé par les membres de son conseil de direction constitués en comité électoral central :

Cantagrel, Allyre Bureau, Bourdon, Laverdant, Daly, Hennequin, Doherty, Franchot, Julien Blanc, Brunier, Guillon, Barral, Krantz, Delbruck. Voici quel il était : la république est le gouvernement de tous par tous et pour tous, elle est le droit commun en matière de gouvernement, elle est le seul moyen d'ordre et de paix. Il n'y a plus de trône en France, le peuple a reconquis sa souveraineté. Aujourd'hui la république n'est pas à craindre : 1792 était une tourmente terrible ; il fallait alors détruire et soutenir contre le dedans et contre le dehors une lutte implacable. Mais 1848 doit être une fondation ; il s'agit maintenant d'unir, d'associer, d'organiser. La république seule peut nous rendre notre rang dans le monde : « avec la république l'étoile de la France a reparu rayonnante au ciel... Le temps de l'indépendance et de la confédération pacifique des peuples étant venu, Dieu a avili les couronnes qu'il voulait perdre. Le vent de sa justice s'est levé sur l'Europe. Comme l'ouragan d'automne disperse les feuilles desséchées, son souffle a dispersé les institutions despotiques pour faire surgir le monde nouveau des débris du vieux monde ». La tâche qui incombe à la France est l'amélioration progressive et rapide du sort de tous ; elle doit bannir à jamais toute idée de conquête, toute pensée d'ambition. Elle respectera tous les gouvernements qui seront maintenus et respectés par leurs peuples, mais si la lutte venait à éclater entre le despotisme et la liberté, elle prendrait fait et

cause pour cette dernière. A l'intérieur, elle doit associer tous les intérêts, protéger l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences, les beaux-arts. « Le grand mal n'est pas que quelques-uns aient trop ; le grand mal, c'est que presque tous n'aient pas assez. Le grand mal n'est pas qu'il y ait des châteaux pour les riches, le grand mal c'est que les pauvres n'aient que des taudis ou des chaumières. » La France doit être en mesure d'assurer bientôt à tous ses enfants une éducation saine et solide, à tous ses vieillards un asile et une retraite, à tous ses travailleurs une rétribution équitable. La révolution de 92 a fait des prodiges de dévouement et d'énergie pour défendre le sol national ; il faut que la révolution de 48 fasse des prodiges plus grands encore pour le féconder. La première Convention a organisé la victoire, à la seconde Convention d'organiser le travail et la richesse. « Il ne s'agit pas de dépouiller les riches, mais de provoquer l'alliance du capital et du travail, car tous les hommes sont frères. Dieu a livré la terre à l'homme pour qu'il la gouverne et l'embellisse ; cessons de la dévaster et de l'ensanglanter. » Devront être écartés de l'Assemblée Constituante « tous ceux qui ne sentent pas le peuple, ses droits, ses besoins, ses souffrances, son abaissement et sa grandeur ». Avec un pareil programme, Considérant fut élu le dernier de la liste, par 34.016 voix, plus 379 voix militaires.

Appelé ainsi que tous les autres chefs socialistes à l'Assemblée Nationale, Considérant et tous les

sociétaires avec lui apportaient leur part d'enthousiasme ; pour eux, la première révolution a fait œuvre négative, en brisant l'ordre féodal, car elle a déchaîné une concurrence anarchique et produit le servage collectif; la nouvelle République, elle, doit organiser toutes les fonctions sociales. On sait combien soudain va être l'effondrement de tant d'espérances.

En effet, bien que la République ait été acclamée par tous les partis opposés au gouvernement de juillet, les troubles et les divisions renaissent et, sous les apparences de la paix, on sent sourdre la guerre. Pendant que *La Démocratie pacifique* prédit l'aurore d'un monde nouveau et appelle toutes les classes à la fraternité et à l'amour, les révolutionnaires envahissent, le 15 mai, le Palais-Bourbon insuffisamment protégé par la force armée et proclament la dissolution de l'Assemblée. Le mois suivant, une guerre atroce allait ensanglanter Paris : les ateliers nalionaux décrétés par le gouvernement provisoire avaient promptement attiré une armée ouvrière dont le nombre grossissait dans d'énormes proportions; l'Assemblée était obligée de l'entretenir aux frais les plus onéreux sans pouvoir l'utiliser et sans oser la licencier. La commission exécutive décréta, après maintes discussions, que les ouvriers âgés de 18 à 25 ans devraient opter entre un engagement dans l'armée et la radiation immédiate des ateliers ; les autres devraient être conduits par brigades dans les départements où de grands travaux allaient

être entrepris. A cette mesure radicale répondit la révolte spontanée de la misère, du désespoir, des illusions déçues ; quatre jours durant, l'insurrection fut maîtresse de Paris.

Devant une semblable catastrophe, Considérant, dans la soirée du 23 juin, rédige avec Jules Simon et Louis Blanc une proclamation conciliante aux ouvriers et demande à l'Assemblée, qui s'était déclarée en permanence, l'examen immédiat de cette proposition par une commission nommée au choix du président de la Chambre ou dans les bureaux. Mais l'Assemblée l'écarte dédaigneusement, tout en reconnaissant que cette initiative naît d'un excellent sentiment « que nous serions prêts à partager, mais que la prudence nous oblige de refouler au fond de nos cœurs. »

Sans s'insurger contre cette décision, Considérant continue dans *La Démocratie pacifique* sa politique de concessions mutuelles rejetée par la Chambre. Il s'adresse d'abord aux représentants du peuple : « Le sang coule, la guerre civile est dans nos rues... La république comme la monarchie, n'a-t-elle que du plomb et du fer pour répondre aux cris de ceux qui ont faim et qui meurent, martyrs de la misère ?... Les enfants de la France se ruent les uns contre les autres et s'entretuent... Que tous ceux qui souffrent sachent qu'ils peuvent compter sur vous, qu'ils sachent que vous voulez anéantir le prolétariat et garantir le travail ». Puis aux habitants de Paris : « La révolution de février n'a pas été seulement poli-

tique, elle a été sociale... Malheureusement le gouvernement ne l'a pas compris. Il n'a pas fait appel aux socialistes en leur concédant des terrains et les mettant en demeure d'y expérimenter leur système... Au lieu d'attirer paternellement les ouvriers à des travaux utiles et bien rétribués, irrigations, défrichements, déboisements, il les a enrôlés militairement dans des ateliers nationaux... Le gouvernement n'a rien fait encore, mais ne l'oubliez pas, frères, la force des armes ne résout pas les questions : la guerre civile ne vous donnera pas de pain ; elle ne fera qu'envenimer vos plaies... Que tous s'unissent pour sauver la patrie... Du cœur, du cœur, c'est le salut du pays... L'idée vivante en notre siècle c'est la fraternité. Aimez donc et cherchez avec amour. La chaleur du cœur vous donnera la lumière, et de la fraternité sortiront les vérités fécondes et parfaites ».

L'Assemblée nationale ayant voté la mise de Paris en état de siège et la concentration de tous les pouvoirs entre les mains du général Cavaignac, celui-ci appela de nouvelles forces, notamment les gardes nationales des départements, et put se rendre maître de l'insurrection. Alors, dans un article du 1er juillet intitulé « Leçons pour tous », Considérant exhorte vainqueurs et vaincus à tirer du malheur public un enseignement commun. Il rend d'abord hommage au sang-froid dont Cavaignac, son ancien camarade, avait fait preuve dans la répression de l'émeute, puis à l'héroïsme de l'archevêque de Paris, Mgr Affre, qui,

voulant éviter un suprême carnage en portant des paroles de paix aux insurgés, avait été atteint mortellement par une balle au pied d'une barricade élevée à l'entrée du faubourg Saint-Antoine.

Mais de même que Fourier avait été isolé au milieu de ses disciples, de même Victor Considérant était isolé parmi les députés ses collègues. Il siégeait sur les bancs de la Montagne ; or, malgré les discours de son chef, Ledru-Rollin, sur les questions ouvrières, celle-ci ne se déclarait pas socialiste ; elle condamnait même le socialisme, d'autant plus que cette doctrine soulevait depuis les journées de juin une violente hostilité à l'Assemblée nationale. Bien que Considérant ait su se rendre sympathique par sa nature originale, par sa sincérité et son désintéressement, on le traite surtout en rêveur ; il se trouve en contact avec des hommes de parti, attachés à des intérêts positifs et déterminés, qui ne prennent guère au sérieux cet esprit de chimère. De plus, les discussions publiques étaient peu favorables à des systèmes essentiellement artificiels qui demandaient à être acceptés tout entiers d'un seul bloc et qui ne pouvaient avoir qu'un intérêt théorique. Aussi prit-il rarement la parole ; mais il n'en eut pas moins une action très grande, incessante, et toujours dirigée vers ces idées aussi humanitaires et généreuses qu'elles étaient spéculatives.

A plusieurs reprises Louis Blanc avait provoqué au Luxembourg des réunions de publicistes et

d'économistes dans lesquelles il proposait des palliatifs à la misère des ouvriers, tels que création de cités ouvrières et suppression du travail dans les prisons. Là se rendaient tous les hommes compétents sans distinction d'école, Vidal, Pecqueur, Dupont-White, Duveyrier, Dupoty, Wolowski, Toussenel, Cazeaux, Jean Reynaud. Dès le premier jour, Considérant s'y heurta à des sentiments choquants pour lui, les rivalités, les passions personnelles, l'intrigue, l'envie ; Louis Blanc lui-même le froisse par son absolutisme brutal.

Parmi les conservateurs, son adversaire politique le plus résolu est Thiers ; cet esprit positif exaspérait son idéalisme. *La Démocratie pacifique* l'attaquait sans cesse comme représentant l'égoïsme bourgeois, très inférieur à l'égoïsme aristocratique. Quant à Thiers, qui détestait tous les socialistes, il traitait ouvertement Considérant de fou ; le 4 septembre il monta à la tribune et somma tous ces extravagants, partisans du droit au travail, de s'expliquer en indiquant les voies et moyens qu'ils prétendaient suivre pour mettre leurs idées en pratique. Considérant, souffrant d'une forte angine, se lève, hésitant et presque chancelant, pouvant à peine parler. Il déclare cependant qu'il a conscience de posséder ces moyens, mais leur exposition serait trop compliquée pour qu'on puisse les discuter immédiatement ; il demande qu'on lui consacre cinq séances de nuit pour faire connaître son plan. Le président Marrast refuse de mettre la proposition aux voix ; des

rires et des plaisanteries ironiques répondent à Considérant.

Lorsque Louis Bonaparte, dont *La Démocratie pacifique* avait toujours combattu la candidature, eut été élu président de la République, Considérant, sentant son impuissance, revient à ses études doctrinales; en pleine année révolutionnaire, il donne une seconde édition de sa description du phalanstère. Après les luttes des mois troublés et sanglants, il prend part aux travaux du congrès phalanstérien, où il proclame que le fouriérisme doit conserver son caractère spécifique et distinct des autres doctrines socialistes : « Tout en restant les alliés de tous ceux qui ont les yeux tournés vers le même but que nous, nous devons éviter soigneusement la confusion de nos idées organiques avec celles des autres. Nous devons pousser de toutes nos forces au développement du grand mouvement socialiste; mais nous devons nous trancher de telle façon que l'on sache toujours bien reconnaître où nous allons, ce que nous voulons, quels principes nous représentons et quels moyens nous proposons pour réaliser l'application de ces principes » (1).

---

(1) *Bulletin phalanstérien*, 30 novembre 1848, p. 99.

SECTION II

LE 13 JUIN 1849

Après la dissolution de la Constituante, Victor Considérant se présenta dans le département de la Seine aux élections à l'Assemblée Législative du 13 mai 1849 et fut élu le dix-huitième de la liste. Les monarchistes étaient en majorité dans la nouvelle Chambre; aussi se trouvèrent-ils d'accord avec le président pour suivre à l'intérieur et à l'extérieur une politique de réaction contre les institutions républicains et la révolution. Les événements politiques d'alors devaient avoir sur la conduite et sur la vie même de Considérant une influence décisive puisque cet homme, hostile par nature à toute violence, allait se trouver porté à l'action révolutionnaire en se fourvoyant dans un mouvement de la rue conduit par des hommes auxquels ne le rattachaient ni une pensée commune, ni même un sentiment d'amitié. Pour comprendre une telle anomalie, il est nécessaire de rappeler les événements politiques de l'époque.

En 1815, l'Italie, à laquelle la domination napoléonienne avait donné un commencement d'unité nationale, était tombée sous le joug de l'Autriche. La France avait vu d'un œil très peu favorable un gouvernement absolutiste opprimer sa sœur latine,

et en toute occasion elle montrait à celle-ci une sympathie bienveillante toujours prête à se transformer en actes. En 1847, une grande agitation s'était manifestée en Italie contre la domination étrangère; dans le sud, la Sicile s'était insurgée contre le Bourbon Ferdinand II, roitelet tyrannique et incapable, et s'était séparée du royaume de Naples en reconnaissant pour roi le duc de Gênes. Les Napolitains se soulevèrent à leur tour et Ferdinand fut obligé de leur promettre une constitution représentative. Au centre, dans les états de l'Eglise, le pape Pie IX, esprit mystique et cœur ardent, se croyant prédestiné à être le réformateur de ses états et le libérateur de l'Italie, se mit à la tête du mouvement national. Mais malgré la promulgation, contraire au vieil absolutisme, d'une constitution analogue à la constitution française de 1830, malgré aussi l'expulsion des Jésuites, il ne réussit pas à satisfaire les démocrates italiens. Il acheva de se les aliéner en refusant, par scrupule de chrétien, de déclarer la guerre à l'Autriche; il avait même supplié l'empereur, dans une lettre du 5 juin 1848, de renoncer volontairement à ses droits sur la Lombardie et de laisser entièrement à l'Italie la possession d'elle-même. Le 15 novembre, Rossi, ministre du pape, était poignardé à Rome; ce dernier, contraint d'appeler un ministère radical et de licencier sa garde suisse, s'enfuit à Gaëte pour échapper aux révolutionnaires; tout le corps diplomatique l'y suivit; les républicains, maîtres de Rome, firent

élire une assemblée constituante qui proclama la république romaine.

Ces événements eurent naturellement leur répercussion à la Chambre française où ils provoquèrent trois courants d'idées : pendant que les Montagnards faisaient des vœux pour la révolution romaine, les catholiques militants demandaient le rétablissement du pape à Rome ; entre ces deux opinions extrêmes, une troisième s'était fait jour, représentée par le général Cavaignac ; celui-ci aurait voulu ménager à la fois les intérêts des révolutionnaires et ceux du pape, et maintenir l'influence française en Italie. Le 28 novembre, il annonça à l'Assemblée que quatre frégates, portant 3.500 hommes, avaient reçu l'ordre de se tenir prêtes à partir au moindre incident pour protéger la personne du pape ; les troupes, d'ailleurs, ne devaient débarquer que si la sécurité personnelle de Pie IX l'exigeait ; elles ne devaient en rien se mêler aux affaires du pays.

Pendant l'hiver de 1849, les choses restèrent dans le *statu quo*, mais au printemps, les événements se précipitèrent : le général autrichien Radetzky bat Charles-Albert à Novare, reprend possession de la Lombardie et menace la république romaine. L'Assemblée Constituante allait-elle intervenir, et si oui de quelle manière ? Question essentiellement délicate, car la majorité n'entendait favoriser ni le pape ni les révolutionnaires et voulait cependant intervenir ; son indécision était grande. Le 16 avril, Odilon Barrot, ministre de la

justice, demande un crédit de 1.200.000 francs pour l'entretien d'un corps expéditionnaire dans la Méditerranée, mais sans s'expliquer sur son objet. Le ministre des affaires étrangères, Drouin de Lhuys, interrogé, déclare que le gouvernement n'a pas l'intention de renverser la république romaine, mais seulement de faire respecter l'influence française en Italie. Le crédit est voté par 388 voix contre 161, ces dernières réprésentant la Montagne toujours méfiante. Le 28 avril, le corps d'armée, sous le commandement du général Oudinot, débarque à Civita-Vecchia et arrive sous les murs de Rome; ce dernier croyait recevoir d'une population lassée d'anarchie un accueil amical; mais les républicains de Rome ne s'entendirent pas avec les Français; ils soupçonnaient le parti catholique qui exerçait déjà une grande influence sur la direction de la politique française, de vouloir détruire la république romaine et rétablir le pouvoir temporel du pape. Les hostilités s'engagèrent; les Français, surpris par une résistance énergique, durent se retirer à San-Paolo, sur la rive gauche du Tibre.

Au reçu de ces nouvelles, vive émotion à la Chambre française; Jules Favre et Lamoricière font nommer une commission qui devra rechercher quelles étaient les instructions données au général Oudinot. Le rapporteur, M. Sénart, conclut, sur l'examen des pièces, que les instructions du gouvernement ne correspondent pas au vote de la Chambre; on s'en est remis pour la con-

duite des événements au bon jugement du général. D'où indignation profonde parmi les députés outrés d'une telle tromperie. Après maintes interpellations auxquelles les ministres répondent par des déclarations évasives, la résolution suivante est adoptée : « L'Assemblée Nationale invite le gouvernement à prendre sans délai les mesures nécessaires pour que l'expédition d'Italie ne soit pas plus longtemps détournée du but qui lui avait été assigné. ».

Le lendemain, *La Patrie* publiait une lettre du président de la République au général Oudinot, ainsi conçue : « La nouvelle télégraphique qui annonce la résistance imprévue que vous avez rencontrée sous les murs de Rome m'a vivement peiné. J'espérais que les habitants de Rome, ouvrant les yeux à l'évidence, recevraient avec empressement une armée qui venait accomplir chez eux une mission bienveillante et désintéressée. Il en a été autrement ; nos soldats ont été reçus en ennemis ; notre honneur militaire est engagé. Je ne souffrirai pas qu'il reçoive aucune atteinte. Les renforts ne vous manqueront pas. Dites à vos soldats que j'apprécie leur bravoure, que je partage leurs peines et qu'ils pourront toujours compter sur mon appui et sur ma reconnaissance. »

Cette lettre était un véritable défi à l'Assemblée ; en vain Odilon Barrot s'efforça-t-il d'en atténuer le caractère exceptionnellement grave en la présentant comme une lettre de « sympathie toute personnelle, d'encouragements, de reconnaissance

pour des soldats engagés dans une lutte sur la terre étrangère, bien différente d'un acte politique délibéré en conseil. » Le lendemain, Flocon déposait la proposition suivante, repoussée par la Chambre : « Vu l'article 67 de la Constitution, disant que tous actes du président de la République autres que la nomination des ministres, demeurent sans effet s'ils ne sont contresignés par un ministre, l'Assemblée déclare que la lettre du président de la République est de nul effet. »

Le 11 mai, Jules Favre annonce qu'une lettre particulière l'informe qu'on a bombardé Rome. L'émotion alors est à son comble ; Ledru-Rollin et Victor Considérant déposent une proposition de mise en accusation du président et des ministres pour avoir violé la Constitution en ordonnant l'expédition romaine. Mais la Chambre, qui va bientôt disparaître, manque d'autorité, et cette proposition est repoussée par 387 voix contre 138. A l'appui de sa politique d'opposition violente, Considérant publia alors, dans *La Démocratie pacifique*, une théorie du droit révolutionnaire : « Nous professons, disait-il, que les majorités ne sont pas omnipotentes et qu'une majorité, fût-elle régulièrement et constitutionnellement formée, peut rendre tel vote qui justifie pleinement l'insurrection contre elle. »

Lorsque la Législative se réunit le 27 mai, les socialistes trouvèrent dans l'intervention française à Rome l'occasion de prendre leur revanche de leur défaite aux élections. Ledru-Rollin monte

à la tribune et, dans un violent discours, refait l'historique de la question, dénonçant la déloyauté et l'hypocrisie du gouvernement et accusant la droite de vouloir renverser la République ; il rappelle que tous les Français ont le devoir de défendre, même par les armes, la Constitution violée, et dépose un acte d'accusation contre le président et son ministère. Finalement, la Chambre accepte, par 361 voix contre 203, l'ordre du jour suivant : « L'Assemblée législative, persévérant dans la politique tracée par l'Assemblée constituante, invite le ministère à s'y conformer. » Le lendemain, après une protestation de Pierre Leroux contre tout appel à la violence, Thiers, à la tribune, met la Montagne en demeure de choisir entre les moyens légaux et les moyens révolutionnaires ; par 376 voix contre 8, la mise en accusation est repoussée. Le 11 juin, sur convocations parties des bureaux de *La Démocratie pacifique*, eut lieu dans ces bureaux une réunion présidée par Considérant (1). De concert avec ses amis politiques, il y proposa de proclamer la violation flagrante de la Constitution et de déclarer le peuple, la garde nationale, les fonctionnaires et

(1) « Le 10 partent des bureaux de *La Démocratie pacifique*, écrites et signées par le sieur Brunier, des lettres de convocation, adressées au nom de la commission de la presse, pour une réunion fixée au lendemain 11, à 11 heures et demie, rue de Beaune, 2, au siège du journal. Brunier, qui ne dépose qu'avec réticence, avoue avoir expédié au moins huit ou dix de ces lettres. » (Haute Cour de justice, 13 octobre 1849, acte d'accusation. *Gazette des Tribunaux*, 14 octobre 1849.)

l'armée dégagés des liens constitutionnels à l'égard du pouvoir exécutif et tenus de refuser obéissance aux ordres du gouvernement. Ces résolutions devaient être promulguées sous forme de décrets par la minorité constitutionnelle dans le palais législatif. « J'ai soutenu, déclarait-il, qu'en nous mettant ainsi en état de résistance dans le sanctuaire même de la loi, nous aurions non seulement pour nous le droit, mais encore le caractère extérieur du droit, et que, nous victimes, les violateurs de la Constitution seraient vaincus par leur propre victoire, tandis qu'en nous associant au dehors à une protestation même pacifique, on nous donnerait facilement l'apparence de factieux (1). » Ce projet resta à l'état d'opinion personnelle, et on se dispersa sans rien décider. Ces propositions furent alors soumises par Considérant à l'approbation de la Montagne réunie à la Chambre. « L'accusé Considérant, qui avait provoqué et présidé la réunion, se rendant aussitôt après au 14e bureau de la Chambre, où s'était rassemblée la Montagne, y présenta, déjà rédigées, des propositions qui étaient loin d'avoir un caractère pacifique. Elles tendaient notamment à faire déclarer séance tenante le pouvoir exécutif déchu, à faire déclarer la majorité complice de la violation de la Constitution, à constituer en permanence l'Assemblée réduite à ce qu'il appelait les représentants constitutionnels. Il est difficile d'admettre que ces

(1) *Débat social* de Bruxelles, 5 juillet 1849.

propositions ne soient pas le résultat de la conférence que l'accusé venait de présider dans les bureaux de son journal (1). » Le 12 elles étaient soumises à l'Assemblée, tandis que le comité de la presse se tenait en permanence à *La Démocratie pacifique*. Depuis décembre 1848, en effet, ce journal, représenté par ses rédacteurs, faisait partie du comité de la presse démocratique et sociale, dont les réunions avaient lieu le plus souvent dans ses bureaux. C'est là que se rendirent Considérant, Ledru-Rollin et Pyat après le vote de l'Assemblée repoussant la mise en accusation du gouvernement ; ils y rédigèrent une proclamation qui devait paraître le lendemain sous forme de placards et qui s'adressait d'abord aux gardes nationaux républicains : « S'il y a des prises d'armes, nul garde national républicain ne doit y manquer ; que les légions ne se laissent pas enfermer dans des portes et des grilles ; qu'elles demeurent en contact avec la population. Aujourd'hui, les officiers de la légion d'artillerie des gardes nationaux de Paris se sont réunis sous la présidence du colonel Guinard. On a reconnu à l'unanimité que la Constitution était violée et décidé que les artilleurs seraient invités à se joindre en aussi grand nombre que possible à la manifestation des gardes nationaux de toutes les légions, qui aura lieu demain mercredi, au Château-d'Eau, à 11 heures.

---

(1) Haute Cour, acte d'accusation.

L'artillerie sera en petite tenue, sans carabine, sabre, ni giberne (1). »

Le 13 juin, à la première heure, d'autres affiches, apposées pendant la nuit, invitent les ouvriers, les fonctionnaires et le peuple en entier à ss réunir en foule sur le boulevard du Temple pour aller manifester au palais de l'Assemblée ; cette démonstration devait être toute pacifique, puisque Considérant avait écrit lui-même : « Pas d'armes ! Pour l'amour de Dieu et de la Constitution, pas d'armes ! Il faut une démonstration imposante et pacifique. Des armes perdraient tout ! » Dès l'aube, une foule étonnée et anxieuse parcourt les rues ; Considérant fut un des premiers au rendez-vous : « Les premiers groupes se forment aux environs du Château-d'Eau... Vers 11 heures et demie descendent de cabriolet deux personnes que l'on paraît attendre et que l'on dit être des représentants ; l'un d'eux est désigné comme étant le citoyen Victor Considérant (2). » Bientôt une colonne nombreuse s'engage sur les grands boulevards, protestant contre l'expédition de Rome ; les troupes, conduites par Changarnier, la mettent en déroute. La Montagne s'était donné rendez-vous au lieu habituel de ses réunions, rue du Hasard ; plusieurs représentants se rendent de là au palais de l'Assemblée, où ils trouvent les artilleurs de la garde nationale établis dans le jardin.

---

(1) *Démocratie pacifique*, t. 13, n° 162.
(2) Haute Cour, acte d'accusation.

Vers deux heures de l'après-midi, escortés de ces soldats, ils se rendent au Conservatoire des Arts et Métiers ; là les artilleurs s'emparent du poste et s'établissent dans la première cour ; plusieurs sont mis en faction le long des trottoirs. Le directeur du Conservatoire, Pouillet, prévenu par les rumeurs de la foule, s'avance au devant des représentants ; Ledru-Rollin lui demande de mettre son établissement à leur disposition ; après quelques pourparlers, tous pénètrent à l'intérieur. Là on s'agite, on cause, on discute pour aviser aux moyens d'avoir raison de l'antirépublicanisme de la majorité de l'Assemblée ; mais aucune résolution n'est prise. Considérant se défend d'avoir organisé là une sorte de Convention rendant des décrets et lançant des appels à la révolte, Convention à laquelle il se serait flatté de voir la France donner son adhésion. Il n'y eut pas non plus « de panique, de figures blêmes, de langues glacées, de fuite pleine de désordre et de terreur ». Au bout d'une demi-heure, le 62e de ligne arrive et trouve à la grille les artilleurs de la garde nationale, crosses en l'air et criant : « Vive la Constitution ! » Après avoir refoulé les représentants venus à leur rencontre, la troupe envahit la grande salle du rez-de-chaussée ; là les officiers donnent l'ordre de se rendre ; mais les clameurs de la foule couvrent leur voix. Tout à coup, les soldats assourdis font le mouvement d'apprêter leurs armes et couchent les représentants en joue. Ceux-ci se baissent instinctivement, puis se relèvent, croisant les bras en

face des fusils. « L'un d'eux, à côté de nous, dit Considérant, fut piqué d'un coup de baïonnette qui ne dut que l'égratigner, une table empêchant l'arme de l'atteindre à bonne portée, et deux ou trois soldats seulement semblant y mettre de l'acharnement. Je les engageai du reste à relever leurs fusils. Comprenant alors qu'on voulait nous faire évacuer la salle, nous retournâmes paisiblement dans la cour en face. » Les représentants sortent alors dans la rue et décident de se séparer. Pendant que Considérant parlemente avec Ledru-Rollin devant une porte dont on leur refuse l'entrée, « un enfant de quinze à seize ans, en blouse, nous dit Considérant, me prenant par la main et fixant sur moi deux grands yeux où brillent le dévouement et l'intelligence, me dit : « Avez-vous confiance en moi ? Suivez-moi, venez. » Il me fait entrer dans une allée, et au fond : « Voici ma blouse et mon vilain chapeau gris ; vite, mettez-moi cela et vous passerez partout. » Il me répugnait de prendre un déguisement. Je le lui témoignai. Hé bien, montons ! Dans ce quartier, c'est tous des amis (1). » Considérant reçoit un accueil des plus cordial dans une maison dont les hôtes s'évertuent à lui trouver une cachette. Ayant manifesté l'intention de se rendre à l'Assemblée, ceux-ci, pleins de sollicitude et de bienveillance, l'en dissuadent et lui prodiguent force encouragements. Il écrit alors une lettre à sa femme et la

(1) Mme Coignet. *Victor Considérant*, p. 66.

remet à son jeune guide : « Il m'apprit, ajoute Considérant, l'invasion de *La Démocratie pacifique*, le dégât de nos ateliers, le bris des formes et des casses, la dispersion des caractères et les aimables visites faites dans mon appartement par des forcenés sans mandat qui criaient à ma femme et à ma belle-mère, en parcourant les pièces : « Nous cherchons un homme et nous l'aurons par pièces ou par morceaux (1). »

Cependant l'Assemblée, qui s'était déclarée en permanence, votait l'état de siège et le ministre de l'Intérieur obtenait l'autorisation de faire arrêter les représentants pris en armes, Guinard, Gambon, Vauthier, Deville. A onze heures du soir le ministre des Travaux publics, Lacrosse, donne lecture d'un rapport du général Changarnier annonçant qu'un énorme déploiement de troupes sur toutes les parties de la ville a paralysé la révolte, que d'ailleurs, dans son ensemble, le peuple est resté immobile, alors que ses chefs l'appelaient au combat. C'est là une preuve que les révolutions ne dépendent pas de la volonté de quelques meneurs ; pour qu'elles aboutissent, il faut qu'un grave sujet de colère ou d'inquiétude ait soulevé la masse.

Au début de la séance du 14, le procureur général près la cour d'appel de Paris obtient l'autorisation d'exercer des poursuites contre quatre représentants présents aux Arts et Métiers, Victor

---

(1) *Id.*, p. 67.

Considérant, Ledru-Rollin, Boichot et Rattier, qui ont réussi à se soustraire aux recherches de la force publique. Le 13 octobre commence devant la Haute Cour de justice, réunie à Versailles, le procès des insurgés, et le 15 novembre ils sont condamnés par contumace à la déportation.

Considérant, Ledru-Rollin et Martin Bernard se cachèrent pendant trois semaines dans la banlieue de Paris ; le 4 juillet ils passèrent la frontière en compagnie d'Etienne Arago et gagnèrent la Belgique. Considérant, qui avait voulu faire « une insurrection pacifique, constitutionnelle et légale du droit contre les violateurs de la Constitution, de la loi, du droit, contre les vrais fauteurs du trouble de l'Etat, contre les usurpateurs et les révoltés », devenait un fugitif obligé de s'expatrier pour éviter les représailles.

SECTION III

SPA, LAROCHE, BOUILLON

Les nombreux amis que Considérant comptait alors dans toute la Belgique n'avaient pas été peu surpris de le voir compromis dans une affaire politique qui le rendait passible de la déportation. « Dans ce fougueux Montagnard, disaient-ils, nous ne reconnaissions pas l'économiste de 1845 si respectueux des gouvernements établis, ni le républicain modéré de la Constituante de 1848. »

Ceux qui se souvenaient de sa polémique avec Proudhon sur le terrain de la propriété et de l'ordre, ceux qui avaient assisté, le 15 mai 1848, à l'envahissement de l'Assemblée par « les amis de la Pologne », où son attitude avait été celle d'un ennemi de tout désordre, avaient peine à s'expliquer qu'il fût devenu du jour au lendemain un criminel d'Etat.

La Sûreté publique, émue par les événements du 13 juin, guettait les hommes du Conservatoire ; dès leur arrivée sur le sol belge, ils faillirent être arrêtés et expulsés sur le champ. Ledru-Rollin, Arago et Martin Bernard durent se réfugier à Londres, où la liberté anglaise les protégeait ; avec Delescluze, ils formèrent la « Société fraternelle des démocrates socialistes français » et fondèrent le journal *Le Proscrit*, qui devint bientôt *La Voix du Proscrit*, dans lequel ils donnèrent libre cours à leurs impatiences et à leurs colères.

Considérant fut autorisé à rester, à condition de « faire le moins de bruit possible », grâce aux amitiés que lui avaient values ses conférences fouriéristes de 1838 à 1845 ; il se réfugia à Bruxelles, où sa femme et sa belle-mère vinrent le rejoindre. La ville était alors pleine d'exilés qui, tous, vivaient dans un continuel état de surexcitation contre la majorité de la Montagne qui les avait abandonnés et même reniés ; c'était un déluge incessant de récriminations et de plaintes. Considérant, se sentant mal à l'aise dans ce milieu si contraire à sa nature, quitta bientôt Bruxelles et se rendit

près d'Alexandre Delhasse à Spa, où un commissaire de police voulut faire du zèle à ses dépens. Dans un langage moitié amer, moitié badin, il se plaint de ce fonctionnaire, « capacité supérieure déplacée et trop à l'étroit sur un aussi petit théâtre que Spa, s'y ennuyant horriblement parce qu'il ne trouve pas assez d'objets d'exercice à ses facultés et se voyant contraint à s'en créer d'artificiels ». Il s'estime très froissé de se voir sous sa surveillance tout comme un forçat libéré, lui « qui n'était pas le premier venu en Belgique, qui y était connu, estimé et même aimé de beaucoup de monde et qui se flattait de trouver au besoin mille répondants des plus honorables, le ministre de l'Intérieur compris ». Sur un ordre venu de Bruxelles, le commissaire spadois finit par se départir de sa surveillance, mais la présence de Considérant inquiétait toujours les autorités qui signalaient au gouvernement jusqu'à ses moindres excursions et qui allaient jusqu'à prétendre qu'il aurait entretenu avec quelques compatriotes des relations dangereuses pour la sûreté de la Belgique. A Laroche, où il se rendit en quittant Spa, pareil danger n'était pas à craindre, les Français n'ayant pas encore songé à villégiaturer dans ce petit village des Ardennes.

Victor Considérant passa l'hiver de 1849 à 1850 à Bruxelles ; il était redevenu alors l'homme d'avant la révolution, se désintéressant des questions politiques, étudiant surtout les problèmes sociaux, caressant toujours son idée favorite du phalans-

tère. Plus de conférences publiques, plus de propagande bruyante ; n'importe ; le directeur de la Sûreté générale estime qu'il n'est pas bon pour l'ordre que le Montagnard Considérant prêche le fouriérisme, même à huis clos, dans Bruxelles. Le roi, qui lit tous les jours les rapports de la Sûreté, finit par demander au cabinet son éloignement. Dans une lettre du 23 mars 1850 au ministre de l'Intérieur, Considérant s'amuse fort agréablement des terreurs qu'il a inspirées à l'administration de la Sûreté publique et que celle-ci a réussi à faire partager en haut lieu : « Je suis logé place des Barricades !... des Barricades ! est-ce assez significatif? Je vais notoirement au café, et quel café ? le café des Trois Suisses !... J'y joue aux échecs, jeu symbolique, perfide et révolutionnaire, qui n'est qu'une conspiration permanente contre les rois et les reines ! un jeu où l'on ne gagne qu'en faisant le monarque prisonnier ! et souvent le prince est vaincu et maté par un simple pion, un vil prolétaire ! »

Mais il ne veut pas être plus longtemps pour les autorités un cauchemar incessant et il décide de quitter Bruxelles dès le commencement d'avril, au lieu d'attendre la belle saison, comme il en avait l'intention. « Je retournerais bien à Laroche, disait-il, mais Laroche est tout ce qu'il y a de plus village perdu au milieu des Ardennes. Une femme presque toujours malade et une mère âgée sont encore de quelque considération pour mon cœur de pierre. On a beau être plongé dans les mons-

truosités socialistes, on ne dépouille jamais complètement l'humanité. On m'a parlé de Bouillon comme une petite ville abritée du nord, recevant les rayons d'un soleil bienfaisant, la Nice ou les îles d'Hyères de la Belgique. » Les policiers ardennais ayant écrit à Bruxelles que dans les mois d'août, de septembre et d'octobre 1849 Considérant avait fait beaucoup d'excursions dans le pays, la Sûreté prétendit que, sous un faux prétexte d'amour des montagnes et de pêche à la ligne, il avait parcouru le Luxembourg pour inciter les populations à une invasion française. « A force d'avoir feint le passionné pour la pêche, écrivait-il, j'ai fini par m'y prendre. Or Bouillon possède une rivière fertile en truites et même en saumons. » Mais il a prévu une objection : Bouillon est plus rapproché que Laroche de la frontière française. « Recevez mon serment ! s'écrie-t-il alors ; je le fais par écrit ! je le tiendrai : je m'engage à ne tenter aucune entreprise de Boulogne ou de Strasbourg sur Sedan, Mézières, ni aucune des places fortes, villes ouvertes, bourgs, villages ou hameaux du nord de ma patrie et à n'entretenir avec les rouges de ces contrées voisines aucune relation coupable. C'est à ma femme et à ma mère que je fais le sacrifice d'un pareil engagement : les tigres eux-mêmes ont des cordes sensibles. »

Considérant se rendit donc à Bouillon en avril 1850, installé dans une auberge rustique, sans souci du manque d'aise et de confort. « Victor, comme beaucoup d'hommes supérieurs, a certains

côtés enfants qui donnent prise à l'action du dehors. Il a le naturel épanouissement et l'oubli facile, qui lui permettent à l'occasion de déposer son fardeau. Sa femme l'entraîne dans de longues courses, à travers une campagne riante dont le contact le vivifie ; là il retrouve comme une bouffée de sa première jeunesse dans les montagnes du Jura, la passion de la pêche. Je les vois toujours partir à la première heure pour surprendre le poisson au réveil et profiter de son étonnement. Victor, en costume de campagne, le havresac passé en bandoulière, la ligne sur l'épaule, ouvre la marche, et sa femme et moi nous le suivons courageusement, souvent pendant des heures, à travers les collines et les prairies. Un petit paysan nous accompagne, portant les engins de la pêche et les provisions du déjeuner. On s'arrête au bord du ruisseau ou de la rivière, sur un coin de terre bien choisi. Pendant que le pêcheur se met à l'œuvre, toutes deux nous nous établissons discrètement à quelque distance pour ne pas le troubler. Julie tire son album, ses crayons, moi ma tapisserie, et la causerie ne chôme pas. Vers le milieu du jour, le petit paysan, qui est allé marauder quelques fruits sauvages et chercher du bois sec, revient tout chargé et allume le feu. Victor nous apporte glorieusement son filet rempli et nous raconte avec animation les incidents de la pêche. Le pauvre poisson est jeté tout vivant dans la poêle ; un thé plein de saveur, des œufs et des fruits complètent le plus succulent des repas. Le

soir, à la rentrée au village, les paysans nous saluent ; quelques-uns nous abordent. Victor répond avec cordialité à toutes les avances. Son ouverture, sa bonne grâce, l'ont rendu populaire, de cette popularité de bon aloi où l'intérêt électoral et l'ambition de clocher n'ont rien à faire (1). »

Le gouvernement de Louis-Napoléon ayant protesté contre son séjour à Bouillon, on lui signifie le 2 juin qu'il ait à partir pour Laroche dans un délai de trois jours, sous peine d'être expulsé de Belgique. Il retourne donc « dans le grand port de mer de Laroche ». Mais là de nouvelles vexations l'attendent : il devra tous les quinze jours soumettre son permis de séjour provisoire au bourgmestre chargé de faire un rapport au gouvernement sur sa conduite. « Surveiller ma conduite à Laroche, capitale des genêts et des bruyères, c'est trop fort. Mais je travaille dans ma chambre jusqu'à trois heures, après quoi je pars pour la pêche et je ne rentre que pour me coucher... Ceci sort des limites policières vulgaires et s'élève au bête, au grotesque, au bouffon du septante-septième degré. » Ce n'est pas tout : craignant qu'il n'aille prêcher la république, on veut l'empêcher de contaminer son entourage. « Il y a ici un jeune agent-voyer, tout ce qu'il y a de plus inoffensif et de plus taciturne. Il dit un mot ou un mot et demi par heure en moyenne. Il vient quelquefois à la pêche

---

(1) M^me^ Coignet. *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, p. 70.

avec moi ou bien je vais avec lui régler un niveau, voir une route. Il est en pension dans notre auberge. C'est mon seul compagnon, si j'excepte quelques gamins à qui je donne des hameçons et qui m'aiment beaucoup. Hé bien, je ne suis pas ici depuis huit jours que nous apprenons qu'ordre a été donné aux quatre gendarmes (qui ont mis trois quarts d'heure à épeler mon permis de séjour) de surveiller ce fonctionnaire à cause de ses rapports avec moi. (1) »

Dans le courant de l'été 1850, Victor Considérant quitte Laroche avec les siens, et tous trois plantent leur tente un peu errante de ci, de là, dans les plus jolis coins de la campagne wallone, tantôt à Barvaux, tantôt aux environs de Namur, cherchant d'ordinaire pour s'installer les sites les plus riants, près de quelque affluent de la Meuse.

---

(1) Par cet épisode des rapports de la sûreté publique et des proscrits sous la présidence de Louis-Napoléon, on juge de ce qu'ils durent être sous Napoléon III.

CHAPITRE IV

Les expériences

SECTION PREMIÈRE

TEXAS

Avant de tenter par lui-même la fondation d'une colonie phalanstérienne, Considérant avait en vain fait appel à l'Etat. Le 14 avril 1849, il avait déposé devant l'Assemblée nationale plusieurs propositions de loi, dont l'une demandait l'expérience d'une commune sociétaire. Une étendue de 1.200 à 1.600 hectares de terres devait lui être concédée dans un délai de quatre mois, à charge par lui d'y entreprendre, sous sa responsabilité, la fondation d'une commune sociétaire. L'Etat devait construire à ses frais les bâtiments d'habitation et d'exploitation, dont la propriété lui ferait retour à la fin de la concession; un commissaire du gouvernement devait surveiller les opérations sans s'immiscer en rien dans la direction ni dans l'administration; les fonds de l'Etat seraient remis à Considérant, sur des bons délivrés par lui et visés par le ministre des travaux publics.

Aucune suite ne fut donnée à cette proposition de loi, et Considérant dut se résoudre à mettre ses idées en pratique sans demander au gouvernement son concours.

Depuis longtemps, Brisbane le pressait de visiter le Nouveau Monde, l'assurant qu'il y trouverait pour un essai phalanstérien des ressources ignorées en Europe : un pays neuf où les idées les plus audacieuses étaient accueillies sans défiance, une terre hospitalière, une population riche et active, une vie facile. Tout d'abord, Considérant était resté sourd à ces supplications, voulant tenter cet essai en Europe où l'expérience aurait le caractère le plus concluant et où les idées sociétaires avaient fait le plus d'adeptes susceptibles de présider à l'organisation nouvelle.

L'Amérique, en effet, semblait devoir être néfaste à toute tentative de rénovation sociale, et Considérant avait devant lui deux exemples bien peu faits pour l'encourager dans la voie d'une expérience phalanstérienne.

Déjà en 1825, à New-Harmony, en Indiana, Robert Owen avait tenté de fonder une colonie communiste. Les conditions matérielles de l'entreprise étaient excellentes, et tout un ensemble de circonstances favorables permettait d'en escompter la réussite. Malheureusement, les membres de la future communauté formaient une population hétérogène et n'étaient unis par aucune habitude commune, par aucun lien d'intérêt ni de sympathie. Bientôt une scission se forme : deux

petites communautés s'établissent à côté de la communauté mère. Par la suite, chaque jour amène de nouveaux dissentiments : ce sont de petites sociétés rivales qui se fondent; il y a antagonisme entre les ouvriers des champs et les ouvriers des fabriques; les dissidents mènent une campagne systématique contre l'administration. La main-d'œuvre et la direction font défaut, la production est insuffisante; l'organisation du travail inexistante : on ne travaille pas. « Du récit du duc de Saxe-Weimar se dégage l'impression que rien n'est organisé à New-Harmony que le plaisir. Durant tout le séjour du duc, ce ne sont que danses et concerts. La musique, nous dit-il, est excellente et les cotillons très gais; on a même inventé une figure qu'on appelle le nouveau système social. Des stances de lord Byron alternent avec les chants gracieux de voix mélodieuses. La soirée qui précède le départ du royal visiteur se termine par une promenade en bateau au clair de lune » (1). L'esprit de communauté fait complètement défaut; les communistes souffrent même de l'égalité. « Une jolie jeune fille du nom de Virginie, venue à New-Harmony à la suite d'une déception sentimentale, est au piano lorsqu'on vient lui dire qu'il est l'heure de traire les vaches. Tout en pleurs, M^lle^ Virginie doit interrompre sont chant pour la besogne ingrate et matérielle qui lui fait maudire l'égalité et le nouveau système social » (2). En 1827, les com-

(1) Dolléans, *Robert Owen*, p. 247.
(2) *Id.*, p. 248.

munistes n'aspiraient plus qu'au retour à la propriété individuelle. Le désordre et l'anarchie amenèrent la ruine de la petite colonie. L'entreprise avait coûté à son promoteur 200.000 dollars, et les résultats avaient été négatifs.

Plus tard, en 1848, Etienne Cabet devait tenter de jeter les premiers fondements de cette cité de rêve où le bonheur serait la loi commune, de cet Eden terrestre, « où l'on n'aurait même pas le droit d'être triste. » C'est au Texas même, dans sa partie nord-est, le long de la rivière Rouge, que l'établissement d'Icarie avait été fixé. Cabet choisit ses lieutenants, jeta hâtivement les bases et créa de toutes pièces les statuts de l'association nouvelle, passa les premiers contrats et fit les démarches urgentes. On acheta des armes, des outils, des vivres. Une avant-garde part du Hâvre et débarque à la Nouvelle-Orléans le 24 mars. On commence à défricher quelques landes incultes et à exécuter les travaux indispensables à l'établissement de la colonie. Mais des chaleurs torrides sévissent et plusieurs décès, survenant coup sur coup, sèment la panique dans les rangs des Icariens. D'imposantes colonnes d'émigrants rejoignent leur avant-garde, tous assoiffés de réformes et aspirant à un idéal social. Mais bientôt l'argent manque, les vivres s'épuisent; de mesquines rivalités de commandement surgissent entre les chefs; l'anarchie devient générale : c'est un désastre irrémédiable.

Il semble que ce double échec aurait dû dissua-

der à jamais Considérant de toute tentative de propagande par le fait au Nouveau Monde. Cependant, cédant aux instances de son ami Brisbane, il envisage de nouveau la question et entame à ce sujet de longues discussions avec les membres les plus influents de l'école. Bientôt, ils se trouvent d'accord pour tenter l'expérience, et Considérant, qui réside alors à Namur, commence une propagande orale des plus actives pour rallier à un projet de colonisation américano-européenne non seulement les partisans du phalanstère, mais des membres des divers groupes démocratiques. Il jette les bases d'une société en commandite pour cet établissement de colonisation ; des phalanstériens de France, de Belgique et des Etats-Unis fournissent les premiers fonds. Mais avant de lancer l'affaire définitivement, il décide de faire un voyage d'études préalable dans le pays du Texas qui, d'après les renseignements fournis par les Icariens de Cabet, lui semble « admirablement disposé pour recevoir l'atelier d'élaboration pratique du problème de la doctrine sociale. »

Parti d'Anvers le 28 novembre 1852 et de Liverpool le 1er décembre, il débarquait à New-York le 14 ; les journaux ayant annoncé son arrivée, les fouriéristes, assez nombreux dans le pays, lui font une réception très amicale ; les journalistes l'entourent et l'interrogent curieusement. Dans une brochure qu'il publia en 1854, « Du Texas », il retrace d'une façon très vive ses premières impressions en touchant la terre d'Amérique : « A

peine débarqué, dit-il, l'Européen reconnaît qu'il a mis le pied sur un monde nouveau... Tous les phénomènes de la création spontanée, la plus rapide et la plus énergique qui se soit jamais produite dans l'histoire de l'humanité, vous apparaissent, vous enveloppent en un instant, vous crèvent les yeux, vous crient dans les oreilles, vous tiraillent, vous bousculent ».

Mais avant de commencer son voyage d'exploration proprement dit, avant de se mettre à la recherche d'un territoire où le sol soit bon marché et présente pourtant une certaine fertilité, il lui fallait apprendre la langue, étudier les lois et les mœurs du pays et se faire un plan de conduite. Dans ce but, il alla passer six semaines dans une association libre de New-Jersey, la North American phalanx, « cet enfant transatlantique de la pensée de Fourier. » Là, il trouve des ouvriers coopérateurs, libres et égaux, appliquant la loi d'association ; mais il constate à regret qu'ils n'observent en aucune façon la loi seriaire : aucune diversité dans les travaux, chaque individu s'immobilise dans sa spécialité, d'où absence totale d'initiative, une sorte de somnolence dans l'entreprise; il croit être en présence de communistes courbés sous une même loi et non de sociétaires participant librement au travail attrayant (1).

---

(1) Considérant à sa femme, 3 janvier 1853 : « L'enfant a été « changé en nourrice, ou bien il est venu au monde avec un « tempérament ultra-lymphatique qui le fait ressembler bien

Puis il retourne à New-York, visite Boston, les bords du lac Erié et du Niagara, et au printemps rejoint Brisbane à Batavia. Le 30 avril, tous deux quittent le lac Erié, « où flottaient encore des bancs de glace de plusieurs lieues de longueur », et se dirigent vers la frontière nord du Texas. A Cincinatti, ils sont reçus à bras ouverts par des amis phalanstériens et bientôt s'embarquent sur l'Ohio, n'ayant pour tout bagage que le strict nécessaire pour un voyage à cheval à travers un territoire presque inhabité. Ils descendent l'Ohio, puis le Mississipi, remontent l'Arkansas jusqu'à Little Roch, gagnent Preston à travers des terres à peu près vierges et remontent la rivière Rouge, parmi des peuplades complètement sauvages. Ils arrivent enfin à Fort Smith, limite extrême des Etats civilisés, traversent le Poteau sur un bac formé de troncs d'arbres et pénètrent sur le territoire des Coctaws, en pleine sauvagerie.

« A deux heures, écrit Considérant, nous étions encore dans la riante cité située au pied de Fort Smith. C'étaient des maisons blanches, ou en briques roses, entourées de warandes toutes ver-

---

« peu à sa mère... C'est si mal entamé, si mal greffé, que je « doute, avec un sentiment d'affliction composée, qu'il sorte « jamais quelque chose de cet embryon valétudinaire. Je dis « affliction composée, parce que je souffre pour l'idée si mal « représentée sous son propre nom et pour les bonnes natures « qui s'épuisent et s'usent ici depuis sept ou huit ans en efforts « dont elles semblent elles-mêmes déjà accablées. L'harmonie « passionnelle a bien plutôt l'air ici d'être dans un linceul que « dans un berceau. C'est froid, glacé, mort. »

doyantes, séparées par des jardins en fleurs; des rues larges et parfaitement alignées; des magasins de toutes sortes; des dames en robe de mousseline; des enfants coquettement parés, jouant avec leurs ombrelles; des avocats, des médecins, des orfèvres, des horlogers, etc., et trois ou quatre grands bateaux à vapeur à quai sur l'Arkansas : toute une civilisation jeune, alerte et prospère. Moins de deux heures après, nos chevaux ne se dégageaient qu'avec de grandes difficultés des fanges, des branches mortes, des troncs d'arbres à demi pourris à travers lesquels nous suivions péniblement une espèce de chemin dans la forêt primitive, dont les voûtes épaisses nous faisaient une nuit anticipée sur le fond marécageux du Poteau. C'était la nature sauvage dans sa pureté; la solitude sombre, silencieuse, vierge, et ses âpres parfums; la végétation luxuriante et compacte des masses arborescentes et des lianes gigantesques qui étreignent les grands arbres et les enlacent en réseaux inextricables; des générations végétales s'élevant, sans interruption de temps ou d'espace, sur les débris séculaires des générations mourantes, mortes, entassées. Nous étions seuls et pour la première fois au sein de ces énergies indomptées de la nature naturante. C'était superbe ! »

Les voyageurs arrivent enfin dans un village indien, rompus de fatigue; là, Considérant est atteint d'un violent accès de fièvre qui provoque chez lui quelques heures de découragement moral

aussi bien que d'abattement physique. Heureusement, la crise est de peu de durée, et le malade bientôt rétabli peut se remettre en route le lendemain. Le quatrième jour, nos voyageurs sortent enfin de la forêt impénétrable, des rivières encaissées, des terres boueuses ; la scène alors se transforme comme par miracle.

« Tout à coup, écrit Considérant, l'horizon s'élargit, la forêt s'ouvre et nous débouchons sur une tête de vallée d'un tel aspect que nous étions tentés de croire à la féerie. Cette vallée que nous dominions s'étendait devant nous dans le sens de la longueur. A droite et à gauche, de riches prairies s'élevant en ondulations élégantes, atteignaient des lignes de montagnes boisées dont les sommets, étagés sur plusieurs plans, verdoyant près de nous et bleuissant dans les lointains, encadraient le paysage. Du fond des vallons jusqu'à mi-côte, la prairie développait de superbes tapis, veloutés d'herbes et de fleurs; le long des lisières de la forêt, où les nappes de la prairie venaient mourir, la verdure plus sombre des bois dessinait des caps, des isthmes et des golfes aux contours les plus accidentés. Des bouquets de grands chênes, d'ormes, de noyers, s'élevaient çà et là, comme des îles, sur les pentes des coteaux, tandis que dans les fonds les sinuosités d'une végétation plus variée d'essences et de teintes que celles des hauteurs, accusaient les cours des ruisseaux qui les arrosent. Le paysage était classique et charmant ; mais ce qui nous surprit au delà de toute expres-

sion, c'était son caractère. Je n'ai rien vu, dans toute l'Amérique civilisée et cultivée, d'aussi propre, d'aussi coquet, d'aussi achevé que ces solitudes par où nous débouchions dans le haut bassin de la rivière Rouge. Un horizon d'idées, de sentiments et d'espoirs nouveaux, s'ouvrait devant moi comme par magie. J'avais vu le buisson ardent. »

Poursuivant sa route, Considérant parcourt les grandes vallées du Texas, fertiles et riantes, visite les régions situées aux environs de La Trinité, descend au sud sur le Colorado jusqu'à Austin-City, à l'est jusqu'à la baie de Galveston, puis se rend à la Nouvelle-Orléans où une épidémie de fièvre jaune le retient quinze jours. Le 5 août, il entrait à New-York, après avoir touché à La Havane, et le 29 août 1853 il débarquait à Ostende.

Il était alors plus convaincu que jamais que les régions du Texas situées aux environs des 33e et 34e degrés de latitude nord étaient l'idéal rêvé pour l'établissement du phalanstère : « Amis, s'écriait-il, la terre promise est une réalité : une résolution forte, un acte de foi collectif et cette terre est conquise. Je vous apporte la vie et le salut... Unissons-nous seulement de volonté résolue et l'ère nouvelle du monde est fondée (1).

---

(1) « Le 25 février et le 7 mars 1825, devant une assemblée composée des personnalités les plus importantes du monde politique américain, Robert Owen prononce, à la Chambre des représentants de Washington, deux discours dans lesquels il expose ses plans pour la régénération de l'espèce humaine. A

L'école phalanstérienne contient plus de force que l'initiative de l'œuvre n'en exige. Qu'elles s'ébranlent, s'unissent et convergent ; virtuellement et d'ores et déjà la fondation est opérée (2). »

En apprenant son retour, ses disciples étaient accourus en foule en Belgique, et déjà ils voyaient poindre le jour de l'Harmonie ; plus de doute maintenant, c'est sur cette terre privilégiée que les travailleurs de l'avenir doivent planter leur tente. Comme il avait lui-même alors l'enthousiasme le plus vif et la foi la plus complète dans le succès de l'entreprise, il publia un exposé des ressources du pays et des moyens de colonisation, un projet de société pour l'achat et l'exploitation des terres et provoqua des adhésions. Il y avait, pour la France, une agence à Paris dans les bureaux de la librairie phalanstérienne ; de la Belgique ou des autres pays étrangers, les adhésions devaient être envoyées à Considérant ou à son ami Cantagrel, à Bruxelles.

Nous devons dire à la louange de Considérant que, loin de spéculer sur l'enthousiasme, il s'attachait à en montrer les périls ; le but à atteindre était la fondation d'une colonie prospère où on

---

New-Harmony, va s'ouvrir pour l'humanité une ère de paix et de bonne volonté. Grâce aux circonstances nouvelles qui entoureront sa formation physique et mentale, grâce aux principes nouveaux qui dirigeront sa conduite, l'homme pourra atteindre un état de force, de vertu, d'intelligence et de bonheur supérieur à toute imagination. » (Dolléans. *Robert Owen*, p. 231.)

(2) *Au Texas*, p. 83.

trouverait plus tard le noyau d'un phalanstère. « Gardez-vous des illusions, disait-il, gardez-vous de croire à une réalisation immédiate de notre idéal, de nos vœux les plus chers, de nos aspirations les plus ardentes ; gardez-vous même de la pensée de l'y vouloir prématurément entreprendre (1). » Il n'était pas non plus partisan d'un départ précipité auquel tous étaient trop portés ; aucun membre de la société ne devait s'embarquer avant la fondation d'un premier établissement dont les éléments essentiels étaient l'acquisition et la délimitation des terres, la constitution d'une station provisoire où on centraliserait la correspondance, les plants, les graines, les instruments de travail nécessaires à l'exploitation et surtout un abri pour les arrivants. Il avait déjà en vue l'acquisition du fort Worth, où l'on pourrait donner asile aux cent cinquante premiers travailleurs ; ceux-ci devaient être choisis parmi les natifs du pays, beaucoup plus aptes à un premier défrichement que des Européens, même pris parmi les travailleurs manuels. Considérant faisait appel à tous les gens de bonne volonté, socialistes ou autres, attirés par cette entreprise colonisatrice ; le temps, l'expérience, l'entente commune devaient décider plus tard de l'essai.

Tout à coup, au milieu de son travail de recrutement d'adhérents, et pendant que les croyants lui envoient les fonds nécessaires à l'expédition, il

(1) *Au Texas*, p. 121.

est arrêté sous la prévention de complot et de fabrication d'armes prohibées ; dans la correspondance d'un industriel liégeois, chez lequel on avait saisi des engins suspects, le Parquet avait trouvé deux lignes relatives à une commande faite par Considérant pour le compte de son frère. Immédiatement le souvenir du complot du 13 juin s'était présenté à l'esprit du magistrat instructeur, lequel avait immédiatement décerné contre Considérant un mandat d'amener, sans même rechercher de quelle nature était la commande faite à Liège. Or il s'agissait d'un dessin à graver sur un fusil dont la ville de Salins avait fait don au frère de l'ancien Montagnard. De ce fait, ce dernier dut subir une détention préventive de huit jours « pour deux lignes de l'écriture du premier venu ».

Mais la justice lui avait fourni l'occasion d'attirer à nouveau l'attention des Belges sur l'entreprise du Texas : dans une brochure intitulée *Ma justification,* du 30 août 1854, il soutient que c'est en Amérique que doivent se résoudre les difficultés sociales ; la réclame était des plus curieuses : « L'école phalanstérienne, avec ses hommes, ses ressources, ses capitaux, a entrepris, sur ma proposition, la formation d'une colonie européo-américaine au Texas. Le but est de fonder dans un pays superbe, où les terres les plus fertiles du monde sont encore à deux francs cinquante l'hectare, un champ d'asile ouvert à ce que nous appelons, nous, la poussée progressiste de l'humanité au XIX^e^ siècle, et qui, sous le nom de socialisme,

épouvante tant de gens en Europe, où, j'en conviens, la solution est plus difficile. Tous les gouvernements et toutes les respectabilités sociales sont éminemment intéressés au succès de l'entreprise (1), et les honnêtes gens, s'ils ont de l'argent et du patriotisme, doivent s'empresser de nous prêter concours. » Considérant annonce ensuite au public que le personnel prêt pour l'émigration est déjà très considérable et riche en éléments de toutes sortes, depuis les maçons, charpentiers, brasseurs, tanneurs, cultivateurs, jusqu'aux ingénieurs, architectes, médecins, professeurs, et qu'il a déjà reçu des propositions formelles pour installer là-bas des fabriques d'armes, d'horloges, des fonderies, des verreries.

L'école répondit à son appel avec un élan magnifique : en moins de trois mois, la souscription minima demandée par lui était décuplée ; aussi c'est au capital d'un million de dollars (5.400.000 francs) que se fonda, à Bruxelles, le 26 septembre 1854, la Société européenne de colonisation du Texas, sous la forme d'une commandite par ac-

---

(1) « Robert Owen affirme qu'il n'a pas d'autre prétention que de montrer la voie au gouvernement : New-Harmony est une expérience qui doit convaincre les esprits éclairés de la vertu du système et amener les gouvernements à en généraliser l'application ; en peu de temps, il n'y aura plus dans le monde une personne qui consentira à vivre malheureuse dans les cadres anciens de la vieille société individualiste, de cette société de concurrence et d'antagonisme, en présence du bonheur et de l'harmonie qui règneront au sein des villages de coopération mutuelle. » (Dolléans. *Robert Owen*, p. 232.)

tions ; Considérant, Bureau, Guillon, Godain-Lemaire formèrent la gérance.

Seul Considérant devait partir pour l'Amérique, chargé des mesures préparatoires ; les autres devaient rester à Paris pour centraliser dans les anciens salons de l'école les relations avec les souscripteurs. La Belgique fournit à la colonisation du Texas beaucoup moins de recrues que Considérant l'avait pensé ; beaucoup en restèrent à la théorie et, comme on dit, aimèrent mieux croire que d'aller voir ; d'ailleurs, les proscrits français, dont le nombre allait grossissant depuis le coup d'Etat du 2 décembre, désapprouvaient l'entreprise, prétextant que le moment était peu favorable pour aller fonder une société nouvelle en Amérique, alors qu'il fallait renverser un gouvernement en France. Aussi y eut-il parmi les Belges plus de vœux platoniques que d'adhésions formelles et surtout plus d'articles enthousiastes de journaux que d'argent et d'hommes ; on vit dans les réunions phalanstériennes de grands élans de religiosité mystique et des effusions de tendresse fraternelle (1).

L'école, malgré les recommandations instantes

---

(1) « Aux heures des tempêtes, l'esprit de Dieu, touché de la tristesse des âmes sérieuses, descend sur ses élus pour y verser sa lumière féconde en germes de résolutions soudaines et triomphantes... Les phalanstériens sont les élus de Dieu pour le salut du monde. Ils vont concourir à une œuvre historique et religieuse pratique. » (*Revue trimestrielle*, 1855 : « L'Ecole phalanstérienne et le Texas ».)

et les prudents avertissements de son chef, ne vit dans cette colonisation que l'essai si longtemps rêvé du système, et Considérant lui-même se laissa bientôt gagner par l'enthousiasme commun ; l'homme d'affaires disparut devant l'apôtre. « Vous êtes les élus de Dieu pour le salut social du monde, dit-il, l'heure est venue et vous êtes prêts ; si je disparais, enterrez-moi sans vous arrêter un jour. Emportez mon souvenir dans vos cœurs et suivez le soleil jusqu'à la terre qu'il illumine, quand il abandonne aux ombres de la nuit les vieilles civilisations qui s'éteignent. » Voilà le rêve et voici la réalité !

En décembre 1854 partirent sur *L'Union* une centaine de colonisateurs français, belges, suisses et polonais, sous la conduite de Considérant. Crespel, juge au Tribunal de Commerce de Bruxelles ; Cousin, ingénieur à Mons ; le peintre Haghe et le chansonnier Adolphe Le Ray étaient parmi les colons. Arrivé à New-York avec sa famille, Considérant, surmené par le travail intense des derniers mois, se heurte à mille difficultés imprévues : des changements survenus dans la législation concernant l'appropriation des terres compliquent le premier établissement ; les concours sur lesquels il comptait lui font défaut. De plus, il apprend qu'en Europe toute une population s'apprête au départ sans en avoir reçu l'ordre : en effet, le 12 janvier 1855, un second groupe de quatre-vingts Français et Belges s'embarquait à Anvers sur le voilier *Lexington* et arri-

vait le 27 février à la Nouvelle-Orléans, où il attendit une quarantaine de Suisses partis de Brême au commencement d'avril. Tous se dirigèrent sur Galveston par le Mississipi et le golfe du Mexique pour atteindre Houston.

Cette nouvelle provoque chez Considérant une véritable stupeur, car il en comprend aussitôt toutes les conséquences néfastes. « Mon plan était brisé dans ma main, dit-il, brisé dès les premiers pas ; je tombai foudroyé sous les débris. » Le seul moyen de sauver la situation eût été de refuser de recevoir les nouveaux arrivants, mais il ne peut se résoudre à cette mesure rigoureuse ; il se désole et se désespère, écrivant partout en France et en Belgique pour interdire de nouveaux départs. Peine inutile ! Le nombre des émigrants augmente chaque jour ; un troisième convoi a suivi le second, un autre arrive, puis un autre encore, foule mêlée d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles, de vieillards, la plupart sans ressources, sans valeur, sans connaissance du pays, sans expérience du travail, pleins d'illusions et d'espérances, assoiffés de richesse et de bonheur.

Comprenant alors la terrible responsabilité qu'il a assumée, Considérant se multiplie, se prodigue, s'épuise ; mais une grave maladie nerveuse le terrasse et abolit en lui toute faculté de vouloir et d'agir. Les colons, à peine débarqués, durent faire, sans guide, sur des chariots traînés par des bœufs, à travers des forêts et des prairies, par des chemins mal connus et peu sûrs, un trajet de

trente jours pour atteindre la terre promise. A la fin de mai 1855, ils étaient à peu près trois cents, tous animés du désir de jouir de l'indépendance la plus complète. Leurs chefs, Cantagrel, Cousin et Songeon, leur remettaient quotidiennement un ordre du jour ; les travaux étaient répartis selon les aptitudes de chacun et les terrains sur lesquels on avait élevé la colonie *Réunion*, la commune modèle, furent vite mis en plein rapport ; la récolte de maïs fut même magnifique la première année ; l'entrain et l'entente la plus parfaite régnaient parmi les colons.

Les règlements qui devaient être transmis par le comité parisien organisateur de l'affaire allaient tout gâter et jeter dans la colonie un découragement profond et un désordre effroyable. En effet, la journée de travail réglée par le comité était rémunérée, mais deux tiers étaient portés au crédit du colon et un tiers à la réserve, et le compte ne pouvait être liquidé qu'au bout d'un certain temps. Or la vie était très chère, les objets d'habillement surtout étaient à un prix exorbitant. Les deux tiers suffisaient à peine à l'entretien, et comme le troisième tiers se payait plus tard, le séjour à la colonie aurait fini par devenir onéreux. Alors, devant ce manque d'organisation et ce défaut de lois, les intérêts égoïstes se déployèrent avec une brutalité barbare, chacun tirant à soi, au milieu des reproches, des plaintes et des querelles. La misère et l'anarchie régnèrent alors, au lieu de l'harmonie et de l'abondance.

Cependant, la maladie de Considérant se prolongeait, aiguë d'abord, puis chronique ; impuissant à conjurer le désastre, il voyait sous ses yeux s'accomplir la ruine irrémédiable de son entreprise. Rien de douloureux et d'émouvant comme le récit qu'il nous fait lui-même de cette crise : « Au milieu de toutes les idées que je tordais, de toutes les sortes de douleurs qui me hachaient, des rages qui bondissaient dans ma pensée désespérée, j'étais incessamment ramené au même point : écrire en Europe qu'on en finisse par une liquidation immédiate et faire immédiatement la mienne (se suicider)... Je sais ce qu'on peut dire d'un tel abandon... Un chef est toujours un chef, responsable de tout... et ne doit pas déserter quoiqu'il arrive... Ma raison même était de cet avis ; mais ne trouvant, pour engager la partie, qu'une machine exténuée par une maladie violente, ravagée par les soubresauts et les explosions incessantes d'un système nerveux palpitant, détraqué et bouleversé, des muscles énervés, une âme aigrie, ulcérée, détendue et lâche, force m'était d'abandonner toute pensée d'initiative... Au reste, que j'y misse ou non du mien, cette liquidation personnelle me paraissait assurée et prochaine. Le peu de forces qui me restait ou leur prostration complète, je ne sais lequel, aida ma raison à ne pas suivre ce dernier appétit du désespoir. Après avoir consommé dans mon for intérieur le sacrifice de tout ce à quoi la nature humaine vivante peut tenir, je crus devoir laisser à ce qui allai

advenir mon nom et ma personne pour ce qu'ils pouvaient valoir, me laisser moudre et traîner par le sort jusqu'où cela irait, et j'écartai, au moyen d'un sommeil forcé, par la morphine, une fin physique immédiate. Ma vie me paraissant dès lors comme une surérogation destinée non plus à conduire allègrement au succès une grande entreprise, mais à amoindrir les désastres d'un naufrage accompli, je me bornai passivement à l'atténuation du mal existant, en laissant à d'autres des espoirs et des confiances que je ne partageais plus (1). »

Cependant, après de longues souffrances physiques et morales, une amélioration se manifesta dans l'état du malade qui, robuste et jeune encore, vit peu à peu revenir à lui la santé, le courage et la vie. Mais, autour de lui, quel horrible chaos ! L'argent va manquer, les vivres s'épuisent, l'angoisse alors est à son comble. Cependant, ni le départ de la plupart de ses compagnons, ni les difficultés suscitées par les planteurs du Texas, ni les déceptions que lui causait à tout moment la mise en pratique d'un système qui ne tenait pas suffisamment compte des besoins et des instincts de l'homme, rien ne put enlever à Victor Considérant ses illusions. Envisageant froidement tous les côtés de la situation, il se livre à mille calculs et en arrive à conclure que tout le mal peut être réparé si l'école peut fournir un suprême effort ;

(1) *Au Texas*, p. 8.

c'est alors qu'en 1857, après trois ans d'un silence absolu, ce vaincu fait à ses amis la confession de ses tourments, cet apôtre généreux raconte combien douloureux fut son calvaire : il publie *Au Texas, ou Exposé fidèle des hauts faits de science sociale exécutés par les grands hommes de* La Phalange *et de* La Démocratie pacifique *dans le Nouveau Monde.* D'ailleurs, pas un mot pour rejeter sur autrui le poids de la responsabilité qu'il reconnaît avoir seul encourue. Il expose ses nouveaux plans, croyant ranimer tous les courages et toutes les énergies ; mais après trois ans d'abstention, durant lesquels il a laissé sans réponse toutes les lettres et toutes les mises en demeure d'explication, la confiance était irrémédiablement perdue ; en Europe, c'était un déluge de plaintes irritées et amères contre ce remueur d'idées incapable de rien organiser, qui avait conduit à la ruine tous ces colons trop confiants dans ses belles promesses ; aussi son appel resta sans écho.

SECTION II

DE SAN-ANTONIO A LA RUE DU CARDINAL-LEMOINE

Se remémorant alors l'heureux temps de la propagande où des auditoires enthousiastes frémissaient à sa voix, il se résout à tenter un dernier effort ; il obtient une autorisation de séjour pour quelques mois en France et s'embarque à l'automne de 1859. « La première personne que je rencontrai à la frontière, écrit-il, fut M. Thiers, à la gare de Valenciennes. — « Ah ! me dit-il amèrement, vous allez trouver ce pays bien changé, bien affaissé, bien éteint. » En France, Considérant retrouve quelques disciples qui l'accueillent et l'entourent, car tous ceux dont il a réchauffé le cœur par ses appels à la charité et à la fraternité lui gardent toujours un affectueux souvenir ; mais, hélas ! les salons de la rue de Beaune, qui ont retenti de discussions si ardentes, demeurent fermés et silencieux, et l'école elle-même semble anéantie ; seuls quelques fidèles ont gardé le culte du passé et caressent au fond de leur cœur une dernière espérance. Cependant Considérant n'avait rien perdu de sa grâce et de sa séduction d'autrefois ; il n'était que mélancolique ; cet éclatant causeur demeurait muet, il ne proférait même pas un murmure contre la mauvaise fortune. « A Ville-d'Avray, où il était venu dans l'été

passer sous mon toit quelques jours, sa seule distraction était de jouer avec mon fils, un garçon de trois ans, qu'il avait pris en gré. Ils passaient ensemble des heures entières, et c'était pour lui les meilleures. Le voyant un jour silencieusement étendu sur un divan, près de la fenêtre, les yeux perdus dans l'espace, je lui dis : « Que faites-vous « là, mon cher Victor? Vous rêvez, vous vous « laissez vivre? » — « Dites plutôt, me répondit-« il, que je me laisse mourir (1). »

Rappelé par ses affaires de l'autre côté de l'Atlantique, il repartit et trouva la ruine de sa colonie consommée par le soulèvement des Etats du Sud. Surmontant son propre désespoir, il essaie de ranimer les courages chancelants. Inutile effort : le capital social est entièrement détruit, et, malgré des prodiges d'énergie réalisés par quelques colons convaincus, l'anarchie est complète. Il quitta les bords de la Rivière Rouge lorsque tout espoir d'y faire vivre la commune modèle fut définitivement évanoui et alla professer sa foi phalanstérienne au Brésil; il se retira aux environs de San-Antonio avec sa femme et sa belle-mère, où, marque de son impérissable jeunesse, il tenta un nouvel essai qui ne réussit pas davantage que celui du Texas ; il y resta jusqu'en 1869, vivant comme un anachorète, partagé entre la culture de la terre et l'étude des sciences.

---

(1) Mme Coignet. *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, p. 89.

Ses amis d'Europe lui envoyaient toutes les publications nouvelles de quelque intérêt, et il se tenait ainsi au courant des méthodes et des dernières découvertes de la science, déployant toujours une grande activité intellectuelle. La fin de la guerre de Sécession rendant les communications plus faciles avec l'Europe, il suit avec une visible curiosité le réveil de l'esprit et des idées en France à la fin du second Empire ; il réussit à se procurer *La Vie de Jésus*, et cet ouvrage fait travailler vivement sa pensée, si bien qu'il entre en correspondance avec Renan, lui écrivant des lettres curieuses, touchant, à propos des origines du christianisme, un peu à toutes choses, et témoignant d'une jeunesse d'esprit extraordinaire chez un homme aussi terriblement éprouvé (1). »

Quand l'amnistie de 1869 rouvrit les portes de la France à tous les proscrits et condamnés de la

---

(1) Le 11 décembre 1868, Renan lui écrivait : « Je me suis « souvent reproché d'avoir si longtemps attendu pour répondre « à vos deux longues et belles lettres. L'achèvement de mon « *Saint-Paul* m'a si complètement absorbé cet été que je me » suis mis en retard d'une manière scandaleuse avec tous mes « devoirs. Pour répondre à de pareilles lettres, formant un « véritable livre sur les matières les plus graves, il faudrait un « livre aussi. M. Sauvestre m'a dit que nous pouvions espérer « de vous voir bientôt ; alors nous causerons à loisir, si vous « le voulez bien, de ces problèmes dont le principal attrait est « peut-être d'être insolubles, et néanmoins qui s'imposent si « fortement à l'esprit humain. Vous avez consacré votre vie à « la discussion de questions sociales, et je comprends l'intérêt « que les origines du christianisme vous inspirent. Ce grand « mouvement fut, en effet, pour une part, un événement social ;

République et de l'Empire, Victor Considérant revint en France avec sa femme, après la mort de sa belle-mère ; il y vécut encore vingt-quatre ans dans une telle obscurité que beaucoup le croyaient mort. Ce n'est pas que les occasions lui aient manqué de rentrer dans la vie publique : deux fois, après la chute de l'Empire, la démocratie parisienne lui offrit une candidature à l'Assemblée nationale ; mais toujours il refusa ; la politique pure ne l'attirait pas, mais bien plutôt le mouvement social, et, de même que l'école fouriériste avait renoncé à toute action militante depuis 1852, de même il renonça définitivement à la vie publique, uniquement curieux de sciences et d'études.

La guerre de 1870 ne le surprit pas plus que la victoire des Allemands : dans ses *Prédications sur la guerre* (octobre 1870), il montre que la France

---

« mais il fut, avant tout, un événement religieux, et c'est jus-
« tement pour cela que l'élément du socialisme qu'il impliquait
« réussit. La solidité d'une fondation est en raison directe de la
« quantité de dévouement, de sacrifice, d'abnégation qui a été
« déposée dans ses bases. Certains peuples anciens croyaient
« que, pour qu'un édifice durât, il fallait qu'un homme eût été
« enterré vivant dans ses fondations ; cela est assez vrai, du
« moins dans l'ordre moral. L'intérêt temporel ne suffit pas
« pour tirer de l'homme le degré d'héroïsme nécessaire pour
« les œuvres communes vraiment durables et grandes. L'idéa-
« lisme aura-t-il la force de faire un jour ce que fit autrefois la
« croyance à un royaume de Dieu matériel et immédiat ? Il est
« bon, en tous cas, de protester à la façon des stoïciens de l'an-
« cien monde. Par votre courage et votre vie toute dévouée à la
« poursuite de ce que vous concevez comme l'idéal, vous vous
« êtes mis de la noble phalange. »

fait la guerre sans conviction, sans idée, tandis que l'Allemagne la fait par œuvre nationale ; s'adressant aux membres du gouvernement provisoire, il leur fait un cours d'histoire politique, montrant l'esprit nouveau de 89 tendant à établir la paix et l'unité et à détruire les idées traditionnelles, le peuple humanitaire se changeant en peuple guerrier sous Bonaparte, la pensée rénovatrice du XVIII^e^ siècle se perdant sous la monarchie de juillet dans les classes influentes, politiques et lettrées. « Ce furent les beaux jours de l'éclectisme, du doctrinalisme, et le spiritualisme du juste milieu accusa la grande philosophie du XVIII^e^ siècle d'une pitoyable étroitesse et d'un affreux matérialisme. Soult et Dupin suivirent la procession du Saint-Sacrement, cierge en main ; et M. Thiers, qui protégeait naguère encore la domination du pape à Rome contre les Romains par les chassepots du dernier Bonaparte, avait ramené à grands fracas le glorieux cadavre du premier dans l'église des Invalides. » La réaction fut servie par le parti républicain qui, en 1848, manifesta son incohérence : « Pour les uns, la République ne se dégageait guère des traditions classiques des républiques historiques ; pour d'autres, la République c'était la France monarchique sans monarque, assise sur le suffrage universel, mais fortement armée, reprenant ses frontières naturelles et parlant d'un ton impérieux en Europe. Pour d'autres, ce n'était que la simple glorification passionnée des violences, des colères et

des grandeurs dramatiques de 1793 et la déification du peuple souverain. » Il terminait en proclamant que, pour durer, la République doit être positive, c'est-à-dire servir les intérêts réels et économiques de tous.

La Commune fournit à Considérant une seconde occasion de s'adresser à l'opinion : il publia *La paix en 24 heures dictée par Paris à Versailles, adresse aux Parisiens*, brochure dans laquelle il montrait que les nations tendent à devenir purement productrices et qu'il se constitue un état économique qui s'élève contre la guerre. La société politique veut une vraie liberté ; Paris surtout demande son autonomie ; la Commune, qui est « la dictature improvisée dans un moment suprême et terrible », répond à cette légitime aspiration ; si on ne fait pas la paix, on aura à redouter « les horreurs de la réaction qui suivraient infailliblement un enlèvement de Paris par les généraux prétoriens et décembriseurs de l'Empire, ivres de la double fureur de leurs défaites honteuses sous les Prussiens et de leur victoire, cent fois plus odieuse encore, sur Paris ».

D'autres fois, trouvant dans la presse certains problèmes sociaux mal posés, il eut de nouveau la tentation de reprendre la plume ; une grande fatigue d'esprit la fit tomber de ses mains ; jouer un rôle pour le jouer, écrire pour rappeler son nom ou accroître ses ressources, rien de plus contraire à sa nature. Il n'avait jamais recherché ni la notoriété, ni la richesse, n'ayant jamais eu de

fortune personnelle. « Qui les a connus dans les deux humbles chambres qu'ils habitèrent si longtemps rue du Cardinal-Lemoine ne les saurait oublier. Victor, dans sa houppelande de velours noir tombant sur un pantalon foncé, avec son chapeau à larges bords et sa canne de chêne, semble un voyageur au long cours, à la recherche de plages inconnues. Il a gardé dans la vieillesse sa taille droite et souple, sa belle tête ombragée maintenant de cheveux gris, ses traits finement découpés, ennoblis encore par l'âge. La mélancolie réside toujours sur son front, mais une mélancolie résignée et sereine. Le regard reste plein de douceur, le sourire de grâce. Quand l'amitié frappe à leur porte, quel accueil ouvert et cordial elle reçoit ! (1) » A cet humble foyer, les besoins matériels tenaient peu de place ; les deux époux vivaient comme des oiseaux : du café, du thé, du pain, du lait, et le soir un repas un peu plus substantiel pris dans un petit restaurant du voisinage ; ni plaisirs mondains, ni bruit, ni luxe, ni bien-être.

Les journées de Considérant se passaient sur les bancs du Collège de France, de la Sorbonne ou du Muséum, à suivre le mouvement des sciences et de la philosophie (2) ; il vivait comme un sage

---

(1) Mme Coignet. *Victor Considérant, sa vie, son œuvre*, p. 96.

(2) Les cours qu'il suivait avec le plus d'intérêt étaient ceux d'Edmond Perier au Muséum, de Balbiani au Collège de France et de Paul Janet à la Sorbonne.

antique, spectateur paisible des événements qui se sont accomplis dans le monde depuis ce jour, « débris d'une époque puissante par l'imagination et l'invention, que bientôt on ne comprendra plus ». Au Quartier Latin, tout le monde connaissait « ce vieil écolier du moyen âge », attentif et sérieux aux leçons de ses maîtres, coiffé de sa toque, drapé à l'américaine dans sa couverture et portant allègrement le poids de ses 85 ans. Le soir, au café Soufflot, nombre d'étudiants l'entourent, pleins de respect et de sympathie, car il aime la jeunesse et discute volontiers avec elle.

En 1880, il écrivait à ses frères, toujours abusés, qui l'invitaient à rentrer en scène : « Vous m'invitez à rentrer en ligne et à reprendre une propagation active de la théorie sociétaire. Je pense toujours, mes amis, que Fourier a fait la découverte capitale en fait de science sociale et qu'il ne sera rien de bon ni de fécond en dehors de la conception qu'il nous a livrée. Mais je pense, d'autre part, que pour reprendre une propagation active de l'idée de Fourier, il ne faut pas chercher les ornières de la première école pour remarcher les pas que nous y avons marchés il y a cinquante ans... Ce que nous avons fait alors, nous l'avons fait comme nous l'avons pu, comme nous l'avons su, et nous l'avons bien fait... Mais la reproduction aujourd'hui, la répétition, si vous voulez, de la même propagation serait encore plus impuissante que le premier travail. (Je dis impuissante relativement, car il ne faut pas croire que je con-

sidère nos travaux passés comme perdus, c'est-à-dire comme n'ayant pas laissé de trace dans l'histoire des idées humaines, et de grands germes pour l'avenir.) Quoi qu'il en soit, je tiens que dorénavant il faut viser non à la continuation d'un premier mouvement, à la réparation d'une école éteinte, mais bien à la création d'un nouveau mouvement, d'une école nouvelle, d'une nouvelle propagation, faite cette fois dans des conditions à entraîner l'adhésion forcée des esprits, c'est-à-dire établie sur des bases absolument scientifiques. Oui, je crois que cela est possible, et j'aurais tenté oralement la création d'un nouvel atelier de travail pour réaliser ces nouvelles conditions si j'avais trouvé des jeunes disposés à me seconder. Je n'en ai pas trouvé jusqu'ici, mais j'ai mis mon temps à profit en tâchant de me mettre au courant moi-même de la science actuelle, afin de pouvoir mettre en harmonie avec elle les conditions de cette propagation nouvelle dont je parle (1). »

Sa femme mourut la première ; il l'emmena reposer en Franche-Comté, son pays natal, et vint reprendre à Paris sa vie calme et résignée. Cependant, le poids des ans commençait à lui peser, la marche lui devenait pénible et la solitude insupportable. C'est alors qu'il fut recueilli par un ami fidèle, qui entoura ses derniers jours d'une

---

(1) Lettre aux phalanstériens de Marseille. Beaufort (Jura), 15 mai 1880. *Revue du mouvement social*, août 1880, p. 259.

sollicitude affectueuse et dévouée, M. Kleine, aujourd'hui directeur de l'Ecole des ponts et chaussées. « Je ne puis plus vivre seul, lui écrivait-il, venez me chercher, mon ami. » A dater de ce jour, il vécut dans le silence et la retraite, et c'est dans les bras de son ami qu'il s'éteignit le 27 décembre 1893, emporté par une congestion pulmonaire, lui léguant ses livres et manuscrits et son héritage intellectuel. Ses obsèques furent civiles et, suivant un désir ancien, son corps fut incinéré au Père-Lachaise. Dans ses derniers jours, il avait encore ce bel enthousiasme d'illuminé et cette chaleur de conviction qui avaient, à maintes reprises, soulevé tant d'applaudissements ; à 85 ans, comme le dit Charles Delfosse dans *Le Peuple* du 31 décembre 1893, il avait conservé « un cœur jeune et une imagination toujours fraîche, où fleurissait l'éternelle chimère ».

DEUXIÈME PARTIE

Les Idées de Victor Considérant

PRÉAMBULE

Nous devons, dans cette seconde partie, exposer les idées de l'homme dont nous connaissons maintenant la vie, vie mouvementée s'il en fût, remplie de heurts et de secousses, et semée d'écueils.

Une bibliographie aussi complète que possible de ses ouvrages nous montrera l'ampleur de son œuvre :

Destinée sociale, 1834-38.

Discours à l'Hôtel de Ville, 1835.

Théorie du Droit de propriété et du Droit au travail, 1838.

Défense du Fouriérisme, réponse à MM. Proudhon, Lamennais, Reybaud, L. Blanc, etc., économie, morale, philosophie, réfutation de l'égalité absolue, solution des problèmes du Paupérisme, de la richesse générale et du travail par la théorie de Fourier, 1840.

Contre M. Arago, réclamation adressée à la Chambre des députés par les rédacteurs du feuil-

ton de *La Phalange*, suivie de la théorie du Droit de propriété, 1840.

Immoralité de la Doctrine de Fourier, 1841.

Bases de la Politique positive, manifeste de l'Ecole sociétaire fondée par Fourier, 1841.

Système des développements de l'Ecole sociétaire, 1842.

Théorie de l'éducation naturelle et attrayante, 1845.

Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier, 1845.

Principes du Socialisme, manifeste de la Démocratie au XIX^e^ siècle, 1847.

Description du Phalanstère et considérations sociales sur l'Architectonique, 1848.

Le Socialisme devant le Vieux Monde, ou le vivant devant les morts, 1849.

Au Texas, 1854.

Ma justification, 1854.

Du Texas, 1857.

Ce sont là les ouvrages de doctrine. Voici maintenant les œuvres qui présentent un caractère plus spécialement politique ou social :

Nécessité d'une dernière débâcle politique en France, 1836.

La Conversion, c'est l'Impôt, 1837.

Déraison et dangers de l'engouement pour les chemins de fer, 1838.

De la Politique générale et du Rôle de la France en Europe, suivi d'une appréciation de la mar-

che du gouvernement depuis juillet 1830, 1840.

De la Monarchie et de la Régence, 1842.

Le Socialisme, c'est le vrai Christianisme ; Payens, convertissez-vous, 1843.

De la Politique nouvelle convenant aux intérêts actuels de la société et de ses conditions de développement par la publicité, 1844.

Petit cours de Politique et d'Economie sociale, à l'usage des ignorants et des savants, 1844.

Les Fonctionnaires publics et les Dénonciateurs, 1845.

Propositions de loi et Discours du 14 avril 1849.

Manifeste de *La Démocratie Pacifique*, 1849.

Etat et avenir des idées sociales, 1850.

La Solution ou le Gouvernement direct du Peuple, 1851.

Les quatre crédits ou 60 milliards à 1 1/2 0/0, 1851.

Mexique. Quatre lettres au maréchal Bazaine, 1868.

Prédications sur la Guerre, 1870.

La Paix en vingt-quatre heures dictée par Paris à Versailles ; adresse aux Parisiens, 1871.

La dernière Guerre et la Paix définitive en Europe, 1873.

Petite histoire de la Féodalité capitaliste, 1892.

Parmi toutes ces publications, nous analyserons d'abord *Destinée sociale*, l'ouvrage capital de Considérant ; nous aurons ainsi une vue d'ensemble sur toute la pensée de l'auteur. L'analyse de *Le Socialisme devant le Vieux Monde*, nous fera

ensuite connaître l'opinion de Considérant sur la plupart des autres réformateurs socialistes de son époque. Dans un troisième chapitre, nous analyserons certaines œuvres qui, tout en étant de moindre envergure que les précédentes, n'en sont pas moins fort intéressantes et qui contribuent à donner à la pensée de leur auteur tous ses aspects et à faire connaître toutes ses tendances. Enfin, nous consacrerons un dernier chapitre à la synthèse des idées générales de Considérant dégagées de toutes ses œuvres.

CHAPITRE PREMIER

Destinée sociale

Disons en manière de préambule que dans ce livre, qui est en quelque sorte la démonstration officielle du système de Fourier, déborde une véritable exubérance d'érudition fouriériste; Victor Considérant excelle à montrer la fougue enthousiaste de l'accord, l'acharnement rivalisé du discord, les groupes engrenés et conjugués; tous les fourneaux du phalanstère fonctionnent avec fureur; les temps gastrosophiques approchent; l'ouvrage est imprégné de parfums culinaires, il y a même un peu de musique; l'auteur nous apprend que le bonheur se propage par explosion et qu'on peut épargner, dans la société qu'il conçoit, 285.000 francs dans le décrottage des bottes. Quant à la forme, il règne dans *Destinée sociale* un ton provocateur qui ruinerait le livre si l'auteur n'avait pas pris soin de nous avertir, dans la préface du second volume, que « l'humeur colérique et sauvage » qu'il a manifestée ne lui est pas naturelle et n'est de sa part que l'effet d'un cal-

cul; de même pour les bizarreries et les digressions qu'il se reproche tout le premier. L'ordonnance du livre semble être plus pittoresque que méthodique, et il semble que l'auteur ait voulu attirer à la fois l'attention des penseurs et celle des gens du monde.

SECTION PREMIÈRE

OBJET DU LIVRE

Le but de l'ouvrage est de donner une explication de la théorie de Fourier. Aujourd'hui plus que jamais, le sentiment des misères sociales est développé, la société actuelle vit dans un état de grand malaise. Pour y remédier, il faut un plan de réorganisation sociale; la théorie de Fourier va nous le révéler.

Ceux qui travaillent au bonheur des hommes sont le plus souvent traités de charlatans ou d'utopistes et se heurtent à la malveillance ou à l'hostilité commune, car d'ordinaire, on juge une théorie avant de l'avoir comprise, et on y introduit des idées totalement étrangères à celles de l'auteur. Ce qu'il faut, ce n'est pas améliorer la société actuelle, car elle est mauvaise en soi, mais bien la transformer radicalement, en partant de principes opposés à ceux qui ont eu cours jusqu'ici, de façon à arriver par une voie nouvelle à des résultats nouveaux.

L'école sociale dont fait partie Considérant ne doit être confondue avec aucun parti politique; son système, c'est la vérité sociale indépendante des personnes et des coteries, et non la vérité politique qui varie tous les ans et tous les mois.

Dans une société idéale régnerait un ordre comparable à celui qui règne dans le système sidéral. C'est l'homme qui présiderait au développement de la vie à la surface de la terre. La commune serait l'élément alvéolique de cette société et un gouvernement unitaire réglerait les rapports commerciaux et industriels des communes groupées en provinces et en nations. Tous les services seraient classés et coordonnés entre eux par une administration intérieure, et les produits distribués à chacun proportionnellement à son concours à la production; les émoluments augmentant avec les bénéficices, chacun serait intéressé au bien général.

Tous nos efforts doivent tendre à rapprocher notre organisation sociale de cette organisation typique. Ici, Considérant donne quelques définitions : jusqu'à ce jour, l'humanité a parcouru plusieurs périodes sociales : la sauvagerie, le patriarcat, la barbarie et la civilisation; les sociétés de l'avenir porteront le nom générique d'Harmonie, avec, pour base, la phalange industrielle ou la commune sociétaire. Par industrie, l'auteur entend tout travail utile à l'humanité, et par attraction passionnelle l'ensemble des passions qui sont un résultat de l'organisation même de l'homme.

SECTION II

CRITIQUE

§ 1er. — Vices généraux de la société actuelle.

Ici commence une censure très vive de l'état social de l'époque, censure malheureusement justifiée.

Dans la société actuelle, nous voyons beaucoup d'êtres et d'institutions improductifs ; Considérant cite comme exemple les maisons de jeu, les prostituées, les mendiants, la régie, la douane, les travaux des magistrats, des avocats et des philosophes, et surtout l'armée qui est employée à ne rien faire de productif en attendant qu'elle soit employée à détruire. De plus, la civilisation ne sait tirer des forces qu'elle emploie à la production qu'une petite quantité de richesses ; mille travaux urgents restent à faire. Les intérêts des prolétaires sont hostiles à ceux des propriétaires, et la concurrence divise capitalistes et ouvriers. Tout individu est producteur, consommateur ou commerçant ; or l'intérêt du commerçant est en lutte avec celui du consommateur et du producteur, car le même objet qu'il a intérêt à vous vendre cher il a eu intérêt à l'acheter bon marché.

Pour mettre ce qui sort des mains du producteur à la portée du consommateur, on emploie le

commerce ; or il est improductif de sa nature ; il doit donc être fait par le plus petit nombre possible d'agents. Le commerçant spolie le corps social par d'immenses bénéfices, par la falsification des produits et aussi par des banqueroutes. Le corps commercial est un parasite et un vampire ; son honneur et sa gloire, c'est l'argent ; Considérant le compare à « une araignée suçeuse, un cancer dévorant ». Le mercantilisme grandit de jour en jour ; il est dans la littérature, dans l'art, dans la politique.

Remarquons qu'en critiquant une profession, Victor Considérant ne critique pas ceux qui l'exercent ; il ne blâme pas les négociants, mais la civilisation qui est seule coupable ; de même, il condamne l'armée en respectant les militaires et couvre d'anathèmes l'Université en la distinguant nettement de ses professeurs.

Il montre ensuite que la production d'un bien entraîne toujours avec elle la production d'un mal : « Vous trouverez que le tailleur, le cordonnier, le chapelier, ont intérêt à ce que les vêtements, les chaussures et les chapeaux soient promptement usés ; que le vitrier a intérêt à la grêle et aux orages qui brisent les vitres ; que le maçon et l'architecte ont intérêt aux incendies ; que l'avocat s'enrichit aux procès, le médecin aux maladies, le marchand de vin à l'ivrognerie, la fille de joie à la débauche » (1).

---

(1) *Destinée sociale*, p. 99.

Le travailleur civilisé est un véritable forçat ; le travail est pour lui une peine, alors qu'il devrait être un plaisir. Résumant les abus de l'ordre actuel, Considérant fait défiler sous nos yeux les ventres prolétaires qui souffrent de faim, les bouches prolétaires qui crient misère, le prolétariat et le paupérisme, ces deux cancers rongeurs des sociétés modernes, l'ouvrier transformé en chair à canon, « la civilisation écrivant chaque jour avec du sang frais sur les murs de nos cités son caractère malfaisant et odieux ».

Les hommes politiques reconnaissent le désordre matériel et moral de la société, mais traitent ce mal avec légèreté, sans rechercher ses causes premières. « Que dire quand on entend M. Thiers faire à la tribune un tableau si énergique et si vrai du mal qui nous ronge, qu'il se croit obligé de le terminer par ces mots : « Je suis désolé, messieurs, d'être forcé de faire ce triste inventaire de nos maux depuis quatre ans », et qui, le même M. Thiers, dans le même discours, nous papillotte la phrase suivante : « Notre société a été si admirablement faite par la Providence qu'aucune classe n'en peut opprimer une autre. » Ah, monsieur Thiers, vous êtes ministre et vous ne faisiez pas comme cela vos grâces à la Providence quand vous dîniez dans les petits restaurants à vingt-deux sous autour du Palais-Royal, alors que vous disiez à vos amis : « Je voudrais être de l'Institut, véritablement j'ai besoin pour vivre du traitement de onze cents francs qu'en

touchent les membres. » Oui, notre société a été admirablement faite par la Providence ; vous êtes ministre, vous êtes riche, vous êtes de l'Institut et vous pouvez maintenant vous asseoir à un dîner diplomatique à côté de lord Grey et lui taper malicieusement sur le ventre en lui disant « farceur ». Oh, notre société a été merveilleusement faite par la Providence ! (1) ».

La forme sociale actuelle est donc contraire aux intérêts généraux des individus et des nations, et si quelque changement heureux ne s'opère pas dans la constitution intime des civilisations européennes, elles seront vouées à un avenir fatal. Mais nous ne sommes plus à la veille de la révolution, où il semblait qu'il suffisait de renverser le vieil édifice social pour supprimer le mal. « Il y avait un gouvernement qui s'appuyait sur une antique autorité sans sanction populaire ; on fit une constitution. Il y avait une noblesse apanagée de vieux privilèges, on l'abattit. Il y avait un clergé doté d'immenses richesses, on abattit le clergé et l'on partagea ses richesses. Il y avait des nations étrangères qui se dressèrent contre ce mouvement ; on répondit à leurs manifestes insolents par le canon et on écrasa leurs armées. Il y avait un roi, on lui coupa la tête. Il y avait une religion qui depuis longtemps était entre les mains de ses prêtres un instrument d'exploitation,

---

(1) *Destinée sociale*, p. 109.

une raison de commerce ; on délara la religion un mensonge et on chassa Dieu ! (1) ».

Ainsi donc, il semble que le terme assigné par la Providence à l'état social actuel soit arrivé à échéance et que l'humanité va se trouver régénérée par un nouvel ordre de choses. Mais, peut-on objecter, notre civilisation ne saurait périr. Pourquoi donc ? N'a-t-elle pas fleuri, puis péri, dans l'Inde, en Egypte, en Grèce, à Rome ? Bien plus, les mêmes signes qui ont marqué la chute de l'empire romain se retrouvent chez nous avec une analogie frappante : « des agioteurs, des joueurs de bourse, sont devenus les arbitres de la destinée des nations ; ils accumulent des fortunes monstrueuses, prélevées sur les sueurs et le sang des peuples, en moins de temps qu'il n'en fallait aux proconsuls romains pour dépouiller leurs provinces ; et leurs concussions sont réputées honnêtes et légales ! Dans la capitale du monde civilisé, vous ne trouverez plus de temple où loge Dieu, ni de palais que protège un pouvoir respecté ; il n'y a plus que des casernes, une Bourse et la sentine de la rue de Jérusalem, l'hôtel de police ! Tout est devenu vénal. L'esprit mercantile qui a tout envahi a succédé à l'esprit libéral, comme celui-ci avait succédé à l'esprit chevaleresque ; il leur a succédé et il les a vaincus. Il a soufflé partout l'égoïsme ; jamais l'égoïsme, sous toutes ses faces, individuel et national, n'a été

(1) *Destinée sociale*, p. 118.

aussi général qu'il ne l'est aujourd'hui. Et qui l'ignore, puisque, loin de rougir de son égoïsme, chacun s'en honore, s'en glorifie ; on le porte au grand jour, on l'étale sur sa poitrine comme une décoration. C'est dans l'égoïsme que l'on fait consister toute vertu, toute sagesse. Ne vous occupez pas des autres, casez-vous, faites fortune. Voilà les conseils que reçoit le jeune homme ; il est jugé d'après cette maxime ; et si, emporté par une générosité naturelle à son âge, il néglige ce qu'on appelle sa carrière pour des spéculations d'une nature large, élevée et sociale, il se voit accusé de folie et mis au ban de la raison et du siècle (1). »

Or, pour faire face à cette décomposition de notre société, ni la politique, ni la morale, ni l'économie politique, ni rien du passé ne saurait convenir ; ce qu'il faut, c'est un moyen nouveau, une organisation nouvelle qui correspondra à la sixième phase du développement de l'humanité, et cette sixième phase est proche, car la cinquième, la civilisation, est arrivée à sa caducité.

§ 2. — Développements successifs de l'humanité.

Tout être vivant suit, à partir de sa naissance, un mouvement d'ascendance qui se ralentit aux approches de l'apogée où, après un temps d'équi-

(1) *Destinée sociale*, p. 126.

libre qui correspond au maximum des facultés de l'être, commence le déclin qui amène la mort. Voici la succession de ces phases : naissance, enfance, jeunesse, maturité (apogée), déclin, décrépitude, mort. Les mêmes principes s'appliquent à la carrière sociale de l'humanité et montrent qu'elle n'est pas indéfinie; avant d'arriver à la civilisation, elle a passé par quatre périodes successives : édénisme, sauvagerie, patriarcat, barbarie.

La race humaine n'est arrivée sur le globe qu'après les créations minérales, végétales et animales, et forma tout d'abord une société primitive où ne régnaient ni soucis, ni luttes d'intérêt, ni guerres. Bientôt, l'accroissement de la population changea l'abondance primitive en disette, et dès lors l'égoïsme et la mauvaise intelligence se révélèrent, car l'harmonie ne saurait se maintenir qu'au milieu de la surabondance des richesses.

La nécessité de chercher des subsistances dans la chasse des bêtes féroces a fait inventer les armes, vite employées par les hommes à se dépouiller les uns les autres; dès lors, la guerre commence.

Pendant cette période de sauvagerie, l'homme jouit de sept droits naturels : cueillette, pâture, chasse, pêche, ligue intérieure (1), vol extérieur,

---

(1) Il faut entendre par ligue intérieure la protection réciproque de tous les membres de la horde contre les peuplades voisines.

insouciance. Le prolétaire civilisé, dépouillé de ces droits naturels, dévoré de besoins, hanté par le souci du lendemain, se trouve dans une condition bien inférieure à celle du sauvage.

Le patriarcat, c'est la domination exclusive du principe de la famille, auquel tout se coordonne. Les troupeaux fournissent à l'homme des ressources nouvelles pour sa nourriture et ses vêtements ; il s'attache alors à la terre. Peu à peu les états se forment et s'agrandissent ; mais c'est la force brutale qui domine et gouverne ; toutes les volontés plient devant celle du chef militaire.

Après avoir examiné les quatre périodes antérieures à la civilisation, Victor Considérant analyse les développements de cette même civilisation, son enfance, son adolescence, son apogée, son déclin, sa caducité.

Pendant l'enfance de la civilisation, le servage a remplacé l'esclavage antique, c'est une féodalité nobiliaire qui gouverne. La femme se voit attribuer des droits civils, ce qui donne naissance à la galanterie et à l'esprit chevaleresque : « les troubadours et les trouvères vont chantant, de château en château, la merveilleuse beauté des dames ».

Pendant la période d'adolescence, les vassaux acquièrent de la force et les communes obtiennent des privilèges ; on réclame l'égalité devant la loi et des droits plus étendus. C'est alors que la civilisation arrive à son apogée ; les sciences et les arts fleurissent, l'industrie se développe.

Mais l'esprit mercantile et fiscal s'implante de plus en plus, car la puissance sociale repose sur l'argent ; c'est une lutte perpétuelle entre riches et pauvres sur le champ de bataille industriel. Mais, tandis que ceux qui possèdent la richesse sont dans des conditions très favorables pour augmenter leur avoir, ceux qui n'ont pas cette richesse se trouvent, pour y parvenir, dans des circonstances très peu propices. Ainsi les grandes entreprises industrielles et commerciales deviennent de plus en plus menaçantes pour les petits producteurs ; le prolétariat et le paupérisme marchent à grands pas, et le lien qui existait autrefois entre le seigneur et le vassal n'existe plus entre capitalistes et non possédants ; les révolutions n'éclatent plus au nom de droits politiques, mais se font pour des droits sociaux.

Après le déclin, la caducité : la position des petits industriels devenant tous les jours plus critique, l'anarchie ne fait que s'accroître parmi les classes inférieures réduites au servage, et les révolutions sont imminentes ; les seigneurs féodaux de la finance, de l'industrie et de la propriété en arrivent à constituer dans la nation une puissance qui s'oppose à la puissance du gouvernement.

Quelle est donc cette organisation nouvelle prête à se substituer à l'anarchie de la société actuelle ?

SECTION III

ORGANISATION

§ I. — Principes organiques.

Premier principe : l'abondance des biens doit être la première condition d'une heureuse harmonie entre les hommes, car chacun doit être assuré du nécessaire pour entretenir avec ses semblables de bonnes relations : « La première des nombreuses conditions que doit remplir une bonne organisation sociale, c'est de produire la plus grande somme possible de richesses, afin que ces richesses, refluant sur toutes les têtes, donnent à tous les membres du corps social les moyens de satisfaire aux besoins et aux exigences variées de la nature, afin que la vie soit pour tous un banquet splendide et bien servi et non, comme aujourd'hui, une table pauvre et misérable où les convives affamés se disputent et s'arrachent les morceaux (1). » De plus, c'est sur la création du bien-être que repose toujours en fait le développement intellectuel d'une nation, car on ne saurait répandre l'instruction dans des familles misérables qui ont besoin pour vivre d'employer le temps de tous leurs membres à des travaux sala-

(1) *Destinée sociale*, p. 34.

riés ; la liberté sera toujours un vain mot pour le peuple tant qu'il n'aura pas acquis le bien-être. Pour réaliser l'abondance des biens, il faut organiser l'industrie, les travaux agricoles, domestiques et manufacturiers qui, seuls, peuvent produire les richesses.

Deuxième principe : la répartition des produits doit, pour être légitime, donner à chaque individu une part proportionnelle au concours apporté par lui à la production. Or, on peut concourir à la production de trois façons différentes : tout d'abord il faut un capital, c'est-à-dire des terres, des instruments de travail ou des avances. Pour mettre ce capital en valeur, il faut agir sur lui par le travail, et cette action du travail sur le capital sera d'autant plus productive qu'elle sera dirigée avec plus de talent. On devra donc estimer les rapports du capital, du travail et du talent de chacun avec la production générale et opérer la répartition du produit total d'après cette base.

Troisième principe : la commune étant l'atelier de production et de consommation, c'est par l'organisation d'une commune sociétaire modèle que sera résolu le problème de la transformation des anciennes sociétés subversives en sociétés harmoniques ; quelle que soit l'amélioration sociale qu'on désire, on ne l'obtiendra qu'à condition de l'incarner dans cet élément de la société qu'est la commune. C'est donc uniquement d'une bonne organisation des travaux de la commune et d'une équitable répartition des produits de ces travaux qu'on

doit attendre la prospérité publique. Or, une théorie d'organisation communale ne demande, pour être mise à l'essai, qu'une lieue carrée de terrain, si bien qu'on pourrait faire l'expérience sans craindre de provoquer un bouleversement de la nation.

Quatrième principe : l'association combine les avantages de la grande et de la petite propriété et paralyse leurs défauts : le morcellement de la propriété s'oppose aux progrès de l'agriculture, car si le sol est haché en petits lots, l'exploitation devient difficile, les cultures ne pouvant être distribuées suivant les convenances du sol. La grande exploitation seule est profitable parce qu'elle se prête aux améliorations des procédés de culture. Le même homme, qui n'était qu'un salarié pour le compte du grand propriétaire, devient vite un travailleur zélé quand il travaille pour son propre compte. Donc les terrains de la commune devront être exploités et gérés unitairement, comme le domaine d'un seul homme.

Mais association n'est pas communauté, et il y a lieu de distinguer soigneusement l'idéal sociétaire et l'idéal communiste.

Il y a communauté quand plusieurs individus sont soumis à un régime rigoureusement exact pour tous ; l'essence de la communauté, c'est l'égalité ; d'où suppression de toutes les individualités, c'est-à-dire la négation pure et simple de la nature humaine. Il y a association quand chacun concourt à la production suivant ses moyens et reçoit

une rétribution proportionnelle à sa participation ; l'intérêt individuel est ainsi uni à l'intérêt collectif.

Dans notre commune modèle, il n'y aura pas égalité, mais proportion ; si *primus* a apporté un capital double de celui qu'a fourni *secundus*, *primus* touchera sur le lot du capital un revenu double de celui de *secundus ;* si *primus* a travaillé trois fois plus que *secundus*, *primus* aura sur le lot du travail une part qui vaudra trois fois celle de *secundus ;* enfin, si les rapports de leur talent sont comme les nombres 1 et 4, leurs parts sur cette troisième faculté seront dans le rapport de 1 à 4.

§ II. — Dispositif matériel des phalanges.

La phalange sera une grande compagnie de coopérateurs dont chacun apportera dans l'exploitation à la fois domestique, agricole et manufacturière, son concours en capital, travail et talent, et recevra sa quote-part dans les bénéfices en raison composée de la quantité qu'il aura pu et voulu fournir de ces trois facultés. Pour tous, l'existence sera absolument indépendante, car chacun s'adonnera à des travaux en harmonie avec ses goûts et ses aptitudes, et la phalange sera fermière générale des meubles et immeubles par elle mis en valeur. La propriété individuelle sera représentée par des actions hypothéquées sur les terres et les

produits, et par conséquent complétement mobilisée. La concurrence maintiendra entre les phalanges une rivalité qui tendra à accroître et à perfectionner les produits, et comme tous les membres de la phalange auront intérêt à l'accroissement du produit total, chacun sera assuré d'avoir dans chaque industrie spéciale un rang et une influence en rapport avec son talent et avec sa capacité dans cette industrie ; enfin, les travailleurs opéreront sous le commandement de chefs par eux choisis, car les grades et les distinctions seront la récompense du mérite et du zèle. Si la saison n'est pas favorable aux opérations extérieures, toute la population rentrera dans les ateliers du phalanstère, où elle se livrera à des travaux de mécanique, de science, de beaux-arts.

Considérant pose ensuite en principe que, autant le régime morcelé engendre pauvreté et misère, autant le régime sociétaire engendre richesse et luxe ; pour démontrer la véracité de cette assertion, il met en parallèle la production dans les deux ordres, sociétaire et morcelé. Relativement aux travaux domestiques, un ménage unitaire sera substitué à tous les ménages particuliers ; d'où économie de bras et de temps, les approvisionnements se faisant en grand et la mécanique s'introduisant dans l'industrie domestique. Pour les travaux agricoles, le sol du canton sociétaire sera géré comme domaine d'un seul homme, et la culture sur grande échelle sera substituée avec avantage à la culture morcelée, car le morcellement

appauvrit le sol et multiplie les travaux, les chômages, les pertes de temps. La propriété intéressant tout le monde, actionnaires et travailleurs, le vol sera aboli, car on ne se vole pas soi-même ; d'ailleurs, on ne pourrait pas vendre un objet volé, car un individu qui présenterait un objet à vendre se déclarerait lui-même voleur par ce simple fait, puisque ce sont les administrations phalanstériennes qui sont chargées de toutes les opérations commerciales. Quant aux travaux manufacturiers, l'établissement d'une machine servant à enrichir la phalange sera un bien pour tous, propriétaires et travailleurs, car tous participeront aux bénéfices de la phalange. Au contraire, dans le régime morcelé, l'introduction d'une machine, qui est un bien d'autant plus grand que la machine épargne plus de travail, entraîne toujours avec elle un mal exactement proportionnel à cette épargne, c'est-à-dire proportionnel à la valeur productive de la machine. Le principe de la division du travail appliqué, en régime morcelé, seulement à l'industrie manufacturière, qui seule s'est mise sur le pied de la grande échelle, pourra, dans le régime sociétaire, être appliqué aussi aux travaux domestiques et agricoles.

Parlant ensuite des opérations commerciales, Considérant montre que, les phalanges communiquant directement entre elles pour les achats et les ventes, les approvisionnements du ménage sociétaire et des magasins de la phalange se feront par grands convois ; le producteur sera en rela-

tion directe avec le consommateur, et les effets néfastes de l'action mercantile ne se feront pas sentir. Au contraire, dans le régime civilisé, chaque petit ménage fait ses opérations journalières de vente et d'achat, d'où gaspillage de temps et de travail. Enfin, relativement aux travaux administratifs, la substitution de la phalange aux ménages morcelés facilitera la perception des impôts ; toutes les industries étant solidaires, il y aura pour tout produit et pour chaque sociétaire une assurance mutuelle parfaite.

§ III. — Considérations sociales sur les variations de l'architectonique, description du phalanstère et détermination du mécanisme social naturel.

L'art architectural varie avec la nature et la forme des sociétés, dont il reflète la constitution intime ; il y a corrélation parfaite entre l'art et la vie sociale. Chez les peuplades sauvages, où il n'y a ni industrie, ni culture et partant insouciance et liberté, l'habitation de l'homme est une frêle construction de terre, de mousse et de branchages ; la guerre, la chasse et la pêche sont les seuls éléments sur lesquels s'exerce l'activité de ces peuplades ; aussi les armes, les peaux des quadrupèdes et les os des poissons constituent les seuls ornements de ces huttes. De même l'Arabe vagabond porte sa maison à dos de chameau, toujours prêt, dans sa vie errante, à dresser sa tente là où

il rencontre une source et quelques pâturages pour ses troupeaux. « Puis c'est la cathédrale du moyen âge, puissant et mystérieux assemblage de masse et de légèreté, à la fois imposante et gracieuse, aérienne et sévère, la cathédrale qui jette ses ogives aiguës et brillantes dans les grandes ombres des nefs où vont se croiser capricieusement leurs merveilleux contours. Ce sont là mille colonnettes qui se groupent et s'élancent au ciel comme de hardies fusées de pierre ; mille sculptures saintes et sataniques ; mille figures angéliques et grotesques ; des vierges et des monstres ; des chérubins et des animaux immondes ; des choses bizarres... Tout cela hérissant l'immense édifice dentelé, découpé, brodé, percé à jour, fragile, sonore et tremblant au vent, lourd dans sa masse et carrément assis sur sa base. Et au-dessus de ces choses, des tours miraculeusement posées dans les airs, au delà de l'atmosphère des hommes, et planant dans la sphère supérieure d'où sortent, comme les voix du ciel, les voix des cloches, mélancoliques, étendues et vibrantes, qui commandent au loin sur la terre et appellent les fidèles au culte du seigneur. Cette cathédrale, c'est la puissante théocratie, qui a pris sa forme et revêtu sa chape de granit ; cette cathédrale, qui a le pied sur les maisons des hommes et la tête au ciel, est faite pour la célébration des mystères d'une religion de terreur et d'amour, de paradis et d'enfer, comme la hutte de branchages est faite pour l'homme du Cap ou des Florides, la tente pour l'homme du

désert, et le souterrain enfumé pour l'homme des régions polaires (1). »

Si l'un de nous veut se rendre compte par lui-même des funestes effets de la civilisation, qu'il monte sur les tours de Notre-Dame ; là, il aura devant les yeux un triste spectacle : un amas informe et chaotique de toits et de cheminées, qui sont une image frappante de l'incohérence de ce régime. Dans la capitale du monde civilisé, les hommes sont entassés dans des habitations qui se pressent les unes contre les autres, dans des cours sombres et humides, sans air ni lumière. « Quoi donc ? vous ne comprenez pas quand, au soir, vous revenez de ces campagnes si belles, à la végétation si luxueuse, au ciel si chaud et si coloré, aux eaux si pures, aux lointains si vaporeux, aux parfums si doux ? quand vous en revenez, le soir, de la santé au corps et de la vie à l'âme, et que vous rentrez dans vos villes fétides, et que vous respirez leur air qui pue, leurs miasmes qui tuent, quoi donc ? vous ne comprenez pas ?... (2). »

Dans les campagnes, les conditions matérielles de la vie sont pires encore ; la même pièce, éclairée par une lampe grasse et fumeuse, sert souvent à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher ; le père, la mère, les enfants vivent là dans une promiscuité funeste à tous égards.

Tous ces faits sont une nécessité de la société

---

(1) *Destinée sociale*, p. 454.
(2) *Destinée sociale*, p. 461.

qui les a réalisés et non pas une nécessité d'ordre naturel. « Ceux qui disent que le mal est fatal, imposé à l'homme par l'essence même des choses, se trompent; l'empoisonnement des atmosphères où grouillent les agglomérations humaines est un fait de l'homme et non de la nature. Est-ce Dieu qui a fait le choléra, engendré dans ces marais fangeux, par lesquels l'homme, en gérant inepte, en roi fainéant, laisse envahir, comme par un grand chancre, les plus belles régions de son domaine; ce choléra parti de l'Inde pour faire le tour du monde et écrire sur le globe, en lettres de mille lieues, tracées à travers les populations humaines, avec des cadavres, le mot solidarité : solidarité des nations, solidarité des continents, solidarité des races humaines .. solidarité! est-ce Dieu qui a fait le choléra, ou les hommes? (1) »

Mettons en face de la laideur malsaine des habitations de la civilisation le phalanstère : sa forme générale rappelle en tous points l'Hôtel de Ville de Dijon, vu du milieu de la place d'Armes; un corps central et deux ailes perpendiculaires constituent les locaux d'habitation; en face, séparés par une route, sont les bâtiments d'exploitation. Au centre du palais sont les grandes salles pour les réceptions, les concerts, les bals; les ateliers sont situés généralement au rez-de-chaussée. Les appartements les plus chers sont également au centre, ceux de prix modique sont

(1) *Destinée sociale*, p. 466.

dans les ailes. Tous sont reliés entre eux par une rue-galerie, ornée de fleurs et des produits artistiques de la phalange : « C'est le canal par où circule la vie dans le grand corps phalanstérien, l'artère qui, du cœur, porte le sang dans toutes les veines. » Au milieu de la cour d'honneur s'élève la tour d'ordre qui renferme l'horloge, le télégraphe et l'observatoire. Pour le logement et la nourriture, un abonnement avec la phalange supprime les ennuis de ménage inhérents au système domestique de la famille.

Les travaux ne sont pas exécutés par des travailleurs isolés et attachés invariablement à la même occupation; ils sont faits en séances courtes et variées, par des groupes de travailleurs réunis librement par l'affinité des caractères et des penchants. L'ensemble des groupes adonnés au même travail constitue la série de classe : la culture, le ménage, les sciences constituent autant de séries de classe. Chaque série de classe se divise en séries d'ordre : la série de culture, par exemple, se subdivise en série de forêts, série de prairies, des champs, des vergers, des potagers. Enfin, chaque série d'ordre comprend plusieurs séries de genre; la série des vergers se compose de toutes les séries particulières adonnées à la culture des différents genres d'arbres fruitiers.

C'est dans le second volume que Considérant détermine le mécanisme social naturel et fait l'étude théorique de la formation du milieu sociétaire, se proposant de « déterminer la forme d'une

organisation industrielle adaptée aux goûts, aux penchants des travailleurs, apte au développement libre de toutes leurs facultés individuelles, capable en un mot de répandre l'attrait et le charme sur leur travaux (1). »

De même que, dans un bal, les invités se distribuent naturellement en groupes différents, chacun recherchant la compagnie de ceux avec lesquels il sympathise ; de même que, dans une Chambre des députés, trois grandes divisions : centre, droite et gauche, correspondent aux trois principales couleurs politiques, de même dans la phalange chacun s'affilie au groupe dont le personnel et les travaux lui plaisent, de sorte que les hommes du peuple pourront se livrer à des travaux délicats et qu'on pourra voir les marquises se passionner pour le blanchissage, les comtes faire la cuisine, les rois exercer réellement le métier de serrurier ou de cordonnier. Nul n'est contraint d'embrasser un métier ou une profession incompatible avec son caractère ou avec ses aptitudes naturelles : c'est la vocation seule qui conduit à la fonction. « Trouvera-t-on convenable de contraindre Nodier à garder les vaches, Mme de Staël à écumer le pot, Vaucanson à composer des opéras, Mozart à faire des mécaniques, Raphaël à fabriquer des chandelles, Michel Ange à les vendre, et tel cuistre que je dirais à peindre des vierges ou à construire des basiliques ? (2) » Le groupe qui

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 16.
(2) *Destinée sociale*, t. 2, p. 161.

s'adonne exclusivement à un certain travail et au sein duquel chaque sous-groupe fait marcher un détail de l'œuvre, est un corps composé dont les diverses parties concourent librement à l'action commune; chacun, plein de zèle pour sa tâche favorite, se repose sur ses voisins de tous les autres soins, de sorte que l'individu s'appuie sur la masse.

Les bonnes sociétés sont celles qui orientent tout travail vers le maximum de production; or, comme celle-ci n'est faite que pour subvenir aux besoins de l'homme et lui procurer des jouissances, il ne faut pas que ces jouissances soient achetées au prix de peines et de douleurs; le caractère d'un bon ordre social est donc l'organisation du travail productif attrayant. Dans les phalanges, lorsque les groupes ont terminé leurs séances longues de deux heures au plus, leurs membres se séparent et vont dans d'autres groupes auxquels ils sont affiliés fournir, avec des visages nouveaux, une nouvelle carrière de courte durée aussi. Du contact des deux groupes voisins résultera une rivalité qui suscitera chez les travailleurs une fougue acharnée; mais les groupes rivaux, loin d'être ennemis, se rendent des services mutuels quand l'intérêt de la série l'exige. « Si chaque phalange est un immense et magnifique orchestre, que sera la province, que sera la nation? Que sera le globe quand il étalera sur ses longs continents ses villes, ses capitales et ses trois millions de phalanges dont chacune aura sa voix dans le

concert d'amour et de joie que la terre alors élèvera vers les cieux? (1) ».

Considérant conclut que le « travail productif attrayant, utilisant et développant toutes les facultés de l'homme, est la destinée de l'homme sur la terre. »

SECTION IV

HARMONIE

§ I. — Le travail devenu plaisir.

L'association s'étend de l'individualité à l'universalité, car les sous-groupes comptent les uns sur les autres, la série entière compte sur le groupe, la phalange sur la série, la province sur la phalange, la nation sur la province.

Le groupe étant la première manifestation des goûts et des affections individuelles, chacun prendra la responsabilité du travail dont il s'est chargé ; l'esprit corporatif assurera l'exécution des services et la persistance des individus dans les fonctions par eux choisies. Il est vrai qu'on pourrait objecter que les hommes effleureront tout et ne parferont rien, puisqu'ils auront la possibilité de varier leurs occupations. « On dirait, à les entendre, que l'espèce humaine tout entière va entrer en danse et en voltige comme une grande cohue

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 86.

d'épileptiques et de fous (1). » Non; car lorsqu'un homme aura acquis un certain talent et se sera créé des intérêts dans une carrière, il sera peu disposé à en choisir une autre.

Quand l'humanité aura ainsi compris sa destinée, il en résultera pour elle ce que Victor Considérant appelle le « ton unitaire ». « A la guerre, le bon ton, c'est d'être brave et de marcher au feu tête haute et sans broncher. Au jeu, le bon ton c'est, quand on perd, de perdre avec grâce et sans sourciller. Au bal, l'honneur est à qui danse avec intrépidité six heures durant, sueur au front, sans se plaindre ni se reposer. Dans une assemblée politique, l'honneur est à la parole entraînante et passionnée, à la voix forte et puissante qui, de la tribune, saisit les volontés et les pétrit, commande aux flots de l'opinion, conduit à son gré la vague. Le bon ton de la civilisation consiste à ne rien faire, à passer sa vie comme toutes les nullités et les oisivetés mâles et femelles qui se prélassent sur les canapés des salons de Paris et de la province (2) ». Dans les phalanges, on rendra honneur à l'activité, au travail, au talent et on respectera les plus puissants dans l'action, les plus gais et les plus entrains au travail.

« A l'œuvre donc, jeunes hommes et vieillards, enfants, femmes et jeunes filles, le ban et l'arrière-ban de l'humanité!... Qui donc, au milieu de ces

---

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 173.
(2) *Destinée sociale*, t. 2, p. 180.

mouvements, au sein de ce tourbillon d'actions et de réactions passionnées et convergentes, resterait froid, musard, nul, inutile? A l'œuvre donc, vieillards; le service unitaire réclame vos talents, votre expérience et vos lumières; à vous le conseil, aux jeunes l'exécution. Au sexe fort les grandes manœuvres, au sexe faible les travaux qui exigent moins de force, plus de goût et d'adresse ; à chacun suivant ses facultés et ses désirs, à tous la liberté !

« Que de passions dans ces masses! que d'entraînement dans ces grands accords de camaraderie. Et puis, il y a dans les séries des louanges à mériter, des couronnes qui vont bien sur les têtes, et dans les rangs des phalanges, bien des yeux bleus, bien des yeux noirs, bien des lèvres à faire sourire, bien des cœurs à se faire aimer! mouvements et passions, amours variées, hasards de la guerre, intrigues sans fin!

« Oh! ce ne sont pas des civilisés guindés, vernis, raides, pétrifiés, froids au contact comme du marbre en hiver! Ce n'est plus une société pâle, terne, gelée; le beau soleil du chaud printemps s'est levé fort et lumineux sur la terre; il a dissipé les froidures, échauffé les nations! Sur la terre, maintenant, on se connaît, on se voit, on se lie, on se livre, on s'aime! La vie circule, la passion éclate et bondit; elle anime les individus, elle meut les masses; l'humanité qui dormait en de mauvais rêves s'est éveillée. Amitié, amour, ambition, famille, accords éclatants, séduction de l'âme, sé-

duction des sens, tous les charmes agissent, toutes les poésies débordent, toutes les puissances humaines sont en jeu ! C'est la vie, cela, la vie mobile, variée, intriguée, joyeuse, la vie forte, pleine et roulante, la vie passionnée, la vie vivante... Le bonheur coule à flots sur la terre d'Harmonie; tout est luxe et richesse, tout est mouvement, amour et poésie, car travail est devenu plaisir (1). »

§ II. — **Développement intégral de l'individu et de l'industrie.**

La civilisation estropie, empoisonne ou tue l'homme en exténuant de fatigue un organe par l'excès d'exercice et en laissant les autres dans une inaction absolument contraire à l'entretien de la santé et de la vie. « Voyez les santés des hommes de bureau dans une administration, des hommes des boutiques et des comptoirs, et ces populations ouvrières aux yeux enfoncés et jaunâtres, aux joues creuses et livides, aux visages haves, aux membres grêles, qui entrent au matin par centaines dans les grandes manufactures et en sont vomies le soir avec les vapeurs chaudes et l'air vicié dans lequel elles ont séjourné (2) ».

Tout homme a des forces musculaires et intellectuelles; c'est donc que tout homme est appelé

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 181.
(2) *Destinee sociale*, t. 2, p. 197.

à user de son corps et de son intelligence ; si un seul membre est exercé, l'équilibre naturel des parties dans le tout est rompu ; la vigueur du corps et de l'âme est donc au prix d'un exercice intégral équilibré des facultés de l'âme et du corps. Or, il n'est pas d'exercice intégral équilibré, ni, par suite, de vigueur intellectuelle et corporelle hors du régime des séries et de la loi d'alternance des fonctions. « Races flétries, dégénérées, souffreteuses, au sang impur ! intelligences éteintes ! torpeur des âmes ! ennuis dévorants ! maladies des corps et des esprits ! déformations des êtres ! dégénérescences ! vous témoignez, vous accusez, vous punissez (1) ».

Sous le rapport de la création des richesses, le régime sériaire n'a que des avantages ; sa puissance productive s'explique par les effets eux-mêmes productifs de la division du travail, par l'enthousiasme des travailleurs ; l'activité et l'incessante rivalité des groupes assurent aux produits un fini inconnu en civilisation. « Vous ne comparerez pas les résultats de notre industrie morne, exténuée, bourrelée d'ennui, sans vie ni passion, aux résultats de l'industrie harmonienne, nourrie de gaieté et de facétieuses critiques, ardente à l'œuvre, dévorée d'ambition ; la chaleur et la vie circulent partout, courent à pleins canaux. Ceci ne se compare pas, mais s'oppose ; c'est le blanc et le noir, la lumière et les ténèbres, le cal-

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 216.

me et l'ouragan. Il n'y a ni volonté, ni force, ni habileté, ni talent, sans la passion vive, sans la passion tenace, sans la passion ardente. La passion anime et vivifie comme le soleil.

« Debout! c'est la trompette apocalyptique qui sonne aux quatre coins de l'ancien monde et le condamne pour inaugurer la jeune Jérusalem. Réveillez-vous, réveillez-vous! Voici le temps de la passion, l'ère de la liberté! de ces bourbes et de ces glaçons maintenant l'étincelle jaillit; le feu a pris, les flammes courent, l'humanité a conquis son génie, son unité, sa vie. Maintenant elle est; les langues de feu de l'esprit sont descendues; sur tous les fronts humains le nom d'homme se lit, et c'est la passion qui a restauré sur ces faces dégradées l'inscription divine, le type longtemps effacé de la création. La volonté fait la transfiguration, la passion fait la volonté (1) ».

§ III. — Equilibres sociaux.

Chez les civilisés, chacun n'ayant le plus souvent qu'une carrière ouverte devant lui, est naturellement enclin à repousser ceux qui veulent le dépasser. « Les concurrents, comme des chars luttant de vitesse sur une route trop étroite, se choquent, se renversent... sur les pierres, dans la boue, dans le fossé, n'importe (2) ». Cela vient

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 227.
(2) *Destinée sociale*, t. 2, p. 263.

d'un arrangement défectueux des choses; il faut en effet considérer l'homme et la forme sociale. Or, l'homme a une organisation corporelle et passionnelle immuable puisqu'elle est le fait de la nature; au contraire, la forme sociale est variable puisqu'elle ne vient pas de Dieu. Donc, ce qu'il faut modifier, ce n'est pas la passion, mais le milieu dans lequel elle est appelée à s'exercer.

Mais qui nommera les chefs, à qui appartiendra le pouvoir électif? Avec un dédain tout aristocratique et digne de Saint-Simon pour le suffrage universel et « les voix ignorantes et stupides des masses », Considérant estime que chaque électeur ne doit exercer ses droits que dans la sphère de ses spécialités particulières. Ce sera donc le groupe lui-même qui nommera les chefs, car la puissance de travail et le talent de chaque membre seront vite appréciés exactement par les autres qui, alors, nommeront en toute connaissance de cause. De plus, le groupe a un intérêt supérieur à faire de bons choix, car il ne saurait impunément confier la direction de ses affaires à un incapable; s'il ne donnait pas au talent le rang qu'il mérite, les groupes rivaux, jaloux d'accroître leurs forces, l'accueilleraient chez eux. L'enfant le plus pauvre pourra ainsi arriver à des situations plus hautes que le fils d'un homme influent, s'il a plus de mérite et de compétence. « Il en est des individus mis dans le mécanisme sériaire comme des lettres mises à la poste ; tout arrive à destination indé-

pendamment de l'origine (1) ». Ainsi la base de la légitimité de l'élection sera la compétence même de l'électeur, puisque nul ne sera admis à voter dans une série dont il ne fait pas partie. « Aujourd'hui un très brave et très honnête bourgeois, par cela seul qu'il paie deux cents francs de contributions, a le droit de nommer les plénipotentiaires de la nation; mais il est ignorant, inepte, il ne sait ni lire, ni écrire, peu importe, il nommera : il paie deux cents francs de contributions. Mais il est obtus, presque idiot; il n'entend qu'à peser du sucre et vendre de l'huile au détail; il nommera, il nommera vous dis-je; il conférera pouvoir et mission pour aller faire les lois qui nous gouvernent : il paie deux cents francs de contributions ! Et l'on vous prouvera encore que rien n'est plus sacré que la loi, c'est-à-dire la collection des décisions prises par les mandataires de ces électeurs ineptes à deux cents francs ou toute autre cote. Et l'élection républicaine ? oh, ici c'est bien mieux encore. Ici, grand Dieu, c'est tout le monde qui est appelé. Portefaix, charbonniers, forts de la halle, rustres, ivrognes... tout malotru français enfin va donner sa voix et choisir législateurs, hommes d'Etat, chef de gouvernement ! Il est vrai qu'on les baptise tous du nom glorieux de citoyens français (2) ». La compétence sera assise en outre sur l'intérêt particulier de l'électeur, car

---

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 289.
(2) *Destinée sociale*, t. 2, p. 291.

tous les sociétaires étant immédiatement intéressés à la prospérité générale dont chacun est copartageant, les affaires de la phalange sont les affaires individuelles de tous et chacun désire naturellement voir ses affaires le plus florissantes possible.

Dans le milieu civilisé, les rivalités individuelles et corporatives engendrent le désordre ; dans le milieu sociétaire, elles produiront la concorde : supposons en effet les deux groupes les plus passionnés de la phalange, les deux plus jaloux l'un de l'autre, et deux individus, les deux natures les plus ardentes de la phalange, enrôlés respectivement dans chacun de ces groupes antagonistes à l'extrême. Il y aura entre ces deux individus quelques contacts, puisque, rivalisant le matin dans deux groupes émules, ils se rencontreront le soir dans des groupes où ils seront frères d'armes. Or, plus nous sommes portés à la rivalité, plus nous sommes riches en esprit corporatif, et comme par suite de la migration des individus dans différents groupes amis ou alliés, les rivalités sont purement corporatives et nullement individuelles, aux plus fortes rivalités corporatives de groupes correspondent les plus vives sympathies personnelles. Donc, les phalanges où les rivalités seront les plus grandes seront les plus ardentes au travail, celles où l'ordre sera le plus parfait.

Enfin, la civilisation ne crée entre les travailleurs aucune rivalité émulative. « Voici deux chefs de fabrique qui se haïssent à mort par l'effet de la

concurrence; les ouvriers des deux fabriques prennent-ils fait et cause, rivalisent-ils d'ardeur au travail pour faire triompher les produits de la fabrique par laquelle ils sont salariés, épousent-ils la querelle, eux qui n'épousent pas les bénéfices? Oh non, ils se soucient et s'inquiètent peu du maître qui les paie au jour le jour. Chacun fait sa journée en travaillant le moins possible; ils vont bien prendre à cœur la prospérité du maître qui les exploite! le plus souvent ils le haïssent, et ce n'est pas moi qui les en blâme (1) ». Au contraire, les séries et les groupes sont intéressés au succès les uns des autres, car plus brillants seront les résultats fournis par chaque groupe, plus la richesse générale augmentera; chacun aura un intérêt direct et personnel à la prospérité et à la gloire de la phalange; par suite de la convergence générale des intérêts, toute idée de guerre et même de querelle sera à tout jamais bannie du milieu harmonien.

Par une chaleureuse péroraison, l'auteur clôturait cette exposition élémentaire et générale du mécanisme sociétaire : « Ainsi la route est spacieuse, la carrière est large, les ambitions peuvent courir sans se coudoyer. Allez, allez, il y a plus de fonctions que vous n'en pourrez remplir, plus d'honneurs que vous n'en pourriez porter, plus d'espace que vous n'en sauriez dévorer! Il y a trois millions de phalanges et de chacune d'elles

(1) *Destinée sociale*, t. 2, p. 335.

partent des milliers de voies de fortune et de gloire, formant un réseau croisé sur le monde et réunissant leurs innombrables fils d'or et de soie au grand foyer de l'unité sphérique. Courage donc, ne restez pas en route et courts d'haleine ! Accomplissez les tâches, faites vos preuves, gagnez toujours des palmes nouvelles ; cueillez et récoltez ; les épis ne feront pas faute aux moissonneurs. »

Par cette analyse nécessairement rapide et réduite à ses points essentiels, on voit combien fidèlement la pensée de Fourier est reproduite et expliquée dans cette œuvre, combien religieusement Victor Considérant a conservé les principes et l'application de la méthode du maître. Dans son livre, toute la doctrine prend une clarté nouvelle, car il y a introduit l'ordre et la logique nécessaires à sa compréhension ; chaque page respire la foi et l'enthousiasme. « Nous ne conclurons pas en disant : cela est impossible parce que cela est trop beau. Nous conclurons religieusement au contraire : cela est trop beau pour n'être pas la vérité elle-même, la destinée sociale de l'homme, la volonté de Dieu sur la terre (1). »

---

(1) *Destinée sociale*, t. 1, p. 359.

Dans cette analyse de *Destinée sociale*, c'est à dessein que nous avons laissé de côté les parties de l'ouvrage par trop techniques et par trop arides, qui auraient exigé des explications bien trop étendues. C'est aussi à dessein que nous avons multiplié les citations, parfois un peu longues, car nous estimons que c'est là la meilleure façon de faire connaître la pensée d'un auteur.

CHAPITRE II

Le socialisme devant le vieux monde ou le vivant devant les morts (1849)

C'est dans ce livre que Considérant fait preuve de la plus grande originalité, c'est là que sa verve critique se déploie avec le plus de succès. *Le socialisme devant le vieux monde* est né des circonstances ; il a été inspiré à son auteur par les événements politiques de 1848 et par les problèmes multiples qui se posaient alors en France.

L'émeute qui ensanglanta Paris au mois de juin a sa cause originelle dans l'inaction de l'Assemblée nationale au moment même où son intervention aurait pu être le plus efficace. « Dans ce moment terrible, une parole de l'Assemblée nationale pourrait plus pour comprimer ou dissiper l'émeute que la force armée elle-même. » De plus, il eut fallu réorganiser les ateliers nationaux sur des bases meilleures, et non les supprimer brutalement ; une imprévoyance inouïe a, en effet, présidé à l'embrigadement des ouvriers et à l'organisation des travaux. L'enseignement qui se dégage

de ces événements, c'est que tant que les classes déshéritées n'auront pas conquis la liberté, la paix sera menacée en France. On se trouve, en effet, en présence d'un dilemme : ou l'affranchissement des prolétaires ou la guerre sociale. Or, à l'iniquité, qui semble être le fondement de la société contemporaine, s'oppose « l'idée du siècle », qui est un idéal d'harmonie, de justice et de paix, c'est-à-dire le socialisme. C'est de lui seul que nous devons attendre le soulagement de nos misères ; lui seul est vivant parce qu'il a une foi. « Le Christ est de nouveau parmi nous ; ce Christ est une idée et cette idée c'est le socialisme. »

Victor Considérant considère le parti au pouvoir comme composé de morts qui s'efforcent de faire acte d'existence, mais qui n'y réussiront pas tant qu'ils resteront dans les anciens errements. Ainsi s'explique le titre même de l'ouvrage. Il est vrai que ces morts peuvent ressusciter et, s'ils le veulent, ouvrir les yeux à la lumière ; il faut qu'ils reconnaissent franchement qu'il existe dans notre société des classes rivales et qu'ils cherchent les moyens de faire régner entre elles une entente parfaite. « S'il est odieux d'armer ces classes l'une contre l'autre, comme le font les révolutionnaires, il est absurde d'en méconnaître l'existence. (1) »

Le problème poursuivi par le socialisme, c'est l'établissement d'une société d'harmonie et de

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 3.

concorde par la transformation du salariat, dernier vestige de l'esclavage, et l'abolition du prolétariat; le but qu'il se propose, c'est l'union des cœurs et des volontés, la réalisation de l'unité collective et de l'ordre général par le concours spontané de toutes les énergies individuelles librement associées. En 1830 le socialisme n'était rien, en 1848 « il est tout ».

Le socialisme n'est pas une simple aspiration, mais une collection d'idées et de doctrines qui ont chacune un caractère spécifique. Ici commence l'examen critique des divers systèmes socialistes de l'époque, ensemble des efforts tentés pour améliorer la condition économique de la classe ouvrière.

Il est tout d'abord un socialisme violent, subversif et despotique ; c'est celui des babouvistes qui sont des autoritaires farouches, n'ayant aucun souci de la liberté. Le babouvisme, en effet, recrutait ses champions les plus convaincus parmi ces étranges prisonniers de Sainte-Pélagie, dont nous parle Chateaubriand, « jeunes et ardents révolutionnaires à moustaches, à barbes, aux cheveux longs, aux bonnets teutons ou grecs, au visage pâle, aux regards âpres, à l'aspect menaçant » (1).

Babeuf, que l'on considère comme le premier précurseur du collectivisme moderne, développait son utopie dans son journal *Le Tribun du Peu-*

(1) Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe*. t. 6, p. 309.

ple (1), où il attaquait violemment l'ordre social issu de la révolution. L'essentiel de sa théorie se résume dans les propositions suivantes, absolument incompatibles avec les idées de Considérant chez qui le sentiment de la propriété était si développé et qui s'élevait avec véhémence contre le dogme de « l'absurdité égalitaire » : « Tout ce que possèdent ceux qui ont au delà de leur quote-part individuelle dans les biens de la société est vol et usurpation ; il est donc juste de le leur reprendre. — Il faut que les institutions sociales mènent à ce point qu'elles ôtent à tout individu l'espoir de devenir jamais ni plus riche, ni plus puissant, ni plus distingué par ses lumières qu'aucun de ses égaux. — Celui même qui prouverait que, par l'effet de ses forces, il est capable de faire autant que quatre, n'en serait pas moins en conspiration contre la société, parce qu'il en ébranlerait l'équilibre par ce seul moyen et détruirait la précieuse égalité (2). » Ailleurs, le démagogue faisait appel à la guerre civile : « La discorde vaut mieux qu'une horrible concorde où l'on étrangle la faim. — Que tout rentre dans le chaos et que du chaos sorte un monde nouveau et régénéré (3). »

Fourier n'avait pas songé à distinguer le système de Babeuf des autres doctrines révolution-

---

(1) *Le Journal de la liberté de la presse*, fondé le 17 fructidor an II, devint *Le Tribun du Peuple* à partir du 14 vendémiaire an III.

(2) *Le Tribun du Peuple*, n° 33.

(3) *Id.*, n° 35.

naires, des « théories démagogiques » (1), des « rêves d'égalité et de nivellement » (2) qu'il avait condamnés en bloc. D'ailleurs, lorsque parurent ses premiers écrits, le babouvisme était déjà oublié depuis plusieurs années et il fallut le livre de Buonarroti, *Conspiration pour l'égalité, dite de Babeuf*, publié en 1828, pour le rappeler à la mémoire des contemporains. L'amour violent que Babeuf avait voué à la cause de l'égalité se retrouve chez ses disciples ; en effet, alors que Considérant rangeait les travaux sous trois rubriques, nécessité, utilité, agrément, et accordait aux besognes pénibles ou répugnantes la plus forte rétribution, Buonarroti, qui sans doute n'ignorait pas cette particularité de l'organisation sociétaire, en approuve le principe, mais ose à peine en recommander l'application. « Peut-être, écrivait-il, eût-il été convenable de distinguer les travaux de stricte nécessité en faciles et pénibles, et d'obliger chaque citoyen à en exercer un d'une classe et un d'une autre (3). »

Le système de coopération agricole et industrielle de Robert Owen rappelle l'utopie de Thomas Morus, au dire de Considérant. Pour lui, ce socialisme anglais est encore négatif, car il nie ou supprime la propriété et le capital ; il est plus sentimental que scientifique ; il a pourtant le mé-

---

(1) Fourier. *Publication des manuscrits*, t. 3, p. 291.
(2) Fourier. *Théorie des quatre mouvements*, p. 423.
(3) Buonarroti. *Conspiration pour l'Egalité*, p. 141.

rite de n'être pas autoritaire, mais seulement facultatif et volontaire.

Déjà, le 12 mai 1834, Considérant avait écrit de Londres à Fourier une lettre contenant des renseignements généraux, mais précis, sur les théories et les expériences d'Owen : « Quant aux doctrines de M. Owen, disait-il, je les ai étudiées dans un de ses manuscrits, dans ses lectures, et surtout dans la conversation avec lui. Sauf quelques généralités, elles sont assez vagues sur les points les plus importants... M. Owen déclare que l'homme ne s'étant pas créé lui-même et n'ayant pas le pouvoir non plus de créer les circonstances qui l'environnent, il ne saurait être responsable de ses actes. Il pense aussi (mais dans nos discussions chez Mme Wheeler je lui ai prouvé le contraire) que nous sommes exclusivement l'œuvre des circonstances, de sorte que des enfants placés dans des positions identiques devraient avoir le même caractère. Il pense que la rétribution doit être égale pour tous, et il ne fait à ce beau principe d'égalité qu'une exception assez étrange. C'est pour les imbéciles, les idiots, les paresseux, qui sont rétribués plus que les autres, afin, dit-il, de les consoler de leur infériorité. C'est un moyen sûr de changer tous les hommes en crétins... Bien que M. Owen ne le dise qu'en petit comité, et encore pas d'une manière bien claire, il ressort de l'ensemble de ses idées que la société qu'il propose serait basée sur l'athéisme, c'est-à-dire sur la négation d'un sentiment général... »

Le système d'Owen, d'ailleurs, paraît tout voisin de celui de Fourier. En effet, deux ans avant la publication du *Traité de l'Association,* où il le cite souvent, Fourier adressait à l'Académie de Belley une note dans laquelle il félicitait Owen d'avoir « flairé » la théorie de l'association et de « s'exercer sur un problème si utile » (1). Un an après, la traduction par Laffon de Ladébat du livre du docteur Henri Gray Mac-Nab : *Examen impartial des nouvelles vues de M. Robert Owen et de ses établissements à New-Lanark en Ecosse pour le soulagement et l'emploi le plus utile des classes ouvrières et des pauvres, et pour l'éducation de leurs enfants*, fut le signal de toute une série d'articles dans les journaux et dans les revues, articles qui n'étaient souvent que des confirmations d'idées déjà exprimées par Fourier. Ainsi Laffon de Ladébat montrait les avantages de l'association industrielle et agricole ; il citait l'opinion d'Owen que « les manufactures, lorsqu'elles constituent l'emploi exclusif de la population, ne peuvent, par aucun arrangement possible, s'accorder avec la possession de ce haut degré de santé et de bonheur dont l'espèce humaine peut jouir, et qu'on ne peut atteindre que par le système manufacturier combiné avec des travaux de culture, base essentielle de tous les tra-

---

(1) Fourier. Note remise à l'Académie de Belley, 28 mai 1820.

vaux de l'homme » (1). Plus loin, il montrait que la cuisine faite en commun avait pour résultat de « diminuer la dépense en ajoutant aux agréments et aux commodités de la vie pour tous les habitants, par une moindre consommation de combustible et de temps, et par la préparation d'aliments meilleurs et plus économiques » (2). De même, Joseph Rey, de Grenoble, publia, en 1826, trois *lettres au rédacteur du « Producteur » sur le système de la coopération mutuelle et de la communauté des biens d'après le plan de M. Owen*, qui résumaient la théorie du travail attrayant. « Tous les travaux seront volontaires, mais on prendra des mesures pour rendre aussi attrayantes que possible les occupations de la société, et l'on s'emparera de toutes les ressources des arts mécaniques pour l'exécution des travaux indispensables qui seraient dégoûtants ou malsains ou trop pénibles (3). » Enfin, M. Dolléans, dans son étude sur Robert Owen, établit un rapprochement très exact entre Fourier et Owen : « Il convient, dit-il, de rapprocher ici le nom de Fourier de celui d'Owen. Sous des apparences très différentes, leurs conceptions sont très semblables, non seulement dans leur inspiration générale, mais aussi dans leurs détails. Sans doute Owen, dont le sys-

---

(1) Mac-Nab. *Examen impartial des nouvelles vues de Robert Owen*, traduit de l'anglais par Laffon de Ladébat, p. 60.

(2) *Id.*, p. 67.

(3) Rey. *Lettres sur le système de la coopération mutuelle*, première lettre, « Le Producteur », t. 4, p. 541.

tème plus simpliste manque de variété et est d'une exposition souvent monotone, n'a pas l'imagination exubérante de Fourier, qui se complaît à décrire par le menu le jeu et les effets du mécanisme compliqué dont il est l'inventeur. Mais les deux représentants-types du socialisme utopique n'ont donné que les variantes, française et anglaise, du même système, d'un système qui a pour fondement les lois de la nature et la croyance en la bonté des passions humaines, d'un système qui s'inspire du même automatisme social et conduit au même autoritarisme inconscient... Tous deux, nés presque la même année, l'un en 1771 et l'autre en 1772, tous deux mêlés à la vie pratique, l'un grand industriel et l'autre employé de commerce, ils ont emprunté au milieu intellectuel les mêmes tendances d'esprit rationaliste, et au milieu économique les problèmes posés par la révolution industrielle et commerciale qu'ils avaient sous les yeux (1). »

Après la doctrine d'Owen, la critique sévère de Considérant va s'exercer contre celle de Cabet. Les Icariens sont pour lui les plus rétrogrades des hommes, car ils voudraient supprimer la propriété individuelle et nous ramener à l'époque préhistorique des peuplades sauvages et nomades, ou tout au moins à l'époque de Sparte. Leur système ne résout rien, car « qui demande tout au dévoue-

(1) Dolléans. *Robert Owen*, p. 86.

ment n'a résolu aucun problème » (1) ; il est encore plus négatif que celui d'Owen, il est surtout moins pratique ; ce n'est qu'un « owenisme à la française ».

Comment expliquer cette expression par laquelle Considérant semble établir une parenté entre le système du fondateur d'Icarie et celui du « bon patron de New-Lanark » ?

Lorsqu'il vint à Londres, Cabet y rencontra Owen, qui revenait des Etats-Unis après l'échec de son essai communiste à New-Harmony. « Depuis vingt ans que Robert Owen prêchait son idée, il avait fait de nombreux adhérents. Ses essais d'application en Ecosse, en Irlande et ensuite en Amérique, pour avoir été entravés ou n'avoir pas réussi, n'en avaient pas moins éveillé une multitude d'intelligences (2). » Cabet profita de l'enseignement du grand novateur anglais, qui partait des mêmes prémisses que lui sur les facultés humaines, sur les résultats toujours éphémères de la violence, sur les bienfaits durables de l'éducation, sur la nécessité absolue d'un plan de rénovation sociale, sur le communisme enfin considéré comme le seul moyen de salut de l'humanité. « Le système socialiste de Robert Owen, disait Cabet, se rapproche tellement du nôtre qu'on pourrait dire qu'il se confond avec lui. Son principe fondamental, c'est la fraternité comme chez nous... Il

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 33.
(2) Pierre Leroux. *La grève de Samarez*, t. 1, p. 360.

ne veut, pas plus que nous, blesser, spolier, opprimer personne ; comme nous il n'a qu'un désir, celui de répandre, de niveler pour ainsi dire le bonheur de tous (1). » Mais la page qu'il lui a consacrée dans le *Voyage en Icarie* atteste sa volonté formelle de n'être pas rangé parmi les disciples « de cet homme vertueux, de ce philosophe indulgent et pacifique, de ce riche, ami de l'humanité ». Il admire en Robert Owen l'apôtre du communisme, mais il nie qu'il y ait jamais eu entre eux une relation de maître à disciple. « Quel dommage, disait-il, qu'il ait eu trop de confiance dans la bonté des souverains et des aristocrates ; qu'il ait découragé le peuple en assignant de trop courtes époques à la réalisation d'espérances qui ne se sont pas encore réalisées, et qu'il ait employé en essais de communautés partielles et trop petites, qui ne peuvent réussir, un capital qui, bien que considérable, était insuffisant pour tous les besoins d'une communauté modèle, mais avec lequel on pouvait produire un effet incalculable sur l'opinion en l'appliquant uniquement à la prédication de la doctrine (2). »

Poursuivant l'examen critique des divers systèmes socialistes de son époque, Considérant en arrive au saint-simonisme, et cette doctrine, elle non plus, ne trouve pas grâce à ses yeux. Il la

---

(1) Cabet. Huitième discours à la Société fraternelle centrale, 10 avril 1848.

(2) Cabet. *Voyage en Icarie*, p. 519.

considère encore comme un socialisme négatif qui a conduit ses partisans à des erreurs grossières. Ce système a, il est vrai, corrigé les excès de l'individualisme en donnant au principe d'autorité et de gouvernement une force nouvelle, mais il a éprouvé le besoin d'un fondement moral et religieux et il est aujourd'hui absorbé par une théocratie dangereuse ; ceux qui l'enseignent comptent surtout sur la conviction des esprits et sur l'exaltation religieuse. « Néanmoins, autour de cette erreur colossale qui appliquait rétrospectivement à la donnée nouvelle du développement social une forme ancienne, la forme théocratique, des travaux de premier ordre en philosophie de l'histoire, de la politique, de la religion sont dus à l'école de Saint-Simon. Son influence sur le mouvement intellectuel contemporain a été considérable et ceux qui croient qu'elle est morte sans répandre abondamment dans le monde la monnaie de son riche héritage sont de bien grands ignorants (1). »

Cette appréciation bienveillante trouve sa justification dans certaines analogies peu nombreuses et assez vagues qu'il serait possible de découvrir entre la doctrine simonienne et le plan social nouveau que Considérant voudrait exécuter : comme les saints-simoniens en effet, il prétendait reconstituer la société sur le principe de l'association universelle.

---

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 36.

L'étatisme de Louis Blanc semble à Considérant destructif de toute individualité humaine; il estime qu'il est dans l'erreur en faisant dépendre de l'Etat toute l'organisation économique, car « on ne refait pas, on n'a jamais refait, on ne refera jamais une société avec des décrets... En voulant donner l'industrie privée à l'Etat, Louis Blanc allait beaucoup trop loin. Il était dans le vrai en voulant pour l'Etat les services nationaux tels que ceux des assurances, des canaux, des chemins de fer et du crédit qui, dans une société démocratique, doit résulter de l'assurance mutuelle organisée régulièrement et à différents degrés, des valeurs mobilières, immobilières et personnelles du pays » (1).

Pierre Leroux, le *philosophus hirsutus* a « des tendances mais peu de système ». Cet ancien ouvrier typographe, un des premiers saints-simoniens, cherche en vain à concilier la famille, la propriété, la patrie, avec l'égalité absolue supprimant toute autorité. Aussi c'est sans succès qu'il tenta d'appliquer ses idées en fondant à Boussac une imprimerie organisée en association égalitaire. Son poème socialiste « la Grève de Samarez » montre qu'il est resté un saint-simonien hanté par des rêves d'égalité. « Leroux a poussé, par réaction contre Enfantin, l'idéal monogamique jusqu'à l'absurde... Monogamie à perpétuité et forcée... On n'en fera jamais une loi naturelle de l'humanité.

---

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 42.

Je le dis carrément, à la barbe des tartufes de tous les genres, des cafards de la morale et de la religion, en face de toutes les hypocrisies que je déteste : je ne vois rien de criminel en soi ni dans l'amour, ni dans la variété et le changement des affections (1). »

Le socialisme religieux et philosophique de Buchez semble à Considérant purement ridicule. Ce simple commis d'octroi, l'un des fondateurs de la Charbonnerie (2), ancien disciple de Saint-Simon, réclamait une plus grande somme de bien-être pour les classes pauvres et des lois plus larges sur la condition civile de la femme. Se séparant du saint-simonisme, il maintenait la liberté du travail, la propriété individuelle, l'échange. D'après lui, la réforme sociale peut s'opérer par la libre initiative des individus sans autre intervention de l'Etat que celle qu'il exerce par les mesures administratives et législatives ordinaires. Dans son *Histoire parlementaire de la révolution française*, ce démocrate catholique fait l'apologie de l'œuvre sociale de la Convention, il y voit une tentative pour appliquer à une grande nation les principes d'égalité absolue et de fraternité parfaite qui sont au fond de l'Evangile. Aux envi-

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 116.

(2) « Le 1er mai 1821, trois jeunes gens, Bazard, Flottard et Buchez, se trouvaient assis devant une table ronde, rue Copeau. Ce fut des méditations de ces trois hommes inconnus, et dans ce quartier, un des plus pauvres de la capitale, que naquit cette Charbonnerie qui, quelques mois après, embrasait la France. » (Louis Blanc. *Histoire de dix ans*, introduction, p. 23.)

rons de 1840, en effet, Jésus était tenu en grande estime par tous les démocrates; non seulement pour Buchez et Pierre Leroux, mais pour Raspail, Barbès, Ledru-Rollin et Lamartine, « le Christ demeure le précurseur des temps modernes, et l'Evangile le bréviaire de la Démocratie » (1).

« Voyez, madame..... Celui qui écrit? avec des lunettes? ces cheveux blonds? cette bonne figure honnête, placide et franche? — Précisément (2). » C'est Proudhon, portraituré ici à merveille et déjà attaqué par Considérant dans *La Démocratie pacifique*. L'auteur des *Contradictions économiques* remplit « la fonction d'un paratonnerre. C'est sur cette inflexible pointe de platine, dressée contre le ciel et qui ne bronche pas, que se décharge et glisse sans y mordre la foudre des plus gros nuages... Ce diable d'homme est tellement cuirassé dans ses idées que rien n'y fait » (3).

Proudhon souhaite que le travailleur reçoive tout le produit de son travail et dans ce but il propose son système de banque ; il concentre tous ses efforts sur la gratuité du crédit et la suppression de l'intérêt ; il veut que le capital n'ait aucun rendement propre. Mais s'il a « une énorme bosse de destructivité intellectuelle », il est peu constructif, et il y a dans ses écrits absence totale de toute idée organisatrice du travail et de l'indus-

(1) Weill. *Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870*, p. 242.

(2) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 99.

(3) *Id.*, p. 100.

trie. D'ailleurs, la pensée de cet auteur est tellement insaisissable à ses interprètes que ses idées sont le plus souvent défigurées. « A l'Assemblée nationale, on n'est pas fort sur le socialisme; Proudhon y passe pour communiste. » Or, dans son *Système des contradictions économiques*, il se montre nettement opposé au communisme; voici quelques passages typiques à cet égard : « Loin de moi, communistes; votre présence m'est une puanteur et votre vue me dégoûte... (1). La communauté, c'est la négation dans la nature et dans l'esprit, la négation au passé, au présent et au futur... (2). Donnez-moi quelque chose qui s'accorde avec quelque chose, une idée dont l'objet se saisisse, un fait que j'analyse et que je puisse entendre, et je reconnaitrai ce fait, je souscrirai à cette idée. Mais que voulez-vous que je dise d'une communauté qui ne se conçoit que dans le néant, ne se concilie qu'avec le néant, ne subsiste que par le néant?... (3). Le communisme, emprunt malheureux fait à la routine propriétaire, est le dégoût du travail, l'ennui de la vie, la suppression de la pensée, la mort du moi, l'affirmation du néant. Le communisme, dans la science comme dans la nature, est synonyme de nihilisme, d'indivision, d'immobilité, de nuit, de silence; c'est l'opposé du réel, le fond noir sur lequel le Créa-

(1) Proudhon. *Système des contradictions économiques*, t. 2, p. 267.

(2) *Id.*, p. 273.

(3) *Id.*, p. 282.

teur, Dieu de lumière, a dessiné l'univers (1). »

Et c'est parce qu'il se pose en adversaire résolu du communisme que Proudhon s'oppose aussi à l'association phalanstérienne dans laquelle il prétend voir une sorte de communauté. « Que servirait de dire : la communauté ou le socialisme n'est pas responsable des erreurs de M. Cabet ; s'il est démontré que tous ceux qui parlent autrement que lui raisonnent cependant toujours comme lui ? Au phalanstère, par exemple, le travail s'accomplit en commun, en dehors de l'initiative individuelle, puisqu'au lieu de propriétaires il n'y a plus que des actionnaires, au lieu d'entrepreneurs de simples exécutants, au lieu de chanteurs des choristes. L'habitation est commune, le ménage commun, les repas communs, nonobstant la tolérance des cabinets particuliers ; le mariage demeure facultatif, exposé à tous les accidents du parjure et de l'inconstance... Tout cela, plus ou moins raisonné, plus ou moins communiste et social, n'a pas le droit de nous occuper ; il est clair que la méthode, la science, n'y entre absolument pour rien (2). »

Le travail attrayant provoque aussi d'amères critiques de la part de Proudhon, qui y voit une invention malheureuse des socialistes. Il prétend que le travail, nécessaire à l'homme et à la société, fortifie à la fois l'esprit et le corps et est

---

(1) Proudhon. *Système des contradictions économiques*, p. 290.

(2) *Id.*, t. 2, p. 269.

attrayant par lui-même ; s'il se trouve parfois accompagné de lassitude et de dégoût, cela vient uniquement de la qualité des choses auxquelles il s'applique ou d'un défaut de mesure dans l'exécution. « Le socialisme pourtant a fait une découverte, celle du travail attrayant... Le travail, rendu plus agréable et plus facile, à ce qu'il dit, par une extrême division, se changera en une fête perpétuelle par la musique, le chant, les conversations galantes, la lecture, la courte durée des séances, les évolutions et les joutes... Le socialisme, qui connaît merveilleusement ses bêtes, leur ménage toutes sortes de récréations : il en use avec le travail comme les donneurs de sérénades avec l'amour, lorsqu'à minuit, sous les fenêtres de la nouvelle épousée, ils réveillent par le jeu de leurs instruments ses sens assoupis... Il est clair que le socialisme ne demanderait pas mieux que de se débarrasser tout à fait du travail, et que c'est dans l'impossibilité absolue où il se trouve d'arriver à cet idéal du labeur attrayant qu'il l'abrège, l'amoindrit, le varie, l'édulcore, l'assaisonne, finalement le rend obligatoire sous peine de censure et de prison ! Quels formidables génies que les inventeurs du travail attrayant ! Mais, chers maîtres, puisque vous voilà si fort en veine d'imitation, prenez-donc note de ce que je vais vous dire et qui est vieux comme le monde : c'est que le travail, de même que l'amour dont il est une forme, porte en soi son attrait ; qu'il n'a besoin ni de variété, ni de courte séance, ni de

musique, ni de confabulations, ni de processions, ni de doux propos, ni de rivalités, mais seulement de liberté et d'intelligence ; qu'il nous intéresse, nous plaît et nous passionne par l'émission de vie et d'esprit qu'il exige, et que son plus fort auxiliaire est le recueillement, comme son plus grand ennemi est la distraction (1). »

Telles sont les divergences de vues qui séparent Proudhon de Considérant ; pour ce dernier, Pierre Leroux est nébuleux, Proudhon lui semble noueux ; celui-là est un sentiment, celui-ci est un chiffre ; et il ajoute avec sa verve spirituelle : « Tous deux ont cela de commun que le sentiment ne se chiffre pas trop bas et que le chiffre a un sentiment assez prononcé de sa valeur (2). »

Enfin, le socialisme impérialiste apparaît à Considérant comme dépourvu de toute sincérité. On sait, en effet, que Louis Bonaparte fit montre d'opinions socialistes très nettes. Durant sa captivité au fort de Ham, à la suite de la conspiration de Boulogne, il reçut la visite de Louis Blanc, avec lequel il était en relation personnelle. Tous deux eurent ensemble un long entretien qui porta d'abord sur la politique de Louis-Philippe ; ils abordèrent ensuite les questions sociales. « Louis Bonaparte n'insista pas, comme s'il eût senti qu'il était sur un mauvais terrain. Et bientôt, donnant

---

(1) Proudhon. *Système des contradictions économiques*, t. 2, p. 286.

(2) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 105.

un autre tour à la conversation : « Au fond, dit-« il, l'important c'est que le gouvernement, quelle « que soit sa forme, s'occupe du bonheur du « peuple. » Alors il se mit à parler de l'urgence des réformes sociales, et ses vues à cet égard ne me parurent pas beaucoup différer des miennes. Ce qui est sûr, c'est que, autant ses opinions politiques m'avaient déplu, autant je fus étonné de son empressement à admettre ces principes du socialisme, dont plus tard il devait si bien faire usage pour se frayer une route à l'Empire. J'ai encore en ma possession un livre que je tiens de lui et dont la première page porte ces mots écrits de sa main : « A Louis Blanc, souvenir d'estime « et d'amitié de la part de l'auteur. » Or ce livre, tout plein d'aspirations socialistes, est intitulé : *Extinction du paupérisme* (1). » Les colonies agrico-militari-socialistes, dont Louis Bonaparte demande la création dans cet ouvrage, semblent à Considérant devoir produire des phalanges plus prétoriennes qu'industrielles ; le socialisme du prétendant a déjà des odeurs de coup d'Etat. « A chaque pas l'on rencontre du socialisme, s'écrie-t-il ; vous en trouvez jusqu'au bec de votre aigle (2). »

Le seul système qui trouve grâce aux yeux de Victor Considérant, c'est celui qui rend le travail attrayant, qui transforme les salaires, en garantit

---

(1) Louis Blanc. *Révélations historiques*, t. 2, p. 223.
(2) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 124.

le minimum, et qui sait en même temps faire un grand nombre de propriétaires : c'est le socialisme affirmatif, facultatif et volontaire, dans toute la force de ces termes, le socialisme anti-révolutionnaire et intégral, le fouriérisme. Il ne dit rien des vues de Fourier sur l'homme, sur l'univers et sur Dieu, parce qu'il les juge inaccessibles aux opinions moyennes, mais il analyse le fouriérisme économique et social et le confronte avec la société qu'il veut réformer. Le socialisme ne doit pas tendre à une révolution, mais à une construction ; son but est l'établissement durable de la fraternité et le relèvement du travail salarié, le plus avili jusqu'alors. « Dans notre Constitution actuelle, le prix payé au travailleur salarié n'est nullement réglé par la valeur productive du travail. Si les bras sont rares, tel travail est fortement payé, dont le prix va s'avilir immédiatement s'il se présente sur le marché des bras une foule famélique (1). » Le véritable droit démocratique est celui qui n'admet qu'une seule division rationnelle des classes sociales, capital, travail, talent, et qui les associe dans l'unité de l'harmonie et de la justice. Ainsi compris, le socialisme peut s'adresser « aux chrétiens sincères aussi bien qu'aux pharisiens catholiques et protestants » (2).

Le livre de Considérant vaut plus comme une série de portraits, dont certains sont brossés avec

---

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde*, p. 205.
(2) *Id.*, p. 212.

verve que comme un examen scientifique des différents systèmes socialistes. Le grand économiste comtois a voulu montrer combien était grande leur diversité, combien divergentes étaient les opinions émises par ceux qui les préconisent. Mais, pour lui, le désaccord théorique n'implique pas le désaccord dans l'action ; aussi est-il partisan du ralliement de tous les socialistes. Cette union est d'autant plus nécessaire et d'autant plus urgente que les ennemis du socialisme, à défaut du talent, ont pour eux le nombre et la force.

CHAPITRE III

Œuvres de second plan

I

Discours à l'Hôtel de Ville (1835).

Il est un fait que nul ne saurait dénier, c'est qu'ici-bas tout être fuit la souffrance et recherche la jouissance. Cette loi est aussi un critérium social : « la souffrance est donc la révélation naturelle ou divine des choses contraires à l'ordre ; la jouissance, la révélation naturelle ou divine des voies de l'ordre (1) ». Dieu a créé l'homme pour le bonheur, puisqu'il lui a donné des passions, « seuls éléments possibles du bonheur de l'homme et de la société ». Or, c'est en développant ces passions saines et bonnes qui le conduisent à la jouissance que l'homme fondera le royaume de Dieu sur la terre. « Si l'on veut réaliser le Bien, entendez-vous, réaliser le bien sur la terre avec

(1) *Discours à l'hôtel de ville*, p. 34.

les hommes tels que Dieu les a faits, il faut chercher, découvrir et organiser les moyens propres à harmoniser les intérêts que vos codes veulent vainement détruire; il faut développer au profit de l'individu et de la société ces passions que Dieu a faites, que vous déclarez mauvaises de nature, parce que vous n'avez pas encore su trouver à quoi elles sont bonnes; il faut utiliser ces passions que vous prétendez sacrifier (1) ».

La doctrine de Fourier s'élève contre le dogme de la malignité originelle. « Une voix s'est levée et a dit : Dieu est bon, il y a un but à toute chose dans la création de Dieu; l'homme a reçu l'intelligence, la force et la passion; il a donc un rôle sur la terre, il doit gouverner la terre. » Or, « croire que Dieu est bon, croire que l'homme est bon, croire que la forme sociale est vicieuse, croire qu'il faut corriger la société et non pas la nature de l'homme, croire que la contrainte des facultés naturelles est un principe funeste et que le développement des facultés naturelles est le principe heureux, annoncer et proposer une forme sociale heureuse, en demander l'étude, l'examen, le jugement et enfin l'expérience, une expérience qui ne compromet pas le plus petit des intérêts existants, croire que cette forme sociale qui accepte, emploie, satisfait tous les intérêts actuels et toutes les passions de l'homme, sera bientôt accueillie avec transport et ivresse par les

(1) *Discours à l'hôtel de ville*, p. 35.

peuples et par les rois, par les riches et par les pauvres, tout cela peut paraître à beaucoup de bonnes gens, et même à beaucoup de gens d'esprit, fou, extravagant et fort gai, mais à coup sûr il n'y a rien là d'immoral et d'impie (1). »

La doctrine de Fourier se sépare aussi du christianisme quant à la morale et à ses applications à la société : « Les moyens mis en œuvre depuis dix-huit siècles par le christianisme ont été impuissants ou contraires dans l'œuvre du bien que se proposait Jésus. » Par conséquent « il faut que les moyens capables du bien soient autres que les moyens chrétiens. Voilà qui est certain : si les moyens capables du bien sont, ils sont autres que ceux du christianisme puisque le mal a été maintenu sous le christianisme » (2).

Victor Considérant repousse les dogmes fondamentaux du christianisme qu'il déclare inadmissibles moralement et socialement. « Le chrétien accusait lâchement la nature, sa mère, et la damnait... Cette religion était une religion d'esclaves, faite par des esclaves ; car elle s'attache à formuler ce dogme qui déclare la nature humaine impuissante et infâme... Aussi les seuls chrétiens conséquents au dogme furent-ils ces héroïques et puissants égoïstes qui allèrent immoler leur chair et leur humanité dans les déserts et les Thébaïdes (3). »

---

(1) *Discours à l'hôtel de ville*, p. 46.
(2) *Id.*, p. 49.
(3) *Id.*, p. 83.

Si la société a réalisé de grands progrès, c'est grâce aux passions constitutives de la nature humaine et non par suite de l'influence du dogme chrétien. Il ne faut pas conclure de là que les progrès ultérieurs doivent tendre à l'extinction du sentiment religieux ; mais « il faut distinguer entre une manifestation des besoins du sentiment religieux et un retour aux théories religieuses du catholicisme » (1). Ce qu'il faut éviter, c'est le retour à des erreurs et à des solutions fausses condamnées par le sens commun, comme le dogme de l'égalité inventé par les philosophes du XVIII[e] siècle. « L'inégalité est de nature. Si elle n'existait pas il faudrait l'inventer, attendu qu'on ne pourrait pas plus composer une harmonie sociale avec une somme de termes égaux qu'une harmonie musicale avec une somme de sons égaux (2). »

II

Nécessité d'une dernière débâcle politique en France (1836).

Le but de cette espèce de factum était de signaler l'inanité des discussions politiques et de montrer par quelles études positives il serait utile de les remplacer. Dans un pareil sujet, il fallait frapper fort pour frapper juste, il fallait n'épar-

(1) *Discours à l'hôtel de ville*, p. 182.
(2) *Id.*, p. 97.

gner aucun parti pour garder l'avantage sur tous (1).

L'ouvrage débute par une conciliation de l'ordre et de la liberté et par la réfutation de la théorie du progrès continu « doctrine professée par la *Revue encyclopédique*, une des filles du saint-simonisme ». Puis l'auteur pose, en termes fort énergiques, la question sociale qui domine toutes les autres : « Il est des millions d'individus qui n'ont pas de pain ou qui en ont peu, qui n'ont pas de travail ou qui n'ont qu'un travail misérable et précaire, qui ne sont pas logés ou qui sont logés comme vous et moi serions bien malheureux de l'être, qui vivent dans la misère, dans la crapule, qui n'ont pas de plaisirs supérieurs à ceux d'une grossière et fangeuse débauche, qui sont venus au monde avec d'admirables facultés qui pourraient réaliser des merveilles et qui restent ensevelies sous une croûte épaisse, qui sont venus au monde avec des passions pour aimer et jouir et qui haïssent et souffrent, qui font des légions d'en-

(1) « Victor Considérant (c'est un ennemi qui parle) s'était blotti dans le silence, avec un engorgement de rancuneuse récurrence contre l'infernale civilisation. La fiasque de Condé, au lieu de le décourager, n'avait été prise par lui que comme un défi fait à la doctrine de rien réaliser. En conséquence, il se prépara au combat en ramassant des munitions rationnelles, construisit une citadelle, s'enferma avec trois ou quatre compagnons d'armes ; une fois les batteries mises en place, il commença le feu sur le civilisé par *Débâcle politique.* » (Daurio. *Observations critiques sur les principes organiques de la doctrine de Fourier et sur la marche des principaux disciples de son école*, p. 171.)

fants qui tous devraient être des hommes et que l'absence d'une éducation sociale laissera devenir des brutes (1). »

La souffrance et la misère sont donc à peu près générales, mais c'est surtout au point de vue économique que leurs funestes effets se font sentir; le désordre de la production et la non organisation du travail en sont les deux grandes causes. « Le mal n'est pas que quelques-uns aient trop, mais bien que presque tous n'aient pas assez. » On doit donc songer à accroître la richesse générale, car « la satisfaction des besoins physiques est la condition élémentaire de la concorde sociale » (2).

Considérant revient alors sur la vanité d'une prétendue réaction catholique ; cette réaction n'est pas à craindre car « un dogme mort ne ressuscite pas, on ne refait pas le passé » (3). Aussi bien « il y a des dandies au Café de Paris et au bal de l'Opéra qui se disent chrétiens et catholiques parce que leur épicier est incrédule. Or, ils sont encore plus ridicules que leur épicier ». Le christianisme a donc été impuissant à établir la paix entre les hommes, puisqu'il n'a pas su remonter jusqu'aux causes sociales de leurs conflits ; une dernière débâcle politique et morale doit permettre à l'œuvre de rénovation sociale de s'accomplir, profonde et durable. Ainsi, en 1835 et 1836, se manifestaient

(1) *Nécessité d'une dernière débâcle politique en France*, p. 48.
(2) *Id.*, p. 90.
(3) *Id.*, p. 103.

les tendances politiques et religieuses de Considérant, son détachement du christianisme philosophique et social et sa préférence pour toutes réformes économiques.

III

Bases de la politique positive, manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier (1841).

La politique, dans son sens le plus élevé, est « la science de l'existence et de la vie des sociétés, la connaissance des lois fondamentales de l'hygiène du corps social ». L'objet de cet écrit est la détermination rigoureuse de ces lois, c'est-à-dire la fixation des conditions régulières de la stabilité et du progrès, de la conservation et du renouvellement, qui sont les deux faces de la vie des sociétés et de tous les êtres organisés. Le but de la politique est « la réalisation de l'association universelle des individus et des peuples pour l'accomplissement des destinées de l'humanité » (1). Puisque l'homme n'est pas mauvais naturellement, la perfection n'est pas un vain mot, l'espoir d'y atteindre n'est pas chimérique. Le mal social vient du désaccord des intérêts, mais on peut créer un mécanisme social qui engendre le bien au moyen d'institutions appropriées aux conditions pratiques de l'union des hommes.

---

(1) *Bases de la politique positive*, p. 1.

Une double nécessité s'impose donc à l'école sociétaire : réaliser l'association intégrale et déterminer le mécanisme nouveau qui l'établira. La politique sociétaire, essentiellement pacifique, est favorable aux partis réformateurs et hostile à toute idée révolutionnaire. « Nous proclamons radicalement vicieux l'état de choses actuel ; nous proclamons radicalement insensé le renversement de cet état de choses et nous demandons la transformation de cet état de choses en un état meilleur, par des voies et par des moyens que la raison puisse approuver, que l'expérience puisse confirmer et que tous les intérêts puissent accepter (1). »

Mais si la réforme sociale ne doit pas attenter au gouvernement, peut-elle au moins compter sur son concours? Rien n'est moins sûr, car ses vues sont étroites et bornées. Pourtant, l'intervention de l'Etat pourrait seconder puissamment l'œuvre des individus en stimulant l'élan des réformes économiques. C'est ici qu'est réclamée, pour la première fois, des gouvernements, la création d'un ministère du travail et du progrès chargé de diriger, de discuter et de vérifier par l'expérience les interventions et propositions relatives aux progrès industriels et aux améliorations sociales (2).

---

(1) *Bases de la politique positive*, p. 39.

(2) Le 26 février 1848, le gouvernement provisoire rendait publique la proclamation suivante :

« Le gouvernement provisoire de la République française « s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail.

« Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens.

« Il reconnaît que les ouvriers doivent s'associer entre eux « pour jouir du bénéfice légitime de leur travail. »

Le seul plan de réforme qui mérite créance et adhésion est celui de Fourier; la doctrine sociétaire n'entend pas faire dominer ses idées ni les imposer à ceux qui contesteraient leur légitimité; elle ne poursuit que la découverte de la vérité et se soumet à ses seules lois, elle s'interdit toute autre voie que « celle de la démonstration scientifique, de la vérification expérimentale et de l'imitation spontanée, autrement dit toute voie autre que l'appel à la raison intellectuellement éclairée et absolument libre de la société » (1). Les phalanstériens qui sont « des ingénieurs sociaux » ont inventé un mécanisme qui fera un emploi utile de toute « la force motrice » de la nature humaine; le fonctionnement de ce mécanisme se fera d'ailleurs progressivement : « Nous ne proposons nullement l'application générale de notre système à la société, mais seulement l'expérience locale de ce système devant la société » (2). Théoriquement, « un système social dans lequel la réalisation absolue du bien général résulterait de la liberté absolue de l'individu serait le système social le plus parfait qu'on pût concevoir, c'est-à-dire le bien social absolu lui-même (3) ». Mais en pratique, la liberté de l'individu est loin d'être absolue, elle se heurte à tout un ensemble de règles et de conditions qui constituent l'ordre social lui-même.

---

(1) *Bases de la politique positive*, p. 28.
(2) *Id.*, p. 41.
(3) *Id.*, p. 44.

« L'école sociétaire vise à l'établissement du plein développement de la liberté humaine, mais ce dans l'hypothèse de conditions sociales pratiquement vérifiées, dans lesquelles le développement de la liberté individuelle se concilierait pleinement avec l'ordre général (1) ».

L'école sociétaire n'est pas un parti politique, car, ce qui caractérise un tel parti, c'est la prétention de modifier les lois et le gouvernement de la société, et de faire triompher ses idées particulières en les imposant au pays par l'autorité de la loi. Or, la réforme économique que propose l'école sociétaire n'exige la modification d'aucune loi civile, politique ou religieuse, le renversement d'aucun pouvoir. L'école sociétaire n'est pas davantage une secte religieuse, car elle ne propose pas à la société l'adoption d'un culte nouveau et ne fait dépendre la réforme sociale d'aucune innovation religieuse. Elle est seulement une école scientifique qui, conformément au droit commun, expose dans le domaine des faits intellectuels ses idées sur Dieu, sur l'univers et sur l'homme, et qui, dans le domaine des faits sociaux, se propose de « faire l'application locale de son principe scientifique à une opération économico-industrielle, dans le but d'édifier le monde sur la valeur de ce principe et de mettre l'humanité en possession de ses destinées heureuses, si ce principe est

---

(1) *Bases de la politique positive*, p. 45.

reconnu avoir la valeur sociale que cette école lui attribue » (1).

Tous les membres et tous les amis de l'école sociétaire doivent se grouper autour de *La Phalange*, organe de la doctrine et moyen d'action de l'école. En terminant, Considérant adressait un vibrant appel « aux hommes sincères de tous les partis, de toutes les classes, de toutes les communions religieuses, de toutes les nations ».

IV

Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier (1845).

A cette exposition, Victor Considérant consacra quatre séances, dont il a été rendu compte dans le *Journal de la Côte-d'Or*.

Première séance. — **Position du problème social.**

Deux partis se divisent la société : le parti novateur ou du progrès et le parti conservateur ou de la stabilité. Le premier se pose en défenseur des intérêts des classes inférieures, le second protège les hautes classes. Or, il n'y a pas d'hostilité fondamentale entre le principe du progrès et le

(1) *Bases de la politique positive*, p. 144.

principe de la stabilité : la société se transforme continuellement, mais l'ordre lui est nécessaire, et il ne peut exister que si les droits nouveaux prennent place dans la société sans opprimer les droits anciens. Donc, il s'agit de trouver une organisation nouvelle qui puisse opérer la fusion des partis par l'accord des intérêts de toutes les classes de la société. C'est là l'œuvre de la science sociale.

Quel est donc le caractère général de la science? Ce qui constitue à proprement parler une science, ce sont les principes générateurs d'où découlent tous les faits de cette science. La science sociale sera donc constituée lorsqu'elle possédera un principe capable d'embrasser tous les phénomènes sociaux et de satisfaire tous les intérêts. Mais il est certaines sciences dont l'objet n'est pas seulement l'explication des faits, mais la création de phénomènes. La science sociale est de celles-là ; elle doit expliquer les faits du passé et déterminer d'une façon générale ceux de l'avenir; elle doit découvrir des procédés pour perfectionner l'ordre social existant ou pour lui substituer un ordre meilleur.

Pour bien résoudre un problème, il faut le poser dans toute sa généralité; donc, pour trouver une nouvelle organisation sociale, il convient de chercher un système applicable à toutes les nations. Un être organisé implique deux choses : un centre directeur et une hiérarchie des différentes parties qui composent le tout. Supposons la

société universelle organisée : on ne pourra concevoir cette organisation qu'en admettant, sur un point donné du globe, un gouvernement central qui devra se mettre en rapport avec chaque commune. Le globe sera donc divisé en continents, les continents en empires, les empires en provinces, les provinces en départements et ceux-ci en communes. Chacune de ces divisions aura son gouvernement respectif, ce qui fait que l'ensemble des communes du globe sera rattaché au gouvernement suprême. Le monde ainsi organisé ressemblerait à la France dont les provinces autrefois hostiles forment aujourd'hui une même unité nationale. Or, le monde n'est, comme la France, qu'une vaste réunion de communes, et la commune est la base de la société; donc, pour instaurer sur la terre un ordre social nouveau, il faudra le réaliser d'abord dans les communes, de sorte que le problème de l'organisation sociale du globe se réduit à la détermination du meilleur système d'organisation de la commune.

Tout plan de construction sociale, pour être réalisable, doit pouvoir être expérimenté sur une lieue carrée de terrain au plus; il ne doit pas s'imposer par la force, mais être accepté librement en raison des avantages réels qu'il procure à toutes les classes. Le plan d'organisation de la commune proposé par Considérant consiste à instaurer l'industrie, c'est-à-dire la réunion de toutes les branches de l'activité productive de l'homme; pour atteindre ce but, la commune devra être assez

forte pour que l'homme y trouve tous les éléments de la vie sociale, et que son territoire puisse être considéré comme le domaine d'un seul homme.

Deuxième séance. — **Solution économique du problème social.**

Aujourd'hui, la commune est divisée en autant d'exploitations distinctes qu'il y a de familles; par suite de cette extrême division de la propriété, une grande partie du terrain est rendue improductive. Or, pour que l'exploitation du sol soit faite le plus avantageusement possible, il faut qu'on puisse former de l'ensemble de ces propriétés individuelles une vaste propriété où on pratiquerait la culture en grand. Ce résultat peut être atteint sans que le droit de propriété, tel qu'il est réglé par nos lois, soit compromis. En effet, nous voyons chaque jour des propriétaires, grands et petits, s'associer pour une exploitation commune; la propriété alors est collective, et cependant la part individuelle de chaque intéressé est représentée par un titre particulier qui donne un droit proportionnel aux bénéfices. Ce système étendu à l'agriculture donnera des associations agricoles, de même qu'on a des associations industrielles. Donc, pour que le territoire de la commune puisse être exploité unitairement comme le domaine d'un seul homme, il faut remplacer la propriété individuelle morcelée par la propriété individuelle sociétaire

ou associée. Beaucoup de travailleurs, absorbés par les complications d'un ordre industriel basé sur le morcellement, se trouveront ainsi disponibles et emploieront leur activité à des travaux productifs.

Troisième séance. — **Organisation du travail dans la commune sociétaire.**

Pour que l'accord règne entre les hommes, deux conditions sont indispensables : un bien-être matériel qui les dispose à une bienveillance mutuelle et une solidarité d'intérêts qui n'existe pas aujourd'hui. Or, dans la phalange, tous les individus étant associés, le malheur du voisin vous trouble personnellement; on n'augmente son bien-être qu'en augmentant le bien-être général et on ne peut nuire aux autres sans se nuire à soi-même.

Les hommes qui cherchent la liberté à travers les révolutions politiques, la trouveront dans le travail attrayant. Le travail était déjà répugnant dans l'antiquité; aussi les républiques grecques et la société romaine étaient-elles en réalité des aristocraties de patriciens et d'hommes libres exploitant une multitude d'esclaves. Aujourd'hui la masse des travailleurs n'est pas encore libre, on travaille par contrainte. Mais le travail n'est pas répugnant en lui-même; s'il le devient, c'est par les conditions dans lesquelles il s'exerce.

En effet le travail, d'abord mal rétribué, s'exerce

dans des ateliers humides, malpropres et mal aérés; l'isolement du travailleur est pour lui une cause d'ennui, tandis que le charme et l'entrain président aux travaux qui se font en réunion ; on en a une preuve à l'époque des moissons et des vendanges, où l'ardeur et la gaîeté animent les travailleurs. De plus, un même travail trop longtemps soutenu est une source de lassitude et de malaise, car la nature exige que l'homme développe à la fois ses facultés physiques, morales et intellectuelles. Enfin l'absence d'émulation est un dernier facteur de répugnance ; les hommes sont capables de grands efforts quand la rivalité les anime ; la concurrence excitant cette émulation, les travailleurs devront être répartis en groupes pour que des rivalités ardentes s'établissent entre groupes opposés.

Or cette rivalité est favorisée par le système sériaire. En effet, un groupe fait toujours une sorte de travail qui diffère peu de celui des groupes voisins; cette similitude d'occupations fait naître entre groupes contigus une concurrence émulative qui pousse chacun à déployer une grande habileté, de façon à surpasser ses rivaux. Il n'est pas à craindre que ces rivalités dégénèrent en haines, car plus l'émulation est grande entre groupes, plus les liens affectifs se resserrent entre les membres de chaque groupe; la rivalité existera donc de groupe à groupe et non d'individu à individu.

Le contraste et la diversité des caractères, loin d'engendrer la discorde, seront, au contraire, une

condition d'harmonie; en effet, si tous les hommes avaient les mêmes penchants, tous voudraient les mêmes occupations et beaucoup de fonctions indispensables seraient négligées. L'ambition, elle aussi, sera une source de prospérité pour la nouvelle société; dans les différentes fonctions, on établira une hiérarchie et chacun aura le droit de parvenir aux plus hautes situations. On commencera par être aspirant dans un groupe, puis on sera admis comme travailleur de troisième, puis de seconde et enfin de première classe; plus tard on deviendra chef de groupe, et enfin chef de série.

Mais, pourrait-on objecter, les gens sans capacité vont se trouver humiliés d'être dans les derniers rangs. Non, car dans les phalanges il y a pour chacun des occupations de toute espèce, et comme le même individu participe à dix ou vingt travaux différents, on ne peut admettre raisonnablement qu'il sera inférieur dans toutes ces fonctions; un individu supérieur à un autre dans une fonction donnée lui sera inférieur dans une autre, et réciproquement.

Enfin, les hommes étant à tout moment sollicités par une foule de plaisirs et de travaux, passeront fréquemment d'un objet à un autre et goûteront successivement toutes les jouissances physiques, morales et intellectuelles que la Providence nous a réservées; la modération en toutes choses résultera de l'affluence même des plaisirs.

Quatrième séance. — **Effets harmoniques de l'organisation sociétaire.**

Tout d'abord, la répartition des dividendes se fera d'un commun accord entre les membres de l'association ; le bénéfice total sera divisé en trois parts correspondant aux trois facultés industrielles : capital, travail, talent. Les capitaux étant très recherchés, le prix de l'argent s'élèvera d'autant plus que la demande sera plus considérable ; si une phalange prétendait payer un intérêt au-dessous du cours, les capitalistes placeraient leur fortune ailleurs. Pour régler la part due au travail, on distinguera les travaux de nécessité, d'utilité et d'agrément, ces derniers étant moins rétribués que les deux autres. Chaque série recevra un dividende qui sera réparti entre les groupes et chaque groupe fera la sous-répartition entre ses membres. Enfin pour la rétribution du talent, les hommes les plus capables s'élèveront au rang qui leur est dû ; le grade qu'un individu occupera dans chaque série où il est employé sera l'expression exacte du talent dont il aura fait preuve dans chaque espèce de travail ; il sera donc facile de le rétribuer proportionnellement à son talent. Mais les chefs de groupes et de séries ne s'entendront-ils pas pour s'attribuer de gros dividendes au détriment des travailleurs, ou bien ceux-ci ne se ligueront-ils pas contre leurs maîtres dans un but analogue ?

Non, car chaque individu sera au nombre des chefs dans certaines séries et au nombre des subordonnés dans d'autres, de sorte que les chefs ne sauraient faire preuve d'injustice envers les simples travailleurs sans se porter préjudice à eux-mêmes.

Dans l'ordre sociétaire, les médecins auront un rôle tout spécial : aujourd'hui ils ont intérêt à ce qu'il y ait beaucoup de malades ; dans les phalanges, leur intérêt sera qu'il y en ait le moins possible. C'est qu'ils ne recevront directement aucun salaire des malades ; seulement à la fin de l'année ils toucheront, comme tous les membres de l'association, un dividende qui sera d'autant plus élevé que le nombre des malades aura été plus faible. Aussi quelle que soit leur position sociale, les malades seront assurés d'être traités avec les mêmes soins. Le rôle des médecins ne sera donc pas tant de guérir les maladies que de les prévenir au moyen de mesures d'hygiène publique et privée. En Harmonie, il n'y aura donc ni maisons de santé, ni hôpitaux, tout comme dans le pays de cet empereur mogol, Aureng-Zeb, qui, à un de ses sujets lui demandant pourquoi il ne bâtissait pas d'hôpitaux, répondait : « Je rendrai mon empire si riche qu'il n'en aura pas besoin. »

En terminant, Considérant exprimait le désir de voir substituer aux armées destructives et guerrières de son époque des armées pacifiques et industrielles qui seraient employées à des travaux d'utilité générale en vue d'assainir, d'embellir et

d'exploiter toute la surface du domaine terrestre dont l'humanité est l'usufruitière perpétuelle. L'orateur terminait ainsi la série de ses conférences : « Messieurs, tous les livres sacrés s'accordent à proclamer que l'homme est le roi de la création. Telle est en effet sa destinée. Mais, je vous le demande, l'homme mérite-t-il aujourd'hui de porter ce titre glorieux? Quel est donc ce roi encore tout couvert de haillons, dévoré par la faim et les maladies, et qui vient étaler ses plaies sur les places publiques? Je ne reconnais pas là le roi de la terre. Les prophéties ne se sont pas accomplies. Que toutes les nations s'associent, que tous les peuples s'unissent et s'organisent dans l'unité de la grande famille, que l'homme emploie ses bras et son intelligence à la culture générale du globe au lieu de le dévaster: qu'il prenne possession complète de son domaine et qu'il applique au bonheur de tous les richesses produites; alors il pourra s'appeler roi de la création. Mais, aujourd'hui encore, il n'en est que le rebut, car la condition des animaux est meilleure et souvent plus noble que la sienne. »

V

Principes du socialisme, manifeste de la démocratie au XIX^e siècle (1847)

SECTION PREMIÈRE

ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ : LE PROBLÈME SOCIAL ET SES DEUX SOLUTIONS

Dans ce petit volume, l'auteur s'attache à démontrer que le droit démocratique véritable est différent du droit révolutionnaire et lui est supérieur.

Aujourd'hui l'esprit est devenu démocratique, le droit des sociétés modernes est le droit de tous à tout. Mais longtemps le principe démocratique fut confondu avec le principe révolutionnaire, et la guerre fut longtemps la seule manifestation de l'esprit nouveau, si bien que l'œuvre d'organisation de cet ordre nouveau demeure la tâche de notre époque. En effet, la révolution ayant renversé l'ordre féodal, a laissé sans organisation l'ordre industriel, livrant au laissez faire et à la concurrence tout le domaine de la production et de la répartition des richesses.

L'ordre social actuel est issu d'une révolution, mais il est aristocratique, sinon en droit du moins en fait. En effet, c'est par l'argent, l'instruction

ou la faveur que les individus prennent rang dans l'ordre social ou politique. Or, l'instruction ou la faveur supposent préalablement la fortune, et celle-ci ne se transmet que par la naissance ou les alliances. Aussi toutes les hautes positions politiques, financières, industrielles, commerciales, et presque toutes les fonctions publiques sont monopolisées par les familles riches ; une caste industrielle et financière puissante se développe, qui se substitue à l'ancienne féodalité de naissance. La libre concurrence ayant pour effet de déprécier le salaire, la misère des travailleurs augmente sans cesse, la petite propriété est menacée par la grande. La société est divisée en deux classes, l'une possédant tout, l'autre dépouillée de tout et vivant dans une complète dépendance des détenteurs du capital et des instruments de travail. La liberté n'existe pas, puisque pour avoir de quoi manger tout prolétaire est obligé à trouver un maître.

Cet état n'est pas spécial à la France ; il est caractéristique de la civilisation moderne en général ; la Grande-Bretagne présente au plus haut degré ce phénomène de la concentration des capitaux entre les mains d'une aristocratie peu nombreuse. Cette situation n'est pas sans danger, car les classes populaires, lasses de leur existence misérable, commencent à comprendre que le droit au travail n'est pas moins sacré que le droit de propriété, et voudront bientôt sortir à tout prix de cet enfer social. « Nos masses dénuées et pauvres, plongées dans les flots du grand luxe

des capitales, contemplant à chaque pas dans les offices des changeurs les billets de banque et l'or à pleines sébiles ; voyant dans les nombreux magasins les vêtements les plus confortables, les plus riches étoffes, les comestibles les plus substantiels ; éclaboussées par les brillants équipages ; excitées par les bruits et les chants qui sortent des théâtres ; agacées par l'aspect de toutes les jouissances qui leur sont interdites, n'offrent-elles pas une immense réalisation humaine du supplice de ce Tantale, tourmenté par une faim et une soif éternelles au milieu des fruits et des eaux trompeuses qui fuient sans cesse ses lèvres desséchées (1) ? »

Pour résoudre le problème social, il est un moyen violent et illusoire qui consiste à attaquer la propriété individuelle dans son principe et à décréter la communauté des biens en dépouillant par la force les riches au profit des pauvres. Ce procédé révolutionnaire, qui semble séduire les masses populaires, est négatif, destructeur et antisocial. Le seul principe susceptible de changer en coopération la lutte séculaire entre le capital et le travail, c'est l'association. Par une savante combinaison du capital, du travail et du talent, qui sont les trois sources de la richesse, on substituera au désordre général un emploi utile de toutes les forces productives de la nation. Ce qu'il faut, c'est organiser les droits et les intérêts

(1) *Principes du socialisme*, p. 16.

des travailleurs et introduire dans le régime de la production et de la répartition des richesses plus d'ordre, plus de justice et plus de liberté.

SECTION II

ÉTAT DE L'OPINION

§ I. — Etude des grandes divisions de la démocratie moderne.

Actuellement, l'esprit de l'ancien régime a disparu ; notre époque, comme notre Constitution, est démocratique ; les héritiers de la vieille aristocratie nobiliaire eux-mêmes acceptent aujourd'hui l'esprit démocratique.

Par questions politiques, il faut entendre celles concernant les relations de peuple à gouvernement et les relations des gouvernements entre eux ; les questions sociales sont relatives à l'ensemble des faits caractérisant l'état et la nature de la société, les rapports des classes, la constitution de la propriété et de l'industrie. Or, dans l'ordre politique, la révolution ne s'est pas contentée de détruire, elle a créé une administration centralisée et un système gouvernemental fondé sur l'élection, si bien qu'il n'y a plus de réforme capitale à opérer sur le terrain politique. Mais, dans l'ordre social, la révolution a procédé négativement ; elle a renversé les corporations et le système de la propriété féodale, elle a dépouillé la noblesse et le

clergé, mais n'a créé aucune institution nouvelle. Aussi la question politique est-elle au second plan ; la question actuelle est avant tout sociale, de nature économique et industrielle. « Le volcan politique, qui lançait autrefois des torrents de feu et de laves brûlantes, ne soulève plus maintenant, comme les cratères mourants de l'Islande, que des torrents de boue tièdes et fétides (1). »

Sur le terrain politique, on ne voit que torpeur et corruption ; les intrigues et les combinaisons parlementaires ont amené dans l'esprit public lassitude et dégoût ; au contraire, sur le terrain social, nous assistons à un réveil du même esprit public. « Notre âge assiste à l'extinction d'un culte vieilli, d'une idée qui a fait son temps, épuisé ses formules, donné ce qu'elle contenait de capital ; il assiste à la fin misérable d'un mouvement politique qui a porté ses fruits, qui a eu ses gloires et ses triomphes, qui a usé plusieurs grandes générations, mais dont la mission exclusive du moins est accomplie. Et comme l'humanité ne saurait faire halte dans la corruption, ni s'arrêter dans sa marche ascendante, notre âge assiste aussi à la naissance d'une foi nouvelle, aux premiers épanouissements de l'Idée généreuse et sociale dont les rayons bienfaisants ranimeront tous les nobles et religieux sentiments de l'âme humaine et en éclaireront bientôt sur la terre les réalisations les plus belles, les plus libérales, les plus saintes (2). »

---

(1) *Principes du socialisme*, p. 31.
(1) *Id.*, p. 32.

Le parti démocratique se divise lui-même en trois catégories que Considérant passe successivement en revue : la démocratie immobiliste ou parti des conservateurs-bornes, la démocratie rétrograde ou parti révolutionnaire, et la démocratie progressive ou parti pacifique et organisateur.

Le premier, qui est le parti de Guizot et des autres conservateurs-bornes des *Débats* et de la *Presse,* a occupé le pouvoir en France depuis la révolution de juillet. C'est lui qui a armé le peuple contre l'ancienne noblesse et qui a accaparé toutes les positions sociales réservées autrefois aux privilégiés de la naissance. Il réprouve comme subversive toute doctrine tendant à modifier le *statu quo.* Bien que les masses soient dans un perpétuel état de servage social et politique, Guizot ose dire dans *La Démocratie moderne* que « les relations réciproques des petits et des grands, des pauvres et des riches, sont réglées aujourd'hui avec justice et libéralité ».

La démocratie rétrograde comprend elle-même deux partis, un parti politique et un parti socialiste. Le premier a pour organe *Le National,* hostile en principe à tout progrès social et à toute idée nouvelle; le but qu'il poursuit est le renversement du pouvoir politique actuel, et le seul moyen de salut du peuple français qu'il conçoive, c'est de mettre notre pays en guerre avec toutes les monarchies européennes. Il ne réclame que des réformes électorales, sans se soucier de la réforme

économique. Le parti socialiste voit dans le principe de la propriété la source de tous les maux actuels ; aussi il définit la propriété un vol et en poursuit l'abolition. En cela il fait fausse route, car le sentiment de la propriété est un élément fondamental et irréductible de l'individualité humaine. Ce qu'il importe, c'est de donner à cette propriété des formes plus parfaites et plus sûres, non pas au moyen de la communauté égalitaire, mais par l'association hiérarchique et volontaire de toutes les propriétés individuelles.

Enfin, la démocratie pacifique, progressive et organisatrice, reconnaît pleinement les droits et les intérêts de tous, proclame la légitimité de tous les droits méconnus et consolide les droits acquis. Elle procure à chacun de nous des moyens de développement physique, intellectuel et moral ; elle entend réaliser l'ordre, la justice et la liberté, l'organisation libérale et hiérarchique des familles et des classes dans la commune, des communes et des provinces dans la nation, et l'association des peuples dans l'humanité.

§ II. – Doctrine du journal « La Démocratie pacifique ».

Dans cet organe périodique destiné à vulgariser la science sociale, on étudiera les problèmes dont la solution intéresse ceux qui souffrent, c'est-à-dire l'humanité entière ; celle-ci est appelée à réaliser une association de plus en plus forte des indivi-

dus, des familles. des classes, des nations et des races qui en forment les éléments. Victor Considérant appelle à lui tous les hommes sincères des différents partis politiques et des diverses confessions religieuses.

Puis il explique les raisons qui l'ont poussé à modifier le titre de son journal et à remplacer *La Phalange* par *La Démocratie pacifique ;* c'est que beaucoup de gens croyaient que pour lire et comprendre un journal appelé *La Phalange*, il fallait déjà être initié aux doctrines phalanstériennes. Il fallait donc que cet organe, destiné à porter à tous des paroles de paix et d'association, ne pût sembler à quelques-uns l'organe d'une secte sociale renfermée dans des formules et des termes particuliers. Quant au choix du titre *Démocratie pacifique*, il s'explique par cette considération que l'esprit moderne est porté par un grand mouvement à l'émancipation des faibles et des opprimés et que le caractère de ce mouvement se traduit par le mot démocratie.

Les révolutionnaires font de ce mot une arme dirigée soit contre le gouvernement et l'ordre politique, soit contre la propriété et l'ordre social. Or, ce doit être un instrument de paix ; les véritables démocrates doivent persuader le peuple que ceux qui lui font espérer une vaine conquête de droits politiques le trompent, et, loin de le pousser à la révolte, doivent lui enseigner ses droits sociaux et en poursuivre la reconnaissance.

C'est à ce prix seulement que l'unité sociale

existera, car elle ne peut se réaliser que dans un système qui satisfasse les intérêts de toutes les classes. Qu'on fasse donc pour le droit au travail, qui est la seule propriété des masses, ce qu'on fait pour le droit de propriété du petit nombre, qu'on le reconnaisse et qu'on le protège. A l'extérieur, l'unité sociale résultera d'une politique d'association qui verra dans chaque Etat une personnalité propre et distincte des autres nations. De plus en plus, les peuples comprennent qu'ils ne gagnent rien aux guerres qui ensanglantent le monde, leur patrie commune ; ce fléau aura à jamais disparu quand le congrès des puissances sera devenu une institution permanente chargée d'opérer la conciliation des grands intérêts internationaux.

Pourquoi *La Démocratie pacifique* s'intitule-t-elle « journal des intérêts des gouvernements et des peuples » ? C'est que les gouvernements ne sont pas, *a priori*, les ennemis du peuple ; c'est là un préjugé absurde ; bien au contraire, les intérêts des gouvernants et des gouvernés sont, au fond, identiques ; un monarque, par exemple, est l'homme le plus vivement intéressé au bonheur, à la prospérité, à la gloire du royaume ; malheureusement, il ne sait pas toujours faire ce bonheur.

La Démocratie pacifique admet intégralement le régime constitutionnel « avec un monarque héréditaire et une chambre élective » ; le principe démocratique n'est pas incompatible avec une monarchie constitutionnelle, car c'est sous la pro-

tection de la monarchie que l'élément démocratique a grandi historiquement en France ; c'est à l'alliance de la royauté et des communes qu'est dû le renversement définitif de la féodalité.

Mais on ne saurait attacher une valeur sans borne aux formes politiques ; la Prusse est mieux gouvernée par un roi absolu que nous par des ministres et par des Chambres, et l'Angleterre, terre classique de la liberté politique, est le pays où le sort des masses populaires est le plus misérable. Si donc nous sommes, parmi les grands peuples, celui où règne le plus de liberté et d'égalité, cela tient plus à notre tempérament et à nos mœurs qu'à nos formes politiques. « Notre cause, concluait l'auteur, est la cause de Dieu et de l'humanité ; notre drapeau, celui de la justice, de la paix du monde et de l'association des peuples. Que les esprits et les cœurs qui se sentent embrasés par cette cause sainte s'enrôlent avec nous sous le drapeau libérateur. »

VI

Propositions de loi et discours du 14 avril 1849.

Ces propositions de lois socialistes et réformatrices furent déposées et soutenues devant l'Assemblée nationale. La première réclamait l'inscription des hypothèques légales et judiciaires. « A partir de deux mois après la promulgation de la présente loi, les hypothèques légales et judiciaires

qui ne seront pas inscrites seront nulles à l'égard des tiers. » La seconde avait pour but d'instituer « dans chaque arrondissement de la République, à l'instar des chambres de commerce et par des voies et moyens analogues, une chambre des producteurs de l'agriculture et une chambre des producteurs de l'industrie ». Dans la troisième, Considérant demandait la création d'un ministère du progrès chargé spécialement de l'examen « des inventions et perfectionnements techniques de l'industrie et des instruments de travail et des propositions d'amélioration sociale présentées sous des formes pratiques et susceptibles de se prêter à des épreuves locales ». Enfin, dans la dernière, nous savons qu'il avait proposé l'expérience d'une commune sociétaire.

A l'appui de ces propositions, il prononça un grand discours dans lequel ses convictions phalanstériennes étaient nettement exprimées. L'accueil que lui fit l'Assemblée fut d'ailleurs peu favorable ; la droite surtout donna des marques fréquentes d'impatience. L'orateur débuta en ces termes : « L'école à laquelle j'appartiens porte dans ses flancs le salut, la liberté et le bonheur du monde. » Puis il démontra que la société moderne a pour tâche essentielle de concilier l'ordre et la liberté, l'ordre étant le classement et la hiérarchie des fonctions, des personnes et des choses, et la liberté le pouvoir de satisfaire ses besoins légitimes et de développer ses facultés. A ce problème, le socialisme prétend donner une solution,

et Considérant définissait ainsi le socialisme : « Le socialisme est une aspiration générale, catégorique, irrésistible, vers une société meilleure, vers un état de choses qui diminue les luttes, les discordes intestines, les haines et les hostilités des classes, qui réduise ou efface les oppressions, les fourberies, les vices et toutes les misères, produits quotidiens de l'état de choses actuel, vers une société où il n'y ait plus de révolutionnaires ni même de socialistes, vers une société enfin qui réalise beaucoup d'ordre avec beaucoup de liberté (1). »

Mais quels moyens emploiera le socialisme ? A ce point de vue, un malentendu sépare le parti du progrès et le parti de la modération ; le premier soutient que les réformes sociales ne peuvent s'accomplir que par une révolution, le second admet qu'un ordre nouveau s'est constitué par le seul fait de la destruction de l'ordre féodal. Considérant n'admet aucune de ces deux idées ; en effet, la société actuelle, que l'on croit à jamais débarrassée de toute féodalité, tend en réalité à la formation d'une nouvelle féodalité « déterminée par la conquête nécessaire, infaillible, dans le système industriel, de ceux qui sont armés, de ceux qui possèdent les instruments de travail, les richesses, sur ceux qui en sont dépossédés, qui n'ont que le travail et qui sont fatalement vain-

(1) *Discours du 14 avril 1849*. p. 18.

cus dans la lutte contre des concurrents bien pourvus (1). »

Les hommes de la révolution n'ont donc établi qu'une liberté illusoire, car elle est dépourvue de toute garantie sociale ; la concurrence est dépréciative du salaire, ce qui fait que ceux qui ne jouissent d'aucun privilège économique ne trouvent dans leur travail aucune sécurité ; ils se trompent donc, ceux qui soutiennent que les classes pauvres « peuvent s'élever à la propriété à force de persévérance, par l'usage combiné du travail, de la vertu et de la caisse d'épargne » (2).

Les socialistes répondent à ces sophistes : pour en triompher, ils n'ont qu'à inscrire en tête de leur programme la revendication du droit de propriété ; c'est que tout homme possède sur les valeurs que son activité a produites un droit absolu et intangible qui doit se réaliser avec toutes ses conséquences.

C'est par le crédit que Considérant propose de commencer la réorganisation économique et sociale : il demande la constitution du crédit foncier pour liquider la dette hypothécaire actuelle ; dans chaque arrondissement, une banque territoriale organiserait le crédit industriel sur les denrées, les produits et les marchandises, et le crédit agricole sur les terres ensemencées, et sur les bestiaux. Ces mesures permettraient d'ouvrir « l'ère

---

(1) *Discours du 14 avril 1849*, p. 29.
(2) *Id.*, p. 35.

de l'harmonie intégrale et universelle » et de réaliser enfin la destinée sociale de l'humanité que le génie de Fourier nous a révélée. « Cette destinée rayonnante de liberté, j'y crois. Je fais plus que d'y croire ; je la connais et je la sais. Je fais plus que d'y croire, de la connaître et de la savoir, je vous invite à présider à son inauguration (1). »

---

(1) *Discours du 14 avril 1849*, p. 100.

CHAPITRE IV

Résumé synthétique

L'activité intellectuelle de Victor Considérant a été prodigieuse ; innombrables ont été les manifestations de sa pensée, livres, brochures pamphlets, discours, articles de journaux et de revues, cours, conférences. Dans cette œuvre immense, il est pourtant possible de discerner une partie critique et une partie constructive, et c'est là le plan que nous allons suivre dans ce très large résumé synthétique des idées générales du grand économiste.

La civilisation est sa grande ennemie, et il conteste sa valeur au point de vue moral et au point de vue économique. D'ailleurs, elle n'est pas le terme d'arrivée de l'espèce humaine, mais seulement une phase entre beaucoup d'autres ; elle doit nous conduire à un état supérieur : l'Harmonie. Tout dans cette civilisation n'est que morcellement et incohérence ; l'industrie et le commerce périclitent, le travail n'est pas organisé, la ruse et le mensonge président aux relations entre individus, et le rendement économique de cet ordre de

choses est des plus faibles. Une transformation radicale de la société est donc nécessaire ; Considérant applique à la civilisation le doute absolu, c'est-à-dire qu'il doute « de sa nécessité, de son excellence et de sa permanence ».

Le commerce, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, est aussi l'objet de vives critiques de la part de Considérant; sa seule utilité est de mettre ce qui sort des mains du producteur à portée du consommateur; il n'est qu'un instrument de transmission, improductif de sa nature; il n'augmente ni la qualité ni la quantité des objets qui passent par ses mains; son rôle devrait donc être restreint.

Considérant est hostile au régime du salariat qu'il trouve vicieux dans son principe même, car le salaire est arbitraire et déprécié par la concurrence. « La libre concurrence de prolétaire à prolétaire, dit-il, les nécessités de l'existence qui contraignent ceux-ci à trouver chaque matin, aux conditions même les plus dures, du travail et un maître, les conduisent forcément à mettre leurs bras au rabais. De telle sorte que, quand les travailleurs abondent, et c'est le cas général, la libre concurrence entre ces malheureux les poussant à offrir leurs bras au plus bas prix possible, le taux de la journée tend à tomber partout à la dernière limite des nécessités extrêmes de l'existence (1) ». Aussi Considérant transforme-

(1) *Manifeste de « La Démocratie pacifique »*, p. 2.

t-il les salariés en coassociés et en cointéressés.

Du désordre économique qu'il constate et qu'il déplore, il fait résulter un profond désordre social ; la société est divisée en deux classes rivales toujours en lutte. « Ce n'est pas la loi, le droit, le principe politique, qui posent ces barrières entre les grandes catégories du peuple français, c'est l'organisation économique, l'organisation sociale elle-même (1). » Les causes du mal social sont donc surtout économiques.

Les philosophes, eux aussi, sont violemment pris à partie par Considérant ; c'est à leur influence pernicieuse qu'il attribue les guerres de la période comprise entre 1793 et 1815 et tous les maux de la Révolution et de l'Empire. D'après lui, nous avons payé un peu cher l'acquisition de nos libertés modernes et la gloire d'avoir fait flotter le drapeau tricolore dans dix capitales européennes ; trois millions de jeunes gens tués, trois cent cinquante mille têtes coupées, l'Europe bouleversée, la France vaincue, telle est l'œuvre des penseurs du XVIII^e siècle.

Considérant est un adversaire du suffrage universel ; il estime que les trois quarts des électeurs ne comprennent pas seulement la valeur de leur droit et il voudrait exiger de chacun des garanties de compétence ; l'électeur ne devrait voter que dans les séries et les groupes auxquels il est affilié. Il est intéressant de remarquer ici que Mon-

(1) *Id.*, p. 3.

tesquieu, dans des lettres relatives à un voyage en Italie, disait déjà : « Le régime électif est le pire de tous (1). »

Parmi les idées que Considérant s'est attaché à développer dans ses écrits, la plus intéressante est certainement la haine des communistes; il leur reproche amèrement de vouloir supprimer la propriété individuelle qui lui est si chère. Et ce n'est pas une mince originalité que de constater comment ce phalanstérien qui a la prétention de faire vivre les hommes ensemble, associés, dans un même palais, dans de mêmes ateliers, se défend de les faire vivre en commun.

Telles sont, résumées à grands traits, les critiques les plus importantes que Victor Considérant adresse, d'une façon générale, aux hommes et aux institutions de son temps.

La synthèse de ses idées, dans sa partie positive ou constructive, peut se résumer ainsi : la science sociale est une science véritable qui a pour méthode la démonstration scientifique, la vérification expérimentale. Ce sont les principes organiques de cette science, sainement entendus et appliqués, qui remplaceront l'ordre de choses actuel par un état social meilleur; à l'incohérence chaotique de la civilisation succéderont « la combinaison et l'ordre sociétaire ». Les sciences politiques et morales n'ayant pu remédier aux misères humaines, sont discréditées aux yeux de Considérant qui

(1) *Le Correspondant*, 10 juillet 1894.

pratique à leur égard l'écart absolu, c'est-à-dire qu'il recommande de « se tenir constamment en opposition avec ces sciences ». La loi de l'univers, c'est au contraire l'attraction passionnée, et les règles de cette attraction sont conformes à celles de l'attraction matérielle ; il y a « unité du système de mouvement pour le monde matériel et pour le monde spirituel ». Dans la société de l'avenir, ce sera le principe de l'association universelle qui prévaudra, et Considérant montre tous les avantages de l'association qu'il distingue nettement de la communauté.

Deux idées dominent sa conception de l'organisation sociale nouvelle : l'idée de l'unité universelle, c'est-à-dire de l'organisation unitaire et harmonique du monde, et l'idée du phalanstère, c'est-à-dire de l'organisation des groupements sociaux. Par conséquent, son système pouvait se présenter soit comme une doctrine d'internationalisme et de paix universelle, soit comme une doctrine d'organisation de portée plus restreinte. Or, il est curieux de remarquer que rarement ces idées se trouvent associées réellement en une même conception, selon la vraie doctrine de Fourier.

Quel est donc le programme économique que Considérant se propose de suivre pour nous faire parvenir à l'Harmonie ? Tout d'abord, il s'attache à réformer le mode de production des richesses plutôt que le mode de leur répartition, car la question sociale tient surtout à l'insuffisance des biens créés. De plus, il s'intéresse plus à la production

agricole qu'à la production industrielle et donne aux travaux des champs la première place ; c'est qu'il estime que la production agricole, qui est la vocation naturelle de l'homme, doit être le pivot de toutes les autres, tandis que la production industrielle n'entre pas dans « le plan de Dieu ». Par le caractère agraire de sa conception socialiste, il se rapproche de Robert Owen ; tous deux en effet considèrent la terre comme source de toutes les richesses et voudraient voir l'homme revenir à la vie des champs. « Tout comme le phalantère de Fourier, les petites communautés qui étaient les cellules sociales du système d'Owen devaient avoir pour occupation première les travaux agricoles. Les travaux industriels ne devaient intervenir que d'une façon très accessoire et seulement comme annexes de l'établissement agricole (1). »

Considérant préconise la production sur grande échelle, qui se réalisera dans les phalanges ; à son époque, la supériorité de la grande production n'était pas un fait banal et incontesté comme aujourd'hui. Il poussait la division du travail jusqu'à ses extrêmes limites, et pour corriger les inconvénients d'une trop grande spécialisation, il avait recours à la variété et à l'alternance des travaux. Comme conséquence immédiate de la grande production, il employait pour la consommation le système de l'association sur grande échelle.

(1) Dolléans. *Robert Owen*, p. 100.

Enfin il arrivait à supprimer tous les intermédiaires par la constitution des phalanstères, grandes associations autonomes se suffisant à elles-mêmes ou se procurant par l'échange avec les associations similaires les objets qui leur manquent.

On se tromperait étrangement en croyant que la doctrine de Victor Considérant n'a été qu'une révision et qu'un commentaire de celle de Fourier. Il fut obligé, dans son œuvre de direction, de faire des concessions aux membres de l'école phalanstérienne, car ceux-ci avaient des caractères, des intérêts et mêmes des opinions trop différents ; dans sa vie intellectuelle, comme dans sa vie matérielle, il eut à compter avec les hommes et avec les faits.

Il s'est surtout appliqué à atténuer la doctrine de Fourier en n'en présentant que le côté acceptable et plausible. Il a abordé avec une grande liberté, pour s'en débarrasser, ses théories cosmogoniques, et eut le bon sens de ne pas insister sur sa scabreuse morale ; il ne parle pas de ses vues excentriques sur le principe et la fin des choses, et observe, touchant la doctrine du libre amour, un silence prudent ; nulle part dans ses livres il n'est trace des géniteurs ou des bacchantes de Fourier ; il réclame seulement la supériorité de l'affection sur l'intérêt dans l'union des sexes. Dans cet ordre d'idées, d'ailleurs, il se rencontre avec Madame Gatti de Gamond qui, tentant l'entreprise méritoire de moraliser une doctrine qui

ne s'y prêtait guère, prêcha ouvertement contre les mœurs harmoniennes; Fourier, nous le savons, avait en effet auguré pour l'avenir des rapports assez légers et assez libres entre les sexes.

Dans son ensemble, la propagande orale et écrite de Considérant a donc été appropriée au public et aux circonstances. « Que Fourier ait eu ses écarts disait-il, qu'il ait eu des idées fausses, excentriques, extravagantes, immorales si vous voulez, ce n'est pas même la question. Le donnons-nous pour un dieu, pour un prophète, pour un verbe infaillible (1)? » De même il écrivait dans son journal : « on peut prendre chez Fourier des procédés d'association, d'organisation industrielle, de réforme commerciale, sans accepter l'ensemble des propositions contenues dans ses écrits (2). »

C'est aussi un fouriérisme très accommodé, plein d'atténuations et de réserves qu'il exposa dans ses nombreuses tournées de conférences et aussi dans le manifeste de l'école sociétaire (3). De même alors qu'il était candidat aux élections au con-

---

(1) *Le Socialisme devant le vieux monde,* p. 120.

(2) « Le globe, les bacchantes et les antilions ». *La Démocratie pacifique*, t. 1, n° 101.

(3) « Le fouriérisme tel que M. Considérant nous l'a exposé n'est point le fouriérisme pur et complet. Il en a soigneusement retranché toute la partie la plus fantastique et en même temps la plus contestable ; il l'a réduit à un simple système d'association ; il a usé de ménagements infinis pour ne pas éveiller les susceptibilités même des plus intraitables conservateurs. » (Bouillier. *Exposition*, p. 4.)

seil général de la Seine, invité à s'expliquer sur la doctrine de Fourier, il répondait : « La théorie sociétaire conçue par Fourier est une hypothèse à laquelle je crois fermement pour ma part ; je pense que l'avenir en amènera la réalisation. Je suis loin de renier cette théorie, mais aujourd'hui ce n'est pas au nom d'idées qui sont encore seulement dans le domaine philosophique, ce n'est pas comme disciple de Fourier que je me présente aux électeurs... Au surplus, quelle que soit ma confiance dans la valeur scientifique d'une théorie d'avenir, elle n'est acceptée par moi que sous bénéfice d'inventaire et avec la réserve de la sanction de l'expérience. Les disciples de Fourier ne jurent point sur la parole du maître ; sa doctrine n'est pas à leurs yeux un évangile (1). »

Non seulement Considérant adoucit les idées de Fourier pour en pénétrer davantage l'esprit de ses lecteurs, mais il les présenta sous un tout autre jour : au lieu de placer comme lui dans le plaisir et la richesse le but de l'existence et de regarder l'altruisme comme une duperie, il s'élève, comme pourrait le faire le plus ardent philanthrope, contre les tendances égoïstes de son époque et appelle à lui tous les hommes d'abnégation. Au lieu de critiquer sans ménagement la révolution de 89 et de se poser devant elle en ennemi,

---

(1) « Deuxième réunion des électeurs du 10e arrondissement. » *La Phalange*, t. 6, p. 68.

il glorifie les principes qu'elle a apportés à l'humanité et soutient que le fouriérisme en est la plus complète réalisation. Cet esprit nouveau, très sensible déjà dans *Destinée sociale*, s'accuse surtout dans *La Démocratie pacifique*. Ainsi on voit que Considérant est loin d'avoir personnifié intégralement la véritable théorie de Fourier, dont il a au contraire, en maintes circonstances, rejeté l'autorité doctrinale.

Fourier ne savait pas toujours tirer tout le parti possible de ses idées, ni les développer jusque dans leurs dernières conséquences ; Considérant, au contraire, n'a jamais laissé échapper une occasion de citer des arguments décisifs à l'appui de sa thèse. De plus Fourier, souvent très violent dans le fond, resta toujours très mesuré dans la forme ; mais Considérant va jusqu'à dire : « Il viendra un temps où les peuples désabusés donneront trois sous par tête d'économiste qu'on leur apportera dans un panier (1). »

Bien que Victor Considérant se défende d'être communiste, il est intéressant de remarquer ici que le système phalanstérien reproduit maintes données du communisme : la communauté d'existence, d'habitation, de travaux, de plaisirs, l'exploitation en commun des terres et des ateliers industriels, l'éducation commune des enfants, qui sont pour Considérant les principaux avantages du phalanstère, se retrouvent dans *l'Utopie*, de

(1) *Destinée sociale*, p. 287.

Thomas Morus, dans *la Cité du Soleil*, de Campanella, et dans *le Code de la Nature*, de Morelly ; la théorie du travail attrayant était déjà formulée dans le *Traité de Législation*, de Mably ; enfin, le communisme anabaptiste de Thomas Münzer professait la réhabilitation de la chair, l'abolition de toute loi répressive, et prétendait, lui aussi, fonder sur la terre une société parfaite. Au point de vue social, Considérant voudrait que la femme fût l'égale de l'homme, et il condamne l'état de subordination dans lequel la civilisation l'a placée. Là encore il a eu des devanciers. Sous Philippe-le-Bel, Pierre Dubois rêvait la conquête de l'Orient par la femme française et réclamait pour elle l'établissement d'écoles spéciales où on la préparerait au rôle de missionnaire. Plus tard, Condorcet demanda l'abolition du préjugé qui a établi entre les deux sexes « une inégalité de droits funeste à celui même qu'elle favorise » (1).

Pour bien situer la théorie de Victor Considérant dans l'histoire des doctrines économiques, nous ne saurions mieux faire que d'esquisser une comparaison rapide avec les systèmes des grandes écoles ; nous verrons ainsi que sa doctrine a des traits communs avec toutes les doctrines. Avec l'école libérale, Considérant montre une antipathie marquée pour toute intervention coercitive et une confiance illimitée dans la liberté des individus ; mais il prétend que l'humanité ne peut

(1) Condorcet. *Progrès de l'esprit humain*, t. 2, p. 87.

arriver à son développement normal que dans un milieu *ad hoc*. Avec Bastiat et l'école optimiste, il affirme que c'est le libre jeu des intérêts individuels qui doit engendrer l'harmonie universelle ; mais au lieu de croire cette harmonie réalisée dans l'ordre de choses actuel, il tient cet ordre de choses pour barbare et anarchique. De même que les membres de l'école chrétienne, il a foi dans l'existence d'un plan providentiel préétabli qu'il faut retrouver, puisque l'homme s'en est écarté ; mais à l'inverse du christianisme, il croit à la bonté de la nature humaine. « L'homme est bon dans tout son être, dit-il, dans son âme comme dans son corps, dans les passions essentielles de ses sens et de son cœur comme dans les facultés de son intelligence (1). » Enfin, voici les points communs de sa doctrine avec celle de l'école socialiste : il attaque le régime actuel et il a tendance à tout voir en beau dans la société future ; il prétend abolir le salariat, incompatible avec l'idée du travail attrayant ; il veut assurer à chacun un minimum de vie, c'est-à-dire de nourriture, de logement, de vêtement et de plaisir ; cette garantie est pour lui la condition *sine qua non* de la vie commune entre personnes de toutes les classes de la société ; enfin, il attaque le commerce, la concurrence, la vie de famille. Mais il se sépare des socialistes en ce qu'il respecte le capi-

(1) *Etudes sur quelques problèmes de la destinée sociale*, p. 70.

tal et les classes riches, bien que dans son système il soit plus facile aux pauvres de commencer leur fortune qu'aux riches d'augmenter la leur ; de plus, il maintient l'hérédité et la propriété, car il estime que tout homme possède légitimement la chose que son activité a créée et peut la consommer, la donner, l'échanger, la transmettre, sans que personne, ni même la société tout entière, ait rien à y voir ; il n'est donc pas ennemi de la propriété, il souhaite seulement que le riche vienne en aide au pauvre. « Le but du socialisme, disait-il, est d'élever le prolétariat à la possession. Le socialisme veut, par une meilleure organisation du travail, créer tant de richesses qu'il y en ait pour tous ; il veut que les riches restent riches, mais à condition que les pauvres aussi arrivent à la richesse (1). »

Maintenant que nous connaissons les caractères spécifiques du système de Considérant, il nous sera possible de relever dans sa pensée des tendances parfois contradictoires. Au point de vue religieux, par exemple, son fouriérisme se présentait d'abord comme un christianisme proche du socialisme chrétien ; il attaquait la « pétrification théocratique du catholicisme dans ces derniers siècles » ; il était encore plus ardent contre l'athéisme ou simplement le déisme voltairien de 1840 ; il conseillait aussi bien aux matérialistes qu'aux

(1) « Quel est le but que le socialisme veut atteindre ? » *La Démocratie pacifique*, t. 13, p. 152.

faux dévots de relire les évangiles pour se convaincre que l'enseignement du Christ était démocratique et socialiste au suprême degré ; dans une lettre qu'il lui adressait le 20 janvier 1844, Ordinaire le félicitait de « la sagacité et de l'esprit chrétien » avec lesquels *La Démocratie pacifique* était rédigée. Et pourtant, dans son discours à l'Hôtel de Ville, Considérant fait montre d'un anticléricalisme résolu et farouche qui provoqua les anathèmes des journaux catholiques de l'époque.

Au point de vue politique, il commence par être un monarchiste réformateur qui subordonne la liberté à l'ordre, qui condamne les actes de violence malgré les intempérances de son langage. Puis, il devient républicain convaincu. Plus tard, son attitude est celle d'un révolutionnaire qui soutient le droit à la révolte. Enfin, il déclare à plusieurs reprises, dans *La Démocratie pacifique*, qui d'ailleurs est lue plus par la bourgeoisie que par le peuple, qu'il est partisan d'une monarchie constitutionnelle : « On nous trouvera peu partisan du suffrage universel... La forme constitutionnelle avec un monarque héréditaire et une chambre élective nous paraît plus avancée, plus parfaite et plus solide que toutes les autres formes de gouvernement, y compris la forme républicaine (1). » Nous croyons qu'en réalité tout régime lui aurait semblé acceptable qui se serait

(1) *Manifeste de « La Démocratie pacifique »*, p. 8.

occupé de questions économiques plus que de questions politiques.

C'est que son rôle a été compliqué par son entrée dans la vie politique : sous la Monarchie, pour constituer le parti nouveau avec un esprit démocratique, mais hostile aux tentatives révolutionnaires, il devait atténuer le fouriérisme ; inversement, sous la République, il s'efforçait de souligner les tendances républicaines et socialistes de cette même doctrine. Son œuvre se modifiait selon les nécessités des événements politiques ; c'étaient les conditions sociales elles-mêmes qui lui traçaient sa ligne de conduite.

Sa doctrine devait inspirer des romanciers connus : Eugène Sue, après 1840, s'éprit des théories humanitaires d'alors ; les *Mystères de Paris* contenaient déjà des allusions aux injustices économiques des sociétés industrielles modernes ; les *Misères des Enfants trouvés*, qui parurent en feuilleton dans *Le Constitutionnel*, portaient pour épigraphe : « Nul n'a droit au superflu tant que chacun n'a pas le nécessaire » ; le dernier chapitre contenait une description détaillée d'une association industrielle et agricole, selon le mode préconisé par Considérant. De plus, Eugène Sue publia, de 1847 à 1849, sous le titre significatif de *Les Sept Péchés capitaux*, une série de sept romans dans lesquels, s'inspirant des idées fouriéristes, il tentait de justifier les sept vices que le christianisme nomme ainsi, et démontre qu'au lieu de leur lancer des anathèmes, il serait préférable

de les encourager et de leur décerner des éloges. Mais cette justification n'est rien moins que concluante. Plus récemment, Zola, dans *Travail*, trace un tableau séduisant de l'association agricole et en prophétise l'application dans l'avenir; il reprend également cette idée que, dans la société future, la passion sera le levier le plus puissant de l'activité féconde; elle deviendra « l'immortel désir, l'énergie unique qui soulève le monde, le foyer intérieur des volontés et des puissances qui donne à chaque être le pouvoir d'agir. Les instincts refoulés, écrasés jusqu'ici ainsi que des bêtes mauvaises, ne seraient plus, libérés enfin, que les besoins de l'universelle attraction, tendant à l'unité, travaillant parmi les obstacles à se fondre dans l'harmonie finale, expression définitive de l'universel bonheur » (1). Enfin, l'idée du travail attrayant se trouve au fond de beaucoup de systèmes socialistes, et notamment de la singulière conception sociale que rêvent les anarchistes; dans un livre récent, *La Conquête du Pain*, le prince Pierre Kropotkine a écrit un chapitre intitulé : « Le travail agréable », dans lequel il soutient la théorie de Considérant.

Victor Considérant occupe une place prépondérante dans l'histoire des idées sociales au XIX^e^ siècle. Avec lui est tombé le dernier débris et a disparu le dernier vestige de ces socialistes de 48 qui

(1) Zola. *Travail*, livre I, chap. V.

rêvaient, comme l'abbé de Saint-Pierre, la fraternité et la paix universelle. Il est au nombre de ces socialistes réformistes qui, par le livre, par le journal, par la parole, combattent pour amener un peu de justice dans la répartition des charges et des richesses sociales, phalange généreuse et toujours sur la brèche, qui compte des hommes de grand talent et d'un inaltérable dévouement. A ce titre, Considérant a mérité l'hommage que lui rendit sa ville natale quand elle lui éleva, le 4 août 1901, ce monument sur lequel on a gravé : « Il consacra sa vie à la cause du peuple ».

A vrai dire, il existe une grande différence entre l'école socialiste dont Victor Considérant fut le chef et celle qui reconnaît pour capitaine tel député actuel; la première se composait d'utopistes ardents et sincères entraînés par une imagination aventureuse à la recherche de l'inconnu; la seconde est composée d'hommes ardents sans doute, mais dont les utopies déguisent mal les vues très pratiques et très intéressées : il y avait chez ceux-là plus de générosité; on rencontre chez ceux-ci beaucoup plus de calcul, et, lorsque nous disons que leurs vues sont pratiques, nous entendons dire que le socialisme leur apparaît, sinon comme une carrière, du moins comme une sorte de placement politique avantageux. Les socialistes d'hier n'étaient que des rêveurs, ceux d'aujourd'hui sont des ambitieux.

Si Victor Considérant n'eut pas, comme Louis Blanc, sa commission du travail, ou, comme on

disait alors, ses Etats généraux du peuple, son influence sur le socialisme de 1848 n'en fut pas moins incontestable. Malheureusement, alors comme aujourd'hui, les âmes simples des ouvriers distinguaient mal entre les diverses théories et les diverses écoles; elles étaient impuissantes à établir la part du rêve et celle de la réalité. Considérant avait fait entrevoir un état social irréalisable; le peuple voulut le réaliser à son profit et par la force; il avait promis les joies de l'Eden, on les exigea sur l'heure; on résolut d'imposer à tous, par la violence, un genre de bonheur dont beaucoup ne se souciaient pas, et, de ces tentatives, l'Empire sortit tout armé.

Victor Considérant qui, sur le terrain politique, a contribué seulement à conduire la République au 2 Décembre, n'a laissé derrière lui que des ruines sur le terrain social, car le désastre du Texas vient après une série d'échecs. C'est que l'utopie est de tous les temps et de tous les pays; elle parle toutes les langues et revêt toutes les formes. D'ordinaire, les réformateurs s'annoncent comme des hommes providentiels, comme des révélateurs, des messies d'une religion nouvelle : mais il est des revendications qui ne sauraient aboutir, parce que ceux qui s'en font les apôtres n'ont pas un objectif déterminé; avec de pareils programmes, on peut agiter la société, on ne la modifie pas. Cependant, tandis que la plupart des utopies n'ont eu aucune portée et n'ont été regardées que comme d'insipides romans de penseurs nuageux, on peut

dire qu'il y avait au fond du système de Considérant une idée, un principe plus ou moins fécond. Son fouriérisme très peu subversif, très rassurant pour les capitalistes, plus rationnel que celui du maître, n'a eu qu'une influence, c'est de contribuer à créer en France une tendance d'esprit mutualiste et coopératif; « on a profité de son enseignement en matière commerciale et industrielle; il est pour quelque chose dans la création et le développement de nos crèches et de nos associations coopératives, dans le succès du principe de la participation de l'ouvrier dans les bénéfices du patron (1) ». Mais le fouriérisme ne fut jamais, à proprement parler, populaire; tant de doctrine et d'érudition ne pouvaient frapper l'esprit des masses. Le retentissement de l'école apprit aux travailleurs que des philosophes se préoccupaient sérieusement d'améliorer leur sort; mais la simplicité du génie populaire ne fut pas touchée par cette théorie qui parlait le langage de l'abstraction et de la science.

Victor Considérant a consacré sa vie à la poursuite d'une chimère sans cesse fuyante, à la recherche d'un idéal auquel nulle société humaine ne saurait atteindre. Peut-être aurait-il pu cependant aboutir à quelques résultats pratiques s'il avait eu une expérience et une intelligence d'organisateur. Mais cet ancien officier confon-

(1) Saint-Ferréol. *Les Proscrits français en Belgique*, p. 323.

dait le monde des réalités avec le monde des vaines imaginations et restait trop en dehors du milieu social pour y pouvoir être compris. Sa grande erreur fut de croire qu'il pourrait détruire le travail des siècles, en dépit des institutions, des habitudes et des préjugés. Aussi n'était-il pas un de ces hommes dont la pensée conquiert le monde et dont l'action le bouleverse; il s'est aperçu, en passant de la théorie à la pratique, combien il est difficile de transformer un rêve en réalité; il a assisté impuissant au naufrage de ses idées, et le réveil fut d'autant plus cruel que le songe avait été plus grandiose. Aujourd'hui, l'utopie du phalanstère est à jamais ensevelie dans l'histoire : elle repose dans la région des limbes et des ombres. « Le fouriérisme a été une phase naturelle de la grande crise morale, sociale et politique qui, depuis le siècle dernier, travaille la France et le monde, un court météore dans cette longue tempête... Si je n'avais connu quelques-uns des hommes les plus distingués de ces deux écoles, et si je n'avais vu, par leur exemple après bien d'autres, quelle infiniment petite dose de vérité suffit pour conquérir des esprits rares et pour leur faire accepter les plus monstrueuses erreurs, j'aurais quelque peine à parler sérieusement de tels rêves, et probablement je n'en parlerais pas du tout (1). » « Il est pénible de voir tant d'efforts prodigués dans une œuvre impossible, et le dé-

(1) Guizot. *Mémoires*, t. 2, p. 206.

vouement mis au service de cette duperie gigantesque du phalanstère. Que les phalanstériens attaquent les abus, les vices de la société, l'égoïsme des conservateurs, rien de plus utile; qu'ils s'occupent du sort des ouvriers, de l'organisation du travail, des réformes administratives, rien de plus juste. De là au phalanstère, il y a la distance de la terre au ciel, du possible à l'impossible (1). »

---

(1) Faguet. « Charles Fourier. » *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1896.

Vu :

Edouard DOLLÉANS.

Vu :

Le Doyen de la Faculté de Droit
de l'Université de Dijon,

E. BAILLY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur,

E. BOIRAC.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

Beslay. — *1830-1848-1870. Mes Souvenirs.* Paris, 1873.

Louis Blanc. — *Révélations historiques.* Leipzig, 1859.

Blanqui. *Histoire de l'Economie politique.* Paris, 1860.

Boilley. — *Les trois Socialismes : Anarchisme, Collectivisme, Réformisme.* Paris, 1895.

Bourgin. — *Fourier.* Paris, 1905.

Bouton. — *Profils révolutionnaires.* Paris, 1848.

Mme Coignet. — *Victor Considérant, sa vie, son œuvre.* Paris, 1895.

Dolléans. — *Robert Owen.* Paris, 1907.

Dunoyer. — *La Révolution du 24 février.* Paris, 1849.

Esquiros. — *Histoire des Montagnards.* Paris, 1847.

Fournière. — *Les Théories socialistes au XIXe siècle, de Babeuf à Proudhon.* Paris, 1904.

Garnier-Pagès. — *Histoire de la Révolution de 1848.* Paris, 1861.

Gide. — *La Coopération.* Paris, 1900.

Guizot. — *Mémoires.* Paris, 1858.

Docteur Ledoux. — *Victor Considérant : trois lettres inédites.* Besançon, 1909.

Benoît Malon. — *Le Socialisme intégral.* Paris, 1892.

Henri Martin. —*Histoire de France depuis 1789 jusqu'à nos jours.* Paris, 1881.

Mazzini. — *Des Socialistes français.* Bruxelles, 1852.

H. Michel. — *L'Idée de l'Etat.* Paris, 1896.

Pareto. — *Les Systèmes socialistes.* Paris, 1902.

Pellarin. — *Fourier, sa vie et sa méthode.* Paris, 1871.

Proudhon. — *Système des contradictions économiques.* Paris, 1850.

Regnault. — *Histoire de Huit ans.* Paris, 1871.

Renaud. — *Vue Synthétique de la doctrine de Fourier.* Paris, 1898.

Sombart. — *Le Socialisme et le mouvement social au XIX^e siècle.* Paris, 1898.

Eugène Sue. — *Entretiens socialistes et démocratiques.* Paris, 1848.

Tchernoff. — *Histoire du parti républicain sous la Monarchie de Juillet.* Paris, 1905.

Treney. — *Les grands Economistes des XVIII^e et XIX^e siècles.* Paris, 1889.

Vermorel. — *Les Hommes de 1848.* Paris, 1869.

Weill. — *Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870.* Paris, 1900.

Périodiques

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique, 1895.

Bulletin de la Société d'histoire de la Révolution de 1848 : Bourgin, Victor Considérant, n^os 26, 27, 28, 29.

Le Correspondant.

Revue des Deux-Mondes.

Revue Philosophique.

Revue Socialiste.

ERRATA

Page 2, ligne 13, lire : *le 20 mai*, au lieu de *le 2) mais*.

— 69, note 1. ligne 10, lire : *critique*, au lieu de *critipue*.

— 144, ligne 27, lire : *son chant*, au lieu de *sont chant*.

— 205. — 17, lire : *flots*, au lieu de *ffots*.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

L'Homme..... 1

PREMIÈRE PARTIE

La vie de Victor Considérant.

Chapitre premier. — *Le disciple de Fourier et le chef d'école*..... 9

I. — Exposé succinct du système de Fourier et des circonstances dans lesquelles il s'est fait jour..... 9
II. — Formation de l'école..... 17
III. — Fourier et ses disciples..... 26
IV. — La mort de Fourier fait de Victor Considérant le chef de l'école phalanstérienne..... 36

Chapitre II. — *La propagande*..... 43

Livre premier. — Les journaux fouriéristes..... 43

Section première. — « Le Phalanstère »..... 43

§ 1er. — Politique de Victor Considérant dans « Le Phalanstère »..... 44
§ 2. — L'entreprise de Condé..... 49

Section II. — « La Phalange »..... 51

§ 1er. — Politique de Victor Considérant dans « La Phalange »..... 51
§ 2. — L'expérience de Cîteaux..... 65

Section III. — « La Démocratie pacifique »..... 70

Livre II. — Autres modes de propagande 83

Section première. — Première campagne 83
Section II. — Seconde campagne 95

Chapitre III. — *La vie politique* 104

Section première. — La révolution de 1848 104
Section II. — Le 13 juin 1849 121
Section III. — Spa, Laroche, Bouillon 134

Chapitre IV. — *Les expériences* 142

Section première. — Texas 142
Section II. — De San-Antonio à la rue du Cardinal-Lemoine 163

SECONDE PARTIE

Les idées de Victor Considérant.

Préambule 177

Chapitre premier. — *Destinée sociale* 179

Section première. — Objet du livre 180

Section II. — Critique 182

§ 1er. — Vices généraux de la société actuelle 182
§ 2. — Développements successifs de l'humanité 187

Section III. — Organisation 191

§ 1er. — Principes organiques 191
§ 2. — Dispositif matériel des phalanges 194
§ 3. — Considérations sociales sur les variations de l'architectonique, description du phalanstère et détermination du mécanisme social naturel 197

Section IV. — Harmonie 204

§ 1er. — Le travail devenu plaisir 204
§ II. — Développement intégral de l'individu et de l'industrie 207
§ 3. — Equilibres sociaux 209

Chapitre II. — *Le socialisme devant le vieux monde ou le vivant devant les morts (1849)* 215

Chapitre III. — *Œuvres de second plan* 237

I. — Discours à l'Hôtel de Ville (1835) 237

II. — Nécessité d'une dernière débâcle politique en France (1836) 240

III. — Bases de la politique positive, manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier (1841) 243

IV. — Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier (1845) 247

Première séance. — Position du problème social 247

Deuxième séance. — Solution économique du problème social 250

Troisième séance. — Organisation du travail dans la commune sociétaire 251

Quatrième séance. — Effets harmoniques de l'organisation sociétaire 254

V. — Principes du socialisme, manifeste de la démocratie au XIXe siècle (1847) 257

Section première. — Etat de la société : le problème social et ses deux solutions 257

Section II. — Etat de l'opinion 260

§. 1er — Etude des grandes divisions de la démocratie moderne 260

§ 2. — Doctrine du journal « La Démocratie pacifique » 263

VI. — Propositions de lois et discours du 14 avril 1849. 266

Chapitre IV. — *Résumé synthétique* 271

Dijon. — Imp. Barbier, L. MARCHAL, sr.